LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ2390

Shelf .S15

1870

UNITED STATES OF AMERICA.

Général Grant.
Président des États-Unis
d'Amérique
Hommage respectueux
de l'auteur
Marquis de ...

CHANTS ET POËMES

PARIS. — TYP. A. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

CHANTS ET POËMES

PAR

Mme LA Mise BLANCHE DE SAFFRAY

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DU BOULEVARD, 7.

1870

PQ2390
.S15
1870

Le poëte connu, nommé Zahasvardus,
Etait de bon exemple, et ses vers répandus,
Du moins ceux qu'il livra dans sa folle jeunesse,
Prouvent qu'il fut dès lors bien vu de la déesse.
Mais l'âge, en l'éclairant, le rendit circonspect.
De peur, malgré ses soins, de manquer de respect
A la muse du ciel qui pour un rien s'offense,
Il ouvrit sur ses vers l'œil de la méfiance.
Il les considérait comme un saint pénitent
Qui de ses vertus même est encor mécontent.
Il armait d'un grattoir sa main gauche sévère
Qui suivait chaque trait de sa plume légère,
Et sur trois mots tracés il en effaçait deux.
Le noir *meâ culpâ* flottait devant ses yeux.
Il disait, plein d'ardeur : « O bel art de traduire
Le texte de l'esprit, que ton zèle m'inspire !
Que ces beaux traducteurs, nommés chez nous les *mots*,
Toujours à mon appel arrivent à propos ! »

Et les mots complaisants donnaient à ses pensées
La forme avec le son ; mais leurs bandes pressées
Subissaient l'abattis que faisait le chasseur,
Inexorable archer dans le ciel du penseur.
Tout élan s'arrêtait devant ce *mais !* terrible,
Ce mot inquisiteur, du bon sens irascible,
Accusateur public dont l'auteur scrupuleux
Apostrophe ses vers, agiles ou boiteux.
Alors devant ce *mais !* il tombait mille têtes.
Il n'était point de cieux, il n'était point de faîtes
D'où le vers ne roulât sous le sombre grattoir.
Je croirais volontiers que, comme à l'abattoir,
Les innocents tombaient ainsi que les coupables.
Toujours l'abus suivit les lois inexorables.
Quand l'éditeur venait pour glaner au sillon,
Au lieu d'un manuscrit, il trouvait un brouillon.

Ce brouillon éternel de son dernier ouvrage
Suivit Zahasvardus jusqu'aux bornes de l'âge ;
Mais, lorsque vint sa fin, il l'avait tant gratté
(Quel cœur ne fut jamais par son zèle emporté ?)
Qu'il cria, l'encre aux mains : « Divine poésie !
O toi que je servis de mon mieux dans ma vie,
Ne pourrai-je laisser un gage de ma foi
Qui soit un monument de mon amour pour toi ?

Je sens que je me meurs ; déjà ma faible haleine
Flotte dans ma poitrine et s'exhale incertaine ;
Je voudrais d'un regard bénir mon manuscrit. »
On le lui donne, on cherche en vain le texte écrit.
Par un dernier effort, il feuillette les pages ;
Toutes ont à leur front les sinistres ravages
Dont les frappa l'arrêt d'un esprit trop craintif.
A la fin, le mourant, de son coup d'œil furtif,
Dans ce désert complet qui suivit la bataille
Ne trouva qu'un seul mot laissé par la mitraille ;
Mais ses cinq lettres d'or y répandaient le jour :
C'était le mot de Dieu, c'était le mot *amour*.

« Ah ! j'y suis arrivé, dit-il ; bonne espérance !
Mon ouvrage est complet : il offre la substance
Que je sus dégager d'un commentaire obscur.
Mon sujet apparaît et translucide et pur.
Je rends grâce à mes jours si longs, dont le grand nombre
Permit à mes travaux de le montrer sans ombre. »

Pour titre il écrivit sur le mot radieux :
Le roman de la terre et l'histoire des cieux.

Prudent Zahasvardus, j'admire ta sagesse.
Je te suivis de loin, et cependant je laisse

Des mots trop épargnés du paresseux grattoir.
Pourtant, en cherchant bien, au fond l'on pourra voir
Le même mot aussi flotter sur chaque page.
Craintive comme toi, mais sans doute moins sage,
J'admire ta raison sans pourtant l'imiter,
Par respect pour ce mot que je veux répéter.

CHANTS ET POËMES

LES RICHESSES DU POËTE

Pour éblouir l'amour de leurs brûlants transports,
Des élus de la vie épuisent des trésors
Aux pieds d'une beauté qui par l'amour rayonne.
Le cœur bénit et la main donne.
Cette main se remplit, se vide chaque jour
De tous les biens du monde, et répand tour à tour
Sur l'objet adoré les perles précieuses,
Les tissus éclatants, les pierres somptueuses.

Bienheureuse est la main qui se remplit toujours
Pour combler de ses dons l'objet de ses amours.

Il est un être épris d'un sentiment fidèle,
Dépourvu de ces biens que plus d'un cœur appelle,
Qui file des rayons pour un objet aimé ;
Qui pare ce front pur, dont l'éclat l'a charmé,

D'une couronne faite avec les jets de flamme
Echappés du foyer qu'il porte dans son âme ;
Qui forme une atmosphère à cet objet heureux,
Pour isoler ses pas dans nos sentiers poudreux,
Avec les voiles d'or qu'enfante la pensée
Lorsque d'un songe heureux notre âme est caressée ;
Qui sème dans son cœur, par la main des Amours,
Des fleurs qu'on sent par l'âme et qui vivent toujours ;
Qui, sur ce front aimé, fait pleuvoir sa parole
Comme un jet de lumière où se peint l'auréole ;
Puis qui lui tend la main, l'attire à ses côtés
Sur un char éclatant de divines clartés,
En lui disant : « Viens, toi ! Suis-moi dans mon voyage,
J'ai préparé mon port au céleste rivage ! »

Alors il lui fait voir de vastes régions
Que l'esprit seul atteint par l'œil des visions,
Disant : « Plane avec moi. Sur les rives mortelles
Je n'ai pas de chevaux, mais sers-toi de mes ailes.
Si tu fermes les yeux, je veillerai sur toi,
Et je serai ton rêve, et ce qui chante en moi
Te fera des concerts qui donnent le délire ;
Et si, dans ces splendeurs, ton cœur encor désire,
Je te livre la clef que je reçus du ciel,
Qui l'ouvre, et que pour moi déroba Gabriel. »

Cet amant magnifique est l'immortel poëte.
Sachez bien vous servir des rayons qu'il vous prête,
Vous que son cœur élut. Laissez, laissez passer
Ceux qui des biens d'en bas semblent vous éclipser;
Ne les enviez point, allez sous votre voile;
Pour chaque fleur qu'ils ont, lui, vous donne une étoile.
Qu'importe si, distrait, voyant son manteau noir,
On se dit : « Le poëte est pauvre et triste à voir! »
Il est comme le ciel sous le nuage sombre.
Malheur à qui ne sent l'astre briller sous l'ombre!
Plus riche que nous tous, il reçoit chaque jour
La coupe de nectar du céleste séjour;
Mille ouvriers, agents de la plaine infinie,
Pétrissent pour son cœur le pain de poésie.
Char, chevaux et vapeur, jusqu'au bout de vos vœux,
Allez! Lui, moins borné, n'épuise pas les cieux.

LE POËME D'EVE ET DE LA ROSE

CHANT I.

Quand Eve subit la sentence,
Après sa désobéissance,
Elle pleurait tout haut en quittant son ciel d'or,
Et sa voix à la terre à peine éclose encor,
Par un gémissement apporta la nouvelle
Que son maître venait vers elle.

La lassitude enfin dut suspendre ses pas.
Désapprenant le ciel et regardant en bas
Pour rapprendre la vie
Dans cette nouvelle patrie,
Elle vit une rose, une rose!... et son cœur
Battit et se souvint. Hier, à sa naissance,
Sous l'arbre de science
Elle avait vu sa sœur.

« Quoi ! la terre a la rose ! » Et dans son cœur commence
Le souvenir et l'espérance.
Elle s'approche avec amour,
Curieuse, tourne alentour,
Et, tandis que son cœur soupire,
Sa bouche esquisse le sourire.
Inclinée à genoux pour la respirer mieux,
Quand elle l'admirait, recueillie et charmée,
Une larme furtive échappée à ses yeux
Tomba dans la coupe embaumée.
A ce moment, de doux concerts
Coururent sur les fleurs, sous les eaux, dans les airs.
Par ta première larme et ton premier sourire,
Eve, qu'on plaint et qu'on admire,
En touchant de ton pied le seuil
De ce séjour de lumière et de deuil,
Tu créas la Mélancolie,
Avec sa sœur la Poésie.
La rose en fut dès lors le gage vénéré,
Et dit qu'en souriant notre mère a pleuré.
Pour en perpétuer le doux et triste charme,
L'Aurore lui sourit et lui rend cette larme.

CHANT II.

Eve, le lendemain, voulut revoir la rose
Qui la fit sourire et pleurer;
Elle y retourne et se propose
De l'admirer.
Une feuille enlevée à sa douce corolle
Repose à ses pieds sur le sol,
Et, dans ses jeux, la brise folle
Cherche à l'entraîner dans son vol.
Eve la saisit et s'étonne.
Elle voit, elle observe et ne peut définir
Quel est ce secret qui lui donne
La première leçon de ce qui doit finir.
A la feuille elle veut en vain rendre sa place
Dans la fleur enchantée, objet de ses amours;
Soins superflus! elle se lasse,
La feuille retombe toujours.
Elle emporte en rêvant la première relique
De la beauté soumise à ses terrestres lois,
Et, dans ce triste jour, sa voix mélancolique
A dit le mot *déjà!* pour la première fois.
Un soupir de l'écho fit gémir la nature,
Un frisson agita chaque fleur sous ses pas :
Eve, qui composait son langage à mesure,
L'enrichit dans ce jour du sombre mot *hélas!*

CHANT III.

Comme elle respirait la rose parfumée,
La première qui fut par un époux aimée
Appelle en vain Adam et veut suivre ses pas.
Adam, distrait, s'éloigne et ne l'écoute pas.
Surprise, elle en cherche la cause.
Et, sans comprendre son émoi,
En serrant sur son cœur la feuille de la rose
Elle invente le mot *pourquoi?*
Une étrange frayeur bientôt s'empare d'elle;
Elle se trouble, elle chancelle.
Tout à coup elle songe à sa propre beauté.
Par elle, avec effroi, le ruisseau consulté,
Reflète dans ses eaux son front sans artifice.
Eve du sacrifice
A le pressentiment.
Dans ce premier moment,
Elle veut se mirer à genoux... elle n'ose
Et craint de s'effeuiller aussi...
Car elle a trop compris la leçon de la rose!
Mais pourquoi son époux se distrait-il ainsi?
C'est qu'enfant du hasard, une vapeur peut-être,
Quelque rayon qui danse a passé devant lui,
Et qu'un trouble éveillé dans le fond de son être
Lui fait chercher cette ombre au moment qu'elle a fui.

En voyant son regard de flamme :
« Où vas-tu ? » lui dit Eve. Et lui, tout en émoi,
Dit : « J'ai cru que c'était une nouvelle femme
Qui passait devant moi. »

En repassant devant la rose
Qui la première a dû lui révéler le sort,
Eve a penché son front morose :
Elle venait d'apprendre et le temps et la mort.

UN TRÉPAS

Enfants, plaignez son destin.
Je la vis, l'autre matin,
  Terminer sa vie.
Comme elle était belle alors !
Pour préserver ses trésors,
  Je l'avais bénie.
Je disais : « Va-t'en, Zéphyr !
Tu briserais d'un soupir
  Sa frêle existence. »
D'un sourire ce doux fruit
Déjà loin de moi s'enfuit
  Sans expérience.
« Oh ! disais-je avec émoi,
Oh ! viens, reviens près de moi,
  Enfant sans prudence ! »
Mais elle n'écoutait pas

Et courait porter là-bas
Son imprévoyance.
Se mirant aux feux du jour
Et reflétant tour à tour
Les cieux, les nuages,
Dans son sein voluptueux
Elle montrait à nos yeux
De douces images.
Bien différente de nous
Qui cachons d'un soin jaloux
Nos sentiments sombres
Dans un cœur fermé si fort,
Qu'en dépit de tout effort,
Ils se voilent d'ombres,
La folle que j'aimais tant
Montrait au jour éclatant
Son sein diaphane,
Où l'on voyait à loisir
Poindre la fleur du désir
Qui brille et se fane.
Constamment changeant d'amours,
Elle reflétait toujours
Sa flamme nouvelle;
L'arc-en-ciel à l'horizon,
La nue, un prisme, un rayon
Charmaient l'infidèle...

Et moi je criais toujours :
« O Dieu ! protégez son cours!
Prends garde, ma belle !
Prends garde à ce que tu vois,
Aux oiseaux, aux fleurs, au bois.
La mort est cruelle,
Elle ne dédaigne rien :
Pour toi-même elle veut bien
Depuis ta naissance
Prévoir et fixer ta fin,
Régler avec le destin
Ton arrêt d'avance.»

Enfants, un moment j'eus peur.
Voltigeant d'un air vainqueur,
Aussi brillant qu'elle,
Un papillon vint la voir,
Et mon cœur au désespoir
Redouta son aile ;
Car ce papillon charmant
Etait un monstre géant
Auprès de ma belle.
L'haleine du papillon
L'eût jetée au tourbillon ;
L'ombre de son aile,
Un grain de sa poudre d'or

Arrêtait dans son essor
Ma beauté chérie ;
Mais elle, trompant ses jeux,
Avant lui montait aux cieux,
Changeant de patrie.
Je la vis monter, monter,
Et puis enfin se heurter
Au dernier nuage.
Elle s'éteignit aux cieux,
Ouvrant son sein radieux
Au but du voyage.

O mon léger rêve d'or !
Mes yeux te cherchaient encor
Perdus dans la nue.
Quand tu venais de mourir,
La force de mon désir
Enchaînait ma vue.

Pourtant, rentrant dans mon cœur :
« Vole rejoindre ta sœur,
Dis-je à l'Espérance.
Comme elle, fruit d'un soupir,
Et condamnée à mourir
Près de ta naissance,
Que veux-tu faire ici-bas ?
Suivre de trompeurs appas,

Te prendre aux épines ?
Non, monte aux cieux en chantant.
Tout s'ennoblit en montant
Aux sources divines. »
Enfants, c'est l'autre matin
Que s'accomplit ce destin
Triste et plein de charmes,
Destin brillant et trompeur
Qui fit palpiter mon cœur
Et causa mes larmes,
Et que j'ai fait l'oraison
D'une bulle de savon.

UNE TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU

Un verre d'eau sucrée est placé sur la table
Et Rose regarde dedans
Pour ne pas voir en face une heure interminable
Qu'un visiteur remplit de discours somnolents.

Fille des gais rayons, une mouche imprudente
Vient en chantant courir sur la rive glissante
De ce lac attrayant, calme comme un beau jour,
Sucré comme un poison, traître comme l'Amour.
La mouche y goûte un peu, voilà qu'elle s'enivre.
Premier pas du plaisir, le second veut te suivre ;
Le second pas est fait, et la mouche, ô douleur !
Perd pied, mouille son aile au sein du lac trompeur.
Un horizon sans fin se déroule à sa vue.
Toujours l'eau ! toujours l'eau ! Pourtant, l'aile étendue,
Elle s'abreuve encor de ce nectar, hélas !
Qui sait donner la vie et plus tard le trépas.

Rose, en la regardant, de sa placide haleine
Ne trouble pas l'onde sereine ;
Coquettement, pour son œil bleu,
Elle en fait un miroir et s'y distrait un peu.
La mouche au désespoir maudit son imprudence
Et verse des larmes de sang
En voyant au plafond tourner la folle danse
De ses sœurs qui d'en haut la plaignent en passant.
« Viens ! » lui disent cent fois les jeunes ignorantes.
« Pauvre sœur, qu'as-tu fait ? » disent les plus savantes.
« Oh ! lui dit Mouchinard, son ancien professeur,
Je vous l'avais bien dit : l'épreuve suit l'erreur.

— Oh ! dit la mouche désolée,
Plaisirs de mon enfance ailée,
Fleurs au calice d'or, libres champs de l'azur,
Pêche au sein parfumé, marguerite au front pur,
Revenez, revenez, folie et badinage ! »
En prononçant ces mots, elle nage, elle nage...

Pendant ce drame, enfin, l'éternel visiteur
Laisse en partant un successeur :
C'est le jeune Olivier. A son approche, Rose
D'un soupir trouble l'eau. Cette fois elle n'ose
Soutenir son regard ; elle occupait ses yeux
A regarder la mouche en face du fâcheux,

Elle va regarder encore dans le verre
Plus attentivement, car son œil trop sincère,
Elle le sait trop bien, est un ambassadeur
Que dans plus d'un traité doit redouter son cœur.

Et la mouche se dit : « Quel funeste présage !
Le vent se lève ! » Alors elle nage, elle nage...

Je dois absolument dire un petit secret :
Ces amis sont brouillés ; en ont-ils du regret?
Peut-être. L'autre jour une ombre, une parole,
Un rien drapé de noir autour du cœur qui vole
Les a mis en émoi. Depuis ce jour, tous deux
Se boudent, se font peur, s'exècrent. C'est affreux.

« C'est moi, dit Olivier. — Ah ! c'est vous, lui dit Rose.
— Je suis venu... dit-il. — Oh ! la drôle de chose,
Dit Rose.—Ah ! je sais bien que l'on ne m'attend pas, »
Répond l'ami boudeur. Les yeux encor plus bas
Rose regarde l'eau, mais sa brûlante haleine
Soulève un flot. Hélas ! la mouche peut à peine
En dompter la fureur. « Ah ! qu'il fait donc de vent, »
Se dit-elle. Et le bord s'éloigne obstinément.
Olivier tousse et dit : « Un autre aurait pu croire...
—Un autre ! lui dit Rose. Ah ! dans plus d'une histoire
L'autre vaut mieux que l'un, mais c'est un vrai bonheur,
Il sait nous consoler et j'en ris de bon cœur.

—Le vent se calme un peu, gagnons le bord bien vite, »
Dit la mouche; et sur l'eau va la pauvre petite.

« Rose, regardez-moi, dit Olivier tremblant.
— Excusez, s'il vous plaît, monsieur; dans ce moment
Je regarde en mon verre une mouche qui nage.
— J'aurais peut-être encor supporté cet outrage,
Rose, que l'autre jour vous m'avez fait subir,
Si vos yeux attendris, un mot de repentir...
Rose, si je savais... — Il pleut, se dit la mouche,
Ah ! quel fléau s'ajoute à mon destin farouche ! »
Deux larmes en effet tombant de deux yeux bleus
Du verre en ce moment font un lac orageux.
« Qui, moi, me repentir ! et pourquoi, je vous prie?
Je m'approuve en tout point. — Eh bien, je me marie,
Répond en se levant Olivier hors de lui ;
Inès a des vertus, je l'épouse aujourd'hui...

— Au secours ! dit la mouche ; ah ! voici la rafale !
Plus d'espoir d'échapper à l'épreuve fatale ! »

En effet dans le verre un trouble, un mouvement,
La vague qui s'élève avec emportement
Et les vents déchaînés annoncent la tempête.
La mouche s'éblouit, elle lève la tête,
Ses yeux sont obscurcis, elle sombre, elle boit,
Le flot la pousse encore au bord qu'elle aperçoit,

Elle jette ses bras sur le cristal trop lisse,
Elle monte et retombe, elle remonte et glisse...

Rose ne peut parler, elle ne répond plus.
Il pleut, il pleut dans l'eau. Mais, efforts superflus !
Olivier la devine, il s'est rapproché d'elle,
Il dévoile sa ruse, il n'est pas infidèle,
Il n'aime point Inès. O pouvoir surhumain !
Rose veut te braver et te résiste en vain.
Pour servir son orgueil son cœur est sans courage.
« Un coup de vent de plus, je sombrais dans l'orage ! »
Se dit la naufragée en regagnant le bord.

Mais le calme renaît et la mouche est au port.

ROSE ET BLANCHE

I

Rose n'était pas riche, oh, non ! Pauvre Rosette !
Dieu lui fit tout au plus une part de fauvette.
Elle chantait si bien ! Aurait-il confondu
Le chant et la becquée ? Il n'a pas répondu
A cette question. Enfin sans une assiette,
Elle pouvait siéger à ce banquet fameux
Que l'on nomme la vie, où la fortune émiette
Son gâteau pour plus d'un. Une miette pour deux,
Elle et sa mère aveugle encore,
Un couple de nuit et d'aurore...
C'est à décourager. Pourtant depuis quinze ans
Avec l'eau des ruisseaux et le miel des lis blancs
On grandissait, on recevait la grâce,
Ce don d'en haut jeté sur le printemps qui passe.

La nature a montré de ces miracles-là :
On mange, Dieu sait quoi, l'on boit mal... et voilà.

Ce presque rien, la part de la mère de Rose,
Etait une hutte mal close
Où l'on marchait sur la terre de Dieu.
Sans plancher, sans cloison, ce lieu
Abritait la fille et la mère.
Depuis déjà deux ans, le frère
N'y logeait plus. Bon gars, il ne se grisait pas ;
Vrai croyant du travail, toujours prêt, jamais las,
Il épargnait. Ce pauvre Jacques
Devait tirer au sort lorsque reviendrait Pâques,
Et par un de ces plans dont Dieu seul ne rit pas,
Pour racheter sa vie il calculait tout bas.

Disons tout. Ils avaient un sillon de poupée
Que leur voisine, une femme huppée,
Paîrait bien mille francs ; or ils avaient appris
Que c'était la moitié du prix
Qu'on exigeait alors pour racheter un homme.
Mais où trouver le reste de la somme ?
Rêve de l'impossible ! Et ces trois simples cœurs
N'en parlaient même pas pour éviter les pleurs.

Jacques, pour ses travaux en quittant sa chaumière,
Restait dans le pays, et sa sœur et sa mère
Le samedi, lorsque venait le soir,
Etaient sûres de le revoir.

Bon samedi, père couleur de rose
D'un lendemain où l'homme se repose !
On t'aime pour ton fils ; il est fait pour charmer,
Le dimanche qui laisse à tous le temps d'aimer.

Pour le plus grand plaisir de la Rose gentille,
Le logis abritait encor
Presque un membre de la famille,
Ineffable et bêlant trésor,
Un grand mouton qui passait de la tête
Les moutons du troupeau dont le loup fait sa fête.
D'où lui venait ce favori
Chéri ?
Je ne le sais. Seulement l'Angleterre
Porta les aïeux de son père,
Car ce pays fécond en loups de mer fameux
Produit dans ses loisirs ces moutons merveilleux.
Et Rose l'adorait. C'était une folie.
Il était le sourire et l'amour de sa vie ;
Ils jouaient tous les deux. Quand le mouton bêlait
Pendant leurs longs ébats, on eût dit qu'il riait.
Il donnait pour l'hiver de bons jupons de laine.
On le tondait, et c'est à peine
S'il se plaignait quand Rose avait pris les ciseaux.
Les moutons pourraient-ils rester toujours agneaux ?

Il faut le demander à ces messieurs, mesdames ;
Mais vos époux sont tous si bonnes âmes !
Ces éternels agneaux répondront : « Oui ! » Passons.
On juge d'après soi des mœurs et des façons.

Rose se dit ce matin même :
« Il faut agir lorsque l'on aime.
Coco, mon mouton, est si beau !
On en parle jusqu'au château !
La demoiselle châtelaine
Plonge en passant ses deux mains dans sa laine ;
Elle m'avait fait dire hier
Que, si je le vendais, elle le paîrait cher.
Il vaut les trésors de la terre
Et son prix va servir à racheter mon frère. »

Elle part en pleurant. Jamais on n'avait vu
Un plus grand dévoûment par le cœur combattu.
Et le mouton, sans chaîne sur la voie,
La suivait bondissant de joie.
Les moutons, jouets de l'erreur,
Ignorent-ils aussi le chemin du bonheur ?
Elle arrive au château. Bientôt la demoiselle,
La jeune et douce Blanche accourt ; elle est près d'elle.

Blanche a ses dix-huit ans. La vie à son réveil
Fait que celui qui voit sa jeunesse paisible

Dit : « Il fera beau temps dans cette âme sensible. »
Le sourire est chez elle un rayon de soleil.
C'est une aurore où Dieu répandit l'espérance
Comme le rose au bord du nuage voilé
Signe un jour sans brouillard à l'heure où tout commence
Quand aux lèvres des fleurs l'amour n'a point parlé.
Elle est dans l'opulence, ainsi que la déesse
Qui naquit au soleil dans les flots complaisants ;
Mais cette mer brillante où nage sa jeunesse
Ne porte pas d'écume en ses flots bienfaisants.
Son père lui dit : « Prends ! prends ! Mon coffre rayonne
Quand tu mets à ses bords tes dix petits doigts blancs.
Ma Blanche, fais de l'art dans le don d'être bonne,
Mets l'esprit dans ton cœur. Fais des plans plus savants,
Pour donner tout cet or, que je n'en fis moi-même
Jadis pour le gagner. Enfin sur le mot *j'aime*,
Surpasse mes efforts sur le mot *acquérir*.
J'appelai la Fortune, et toi, fais la courir. »

Et Blanche, née ingénieuse,
Devina l'art sacré d'illuminer les cœurs.
La Fortune en est amoureuse
Et renonce pour elle à ses vieux tours moqueurs.

Voilà Rose et Blanche en présence,
Deux pôles toutes deux : l'une, de l'opulence ;

Et l'autre, de la pauvreté.
Quel duo vont chanter Misère et Charité?
Toutes deux sont des virtuoses
Dans ce bel art d'aimer qui donne au cœur des chants
Plus suaves et plus touchants
Que les lyres du ciel sur les bouches des roses.

Offrir, puis accepter, ce n'est qu'un tour de main.
Mais Rose, pauvre cœur qui se cachait en vain,
Pleurait tant, pleurait tant, qu'elle a livré l'histoire :
Elle est contente, on peut l'en croire,
Elle sait qu'il le faut. Seulement on ne peut
S'empêcher de pleurer aussitôt qu'on le veut.
Elle doit racheter son frère,
Il vaut mieux qu'un mouton... Et sa douleur amère
Dans ses pleurs a noyé ses yeux
Bleus.

Mais cette belle
Demoiselle
La prend tant en pitié qu'elle estime à... cent francs
Le mouton? — Non, bien mieux. — Quoi, deux cents?
— Allez donc, et montez encore.
Il faut qu'on donne trop pour être généreux. »
Avec leur cliquetis sonore
Elle met dans sa main quinze bons louis joyeux.

Rose fait l'arc-en-ciel. Elle rit, elle pleure
Et quitte en bénissant cette sainte demeure.

Elle reprend alors, mais seule, le chemin,
Tout en admirant l'or qui brille dans sa main.
Trois et dix du sillon, cela fera bien treize.
Son âme à ce calcul se trouve plus à l'aise.
Mais seulement, pour revenir,
Avec cette douleur elle veut en finir :
Pleurer jusqu'à tarir ses larmes.
Ignorante des pleurs et de leurs traîtres charmes,
Elle pense qu'on peut en voir le fond, hélas !
Elle penche la coupe et ne la vide pas.
Et puis si dolente et si lasse,
Elle s'étend sur l'herbe et dort. Sommeil, efface
Avec ton doigt réparateur
Le souvenir lourd à son cœur.
Et le sommeil, fermant ce livre
Où griffonna l'ennui, tant soit peu la délivre.

Je fais un sacrifice, ah ! sachez-le du moins.
Au milieu de si tendres soins,
Elle a bien dû rêver, même c'est très-probable;
Et je fais l'effort incroyable
De ne pas raconter son rêve, et cependant
Je parierais qu'elle a dû dire :

« J'en prendrais mon parti s'il ne se nommait pas
Coco, si toujours sur mes pas
Il n'eût marché pour ramasser sur l'herbe
Les fleurs qui tombaient de ma gerbe
Et me les rapporter ; puis encor si sa voix
N'eût pas été si drôle, et même quelquefois
S'il n'eût pas fait semblant de rire... »

Mais de nos jours un rêve, allez donc le décrire!
Résistons. Pauvre enfant, son lourd sommeil finit.
Et le temps a marché. Vite, qu'on rentre au nid.
Ses yeux sont presque secs, elle peut reparaître,
Mais ils se sont rougis en voyant la fenêtre.
Oh ! le pauvre Coco ne viendra plus jouer
Et dénouer
La bobinette de la porte
En donnant un gros coup avec sa tête forte.
Autrefois pour rentrer elle cueillait des fleurs,
Mais à quoi bon? Coco n'aura plus leurs senteurs.
Elle les jette au loin... Mais quoi! Dans sa chaumière
Quelle est donc cette voix?... C'est celle de sa mère...
Mais non... L'on croirait... Mais non, non !
« Pourtant c'est bien ainsi que bêlait le mouton !
Ah ! voyez ce que c'est pourtant que la routine !
Je l'ai tant entendu que sa voix me lutine.

Si c'était lui ! Mais non ! Cependant c'est sa voix.
Mais il est au château !... » Pendant ce temps, ses doigts
S'approchent du loquet pour ouvrir... Elle n'ose.
Un gros coup en dedans t'avertit, douce Rose :
Il est là, ton mouton ;
En vain ton bon cœur se dit non :
La porte est entr'ouverte, il y passe la tête,
Ah ! bah ! un cœur de bête
Se défie aussi sous un rayon d'amour.
Il portait à son cou pour gage du retour
Ces mots : « Je reviens, Rose aimée ;
Et le divin pouvoir
Qui nous fait nous revoir
Est la baguette de la fée. »

Le Bonheur, en passant, daigna signer ce jour.

Cœurs innocents, qui fêtez le retour
D'un moineau trop pleuré, d'une douce colombe
Dont la plume du ciel vous tombe,
Du chien qui vous dit : « J'aime ! » et du mouton qui rit
Du rayon qu'un nuage au ciel d'azur vous prit,
Pour équilibrer tant de peine,
Puissiez-vous, par mes vœux, d'une amoureuse chaîne
Ne pas rompre un anneau ! Par l'ordre de l'Amour,
Puissiez-vous à l'ami ne pas dire bonjour

Pendant cent ans. Heureuses femmes !
Ignorez à jamais ce mot, rayon des âmes,
Et vivez en paix devant Dieu.
Ne pas dire bonjour, c'est ignorer adieu.

II

Quand un malheur à tant d'autres s'ajoute
Et qu'il est conjuré, l'on est heureux, sans doute ;
Mais, sauvé de ce poids, on sent l'ancien fardeau.
Coco, vraiment, toujours est gai, fidèle et beau ;
Mais le temps de Pâques s'approche,
De lui-même l'argent ne vient pas dans la poche.

Et toujours le pauvre mouton
Est la mine d'espoir de la pauvre maison.
Il a deux mois de plus. Rose, qui le mesure,
Dit qu'il grandit encore ; il prend dans son allure
Quelque chose de la fierté
Dont se revêt toute beauté.
« S'il pouvait éveiller encore un doux caprice,
Et que la main dont Dieu bénit tout sacrifice
Le payât trois cents francs ! Il vaut plus que cela !
Avec les treize cents qui les attendent là,
Cela ferait seize ! » La neige
Fait ses grands tas, Dieu me protége !

Avec plus de lenteur. « C'est le marché demain,
Nous irons y chercher encor la bonne main. »

Demain vient, et l'on part, et toujours dans la voie
Coco va répandant sa joie.
Quand le sort nous conduit à la foire aux douleurs,
Plus qu'aveugles aussi nous y jetons nos cœurs;
On va, l'on court, on se dépêche,
Le tout pour gagner cette brèche,
La brèche au diable, hélas! Le fait n'est pas nouveau.
Coco, tu peux y voir courir notre troupeau.

Le même fait arrive à la monotonie
Quand il est répété : une plume bénie
Peut seule varier le tableau douloureux
De Rose et de ses pleurs. De peur de l'homme affreux
Qui change les moutons en viande,
Elle-même, elle veut diriger son offrande
Et choisir l'acheteur.
Heur et malheur!
Le voilà qui paraît fixer son âme éprise
Sur la *pièce de marchandise.*
« Combien cela? — C'est trois cents francs. »
Sans marchander, de ses doigts complaisants
Il a laissé tomber la somme exorbitante.
Ah! d'un marché pareil tu dois être contente,

Rose ! Non, du succès ton cœur n'est point épris,
Car, tu le sens trop bien, l'amour n'a pas de prix.
Elle rentre dans sa chaumière,
Mais, hélas ! cette fois sa mère
Est seule. Oh ! que ce nid est vide, froid et nu !
Le banni n'est pas revenu.

Cependant, en rentrant, elle avait dit : « Peut-être ! »
Et regardait à la fenêtre,
Car on ne peut savoir... Quand une fée, un jour,
S'en mêle, oh ! quel drôle de tour
Elle invente pour vous ! Mais aujourd'hui la fée
Ne s'en est pas du tout mêlée ;

Et pour tromper le temps,
On se dit : « Cela fait déjà seize cents francs. »
Mais la pauvre maison n'en paraît pas moins vide.
On s'éveille la joue humide,
Car tout bien paraît triste, et Rose l'éprouvait,
Quand on a pour soi seul ce que l'ami volait.

Allons, il faut prier, c'est l'heure de la messe.
Dieu donne la promesse
Qu'il assiste les cœurs de bonne volonté.
En joignant ses deux mains sur son cœur agité,
On baisse son regard comme fait une veuve
Après la douloureuse épreuve.

Eh ! mon Dieu ! pourquoi rirait-on ?
On pleure son mari, l'on pleure son mouton.
La foule des chrétiens sort à flots de l'église ;
Mais qui pouvait prévoir quelle fut la surprise
De Rose en repassant le seuil
Du temple où plus d'une âme a déposé son deuil ?
Une main invisible a placé devant elle
Son mouton qui lui fait une fête nouvelle ;
Il porte sa devise au cou,
Et toujours gai, constant et fou,
Il pirouette autour de sa jeune maîtresse.
O doux revoir et prodigue tendresse !
O fée ! ô pouvoir merveilleux
Qui fais en jouant des heureux,
Que ton règne était doux ! Qui donc t'a détrônée ?
Si loin de mon foyer qui te garde enchaînée ?
Oh ! si tu reviens, ne perds pas
Mon adresse, ma fée ; elle est à quelques pas
Du village de Rose.
Si tu voulais pour moi faire aussi quelque chose !
Moi, j'ai perdu .. Mais réservons
Pour un temps opportun ma plainte, et poursuivons.
Pourtant d'un seul trait qu'on me laisse
Dire à la fée en courant mon adresse :
Elle est sur la grand'place, au désenchantement,
Avec jour de souffrance au couchant seulement.

Nouveau retour joyeux à la maison en fête.
Rose dit au mouton : « Embrasse ta Rosette;
Nous vivrons tous deux désormais
En paix.
Le devoir a passé sous le nom de mon frère;
Et maintenant ta tête chère
Est consacrée aussi. T'aimer est mon devoir.
Courage et bon espoir !
C'est Dieu même qui veut que nous restions ensemble,
Puisqu'un miracle nous rassemble,
La bonne fée aidant. » Et le mouton joyeux
Se contenta de ce pacte amoureux.

Quelques bons mois après, quand la gentille Rose,
Comme un papillon qui se pose,
Rentrait à la maison, elle ne trouva plus
Son mouton. Regrets superflus !
« Hélas ! lui dit sa mère,
Il nous manquait quatre cents francs;
Il est passé de grandes gens
Qui cherchaient un mouton; par notre bonne chance
Ils ne comptaient pas la dépense.
J'ai demandé vingt pièces d'or.
Tiens, les voilà ! Nous avons le trésor;
Réjouissons-nous, ma gentille;
Viens m'embrasser, petite fille,

Jamais on ne vit un mouton
Dans le pays d'un rapport aussi bon.
Le rappel peut battre au village ;
Pour moi, j'en rirai davantage :
Nous avons nos deux mille francs.
Que tout repose en paix céans!
Aimons-nous, viens à moi. Va, le cœur d'une mère
Aime pour deux, pour cent, pour le ciel, pour la terre.»

Et Rose cependant regardait en dessous
Si la fée... Oh! l'espoir fait de nous tous des fous.
Moi qui viens de donner mon adresse à la fée,
Déjà plus de cent fois, les yeux à la croisée,
J'ai regardé, croyant la voir.
Mais nous savons bien tous ce que c'est que l'espoir.

Le Temps sema d'abord une bonne quinzaine
Et puis la moissonna. Puis vint une semaine,
Puis un jour et puis un matin,
Puis midi sonna ; puis enfin
Blanche écrivit : « Venez, ma Rose,
Je veux vous dire quelque chose. »

Ce doux appel est un réveil du cœur.
Les Français font rimer avec le cœur *bonheur*.
Elle mit en courant son jupon du dimanche,
Ses souliers neufs, sa coiffe blanche.

Elle vole au château. Blanche, d'un air badin,
Lui montre les trésors d'un splendide jardin.
Oh ! quel enchantement ! quelles senteurs divines !
Là, les champêtres églantines,
Faites par l'écusson, reines de ces beaux lieux,
Ont orné, pour régner, leurs sceptres orgueilleux.
Ici la bruyère anoblie,
Plus loin la pensée embellie
Présentant son velours
Aux pinceaux des Amours,
Et la marguerite orgueilleuse
Etalant sa robe pompeuse
Et reniant sa mère éclose aux champs, là-bas
Appellent de partout ou retiennent les pas.

Les jardins, demeures magiques,
Tiennent des blasons suspendus
Sur les fleurs de nos champs ; ces temples magnifiques
Sont des cercles de parvenus.
L'herbe y devient gazon ; la moindre fleur follette
Se renfle, se rengorge, et dans sa collerette :
« Nous autres ! » se dit-elle en regardant en bas.

Ce jardin offre aussi les fleurs des chauds climats :
On voit aux premiers rangs les lestes orchidées,
Ces mouches du Japon par la tige enchaînées.

Et Rose dit, courant dans leurs rayons :
« On cueille donc ici des papillons ? »
Dans les riches bordures
Etalant leurs parures,
Les immenses pavots lèvent leur front hautain,
Comme s'ils avaient fait fortune le matin.
Ces corbeilles enfin de mille fleurs charmantes,
Formant des coupes odorantes,
Enivrent le cœur par les yeux
Et font s'extasier celle qui les contemple.

On est arrivé près d'un temple
Nommé *temple de l'Amitié*.
L'Amour paîra l'octroi pour être de moitié.
Ce n'est qu'un bouquet de verdure
Avec des joncs tressés pour porte et pour serrure.
On dit à Rose : « Entrez ! »
Et ses doigts inspirés
Ont trouvé le secret de ce saint ermitage;
Elle a vu s'entr'ouvrir la porte de feuillage,
Car elle est aidée en dedans;
Elle entend des rires stridents...
Et quoi donc ? cette voix connue
Par ce beau paradis lui serait revenue ?
Ah ! c'est toujours Coco ! le voilà, le voilà !
Ne doutons plus, c'est lui : la bonne fée est là.

Ce que c'est que la joie !
Un instinct la renvoie,
Comme une mouche, au foyer lumineux :
Rose est aux bras de Blanche, et ces cœurs généreux
Se donnent un baiser, ineffable dictame
D'une âme qui rencontre une âme.
Doux baiser, rapprochant l'espace illimité
Entre richesse et pauvreté
Vous avez fait passer dans les airs en délire
Comme un léger éclat de rire
Si doux qu'il semble une vapeur
Qui, presque sans l'oreille, arrive droit au cœur.
Les deux anges gardiens de ces âmes sensibles
S'embrassaient-ils aussi dans les bosquets paisibles ?
Peut-être le mystique agneau
Qui prenait l'azur pour rideau
Voulut-il bien se faire entendre.
Le ciel a des secrets qu'il ne fait pas comprendre.

Dans leur douce émulation,
Leurs deux gardiens célestes
Pour ces âmes modestes
Disputèrent le prix de la perfection.
Mais Dieu ne choisit pas, il dit : « La récompense
Va toutes deux les couronner.

Je fais également peser dans ma balance
Consoler et pâtir, mériter et donner. »

Quelques lecteurs, vaille que vaille,
Qui suivent en cela l'avis de leur auteur,
Demandent que Coco partage la médaille ;
Et pour mériter cet honneur
Son bon droit sur ce point se fonde,
Point que tous les bons cœurs aiment à proclamer :
Que le plus grand mérite au monde
Est de savoir se faire aimer.

SI

Si vous êtes la source vive
Qui suit la pente de l'amour
Et coule en chantant tout le jour
Entre les roses de sa rive,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car je suis le lac de la plaine
Dont Dieu fit la coupe sereine
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes le beau nuage
Portant les éclairs et les pleurs
Qui sont l'espérance des fleurs
Et la passion de l'orage,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car je suis la verte prairie
Dont Dieu fit la robe fleurie
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes la folle brise
Qui souffle et fait chanter les airs
Et prête aux flots sombres des mers
La fièvre dont elle est éprise,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car je suis la nef immobile
Dont Dieu fit la voile docile
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes le chant qui passe
Porteur du poétique aimant
Qui fait soupirer un amant
Dont le cœur le suit dans l'espace,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car je suis l'écho des prières
Dont Dieu fit les notes dernières
Tout exprès pour vous recevoir.

Êtes-vous la pierre roulante
Que l'abîme avide et grondeur
Appelle dans sa profondeur ?
Si vous y tombez palpitante,
Vous viendrez à moi, doux espoir :
Je suis la fleur du précipice
Que Dieu mit près du sacrifice
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes l'ode incomplète
Qui manque d'une rime encor,
Et dont la grande gerbe d'or
Attend le lien du poëte,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car Dieu me fit la lettre unique
Formant cette rime mystique
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes la douce voie
Qui court entre des champs en fleur
Vers un simple asile où le cœur
Trouve un peu de paix et de joie,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car Dieu me fit cet ermitage
Où se termine le voyage,
Tout exprès pour vous recevoir.

Êtes-vous la plume en détresse
Volant sans se fixer jamais,
Parce que les destins distraits
Sur elle n'ont pas mis d'adresse?
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car je suis le nid d'hirondelle
Que Dieu fit mettre à la chapelle
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes une pensée
Vierge encore d'un traducteur
Qui cherche sur la terre un cœur
Pour en être la fiancée,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car Dieu me fit la blanche page
Pure du vulgaire langage
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes celui qui marche
En trouvant le chemin trop long
Et qui cherche l'abri du pont
Pour baigner sa tête sous l'arche,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car je suis l'ombre de la route
Que Dieu fait pleurer goutte à goutte
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes la douce larme
Qui prend sa source dans un cœur
Et dans laquelle la douleur
Se mire avec un certain charme,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car Dieu fit de moi l'œil qui pleure,
Qu'il remplit et vide à toute heure,
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes l'hymne de l'âme
Qui bénit un cher souvenir
Et demande pour l'avenir
Le parfum d'hier et sa flamme,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car Dieu me fit l'*amen* où vole
Cet hymne parole à parole
Tout exprès pour vous recevoir.

Si vous êtes un cœur sensible
Incliné vers une âme sœur,
Si vous en cherchez la douceur,
Les échos et le lac paisible,
Vous viendrez à moi, doux espoir,
Car toujours mon âme constante
Vous entoure sur toute pente
Tout exprès pour vous recevoir.

LES NOVATEURS

Le passé, vaste champ de la tradition,
D'âge en âge aux esprits transmet l'opinion ;
L'opinion, manteau dont on habille l'âme
Des héros consacrés que l'histoire proclame.
Le héros, au début, endosse ce manteau,
Trop laid pour son mérite et quelquefois trop beau,
Qu'il devra conserver pour ce voyage étrange
Qu'il fera dans l'histoire ; il va sans qu'on le change ;
Et tel le voyageur pour l'histoire est parti,
Tel il suivra son cours ; et fût-il travesti
A son point de départ, on trouvera commode
De lui faire garder sa primitive mode.

Chaque siècle, emporté sur les cents pieds poudreux
Que l'on nomme les ans, fait monter jusqu'aux cieux
L'éclat de ses arrêts pour des faits historiques
Que l'erreur couvre encor de ses voiles antiques.

Oh ! qu'on déclame bien ! Oh ! qu'on est éloquent !
Aux portes de l'école un professeur attend ;
Son livre est boursouflé du splendide anathème,
Et les petits garçons vont le traduire en thème :

« Phaéton, qu'as-tu fait de ce brillant soleil
Quand tu guidais l'essor de son disque vermeil
Dans l'infini des cieux en astres d'or fertiles ?
Tu le laissas sombrer dans tes mains inhabiles.
Comme un vaisseau de feu portant au pont le jour,
Tu faisais dévier ce foyer de l'amour.
Ses chevaux se cabraient, tu leur disais : « Encore ! »
Dans tes coupables mains, ce père de l'aurore
Avait incendié la moitié des humains
Quand les autres perdaient ses rayons souverains.
Roi des convois d'après, dieu des pompes funèbres,
Responsable envers nous d'une heure de ténèbres,
Sois puni, soit maudit, ô fol ambitieux,
Et porte dans la mort tes projets orgueilleux. »

« Et toi, fils de Dédale, ô rêveur en démence,
Icare, qui payas de ta folle existence
Le projet de monter jusques à Jupiter !
Sur tes ailes de cire enivré de l'éther,
Vois les fondre au soleil avec ta folle audace.
Tombe, tombe, insensé ! Va, pantin de l'espace,

Va périr sur l'écueil connu de tes pareils !
Mouche attirée au feu, brûle dans les soleils ! »

Et le monde rira de sa vaine entreprise.
On dira : « C'est Icare ! O la folle méprise !
C'est fort drôle, c'est gai de citer un tel nom ! »
Et l'on donne en proverbe Icare et Phaéton.

Pendant ces beaux discours, sur l'Olympe sublime
Dont les ombres des dieux couvrent encor la cime,
Deux fantômes sanglants au grand jour sont placés.
Tous les deux dans l'éther se tiennent embrassés.
Les yeux tournés en haut, la main sur ses blessures,
Sourd aux vaines clameurs des mortelles injures,
Chacun, jetant à l'autre un regard enchanté,
Dit : «Nous sommes vaincus, mais nous avons tenté !»

Ce sont les foudroyés, oui, Phaéton, Icare,
Les chercheurs de secrets dont le ciel est avare,
Pères des novateurs, qui retrouvent leur chair
Près des portes du jour et, roussis par l'éclair,
Leurs cheveux attachés aux flancs du précipice.
Ce sont les deux élus du premier sacrifice,
De ceux qui, sans compter la réprobation,
Entre le ciel et nous se font trait d'union.

Ce sont les jeunes cœurs qui, sans peser leurs forces,
Ont suivi du savoir les brûlantes amorces.
Ce sont les deux parrains sanglants et glorieux
De tous ceux qui font rire en s'envolant aux cieux,
De ceux dont le corps sert de marches lumineuses
A l'échelle qui monte aux plaines radieuses.
Phaéton, depuis toi, l'on pèse les soleils
Et l'on sait la longueur de leurs rayons vermeils.
Icare, depuis toi, notre ballon s'élance,
Et, pour le diriger, l'on attend la démence
D'un Icare nouveau qui prépare en chantant
Ses ailes pour monter où le trépas l'attend.

Et chacun de vos fils, provocateurs du rire,
Qui met la main au char du lumineux empire,
Des champs de l'idéal en vain précipité,
En tombant sur la terre a crié : « J'ai tenté. »

UNE LETTRE

Les amants de la campagne
Vivent par le souvenir;
Ce trésor les accompagne
Dans les champs qu'ils voient fleurir.
La douce correspondance
Est comme un fil conducteur
Qui maintient, pendant l'absence,
Le cœur en face du cœur.
La lettre est la bonne fée
Qui vole entre les amis,
Et les rapproche en pensée
Quand leurs pieds sont désunis.
La lettre est la voyageuse
Par qui l'espace est surpris,
Elle est une visiteuse
A la mode des esprits.

De loin se parler par l'âme,
C'est voler une aile aux cieux;

Permettez que je réclame
Pour moi ce don précieux,
Et cette légère page,
Gage de mon sentiment,
Va, par un discret message,
Nous réunir un moment.
Puisse le vent qui l'emporte
Pleine de parfums touchants
La jeter à votre porte
Comme une feuille des champs !

Sachez donc qu'en Normandie
J'ai chaumière et j'ai château,
Et que je cache ma vie
Sous le chaume du hameau;
Que, parente des abeilles,
Je trouve partout mon ciel
Si parmi les fleurs vermeilles
Je fais mon rayon de miel.
L'abeille vit sous le chaume :
Ruche est petite maison ;
C'est pourtant un beau royaume
Que le secret d'un rayon.
On fait soi-même sa case :
L'extérieur est bien peu

Pour celui qui vit d'extase,
De miel et de divin feu.

Que signifie une porte.
Avec l'enseigne *Bonheur,*
D'un grand château qui rapporte
Des soucis à son auteur ?
C'est vainement que l'on ose
Afficher sans son aveu
Ce Dieu dont nul ne dispose
En le prenant pour enjeu.

Le Bonheur a le caprice
De se loger à l'étroit.
Serait-ce par artifice ?
Plus d'un grand penseur le croit.
Trop au large, il s'extravase,
Et se condense en un nid.
Rose perd dans un grand vase,
Et gagne dans un petit.

Si la maison est petite,
Le rêve dedans grandit :
Le plus frêle saule abrite
La couveuse sur son nid ;
La plus étroite fenêtre
Embrasse un vaste horizon ;

Tout un ciel peut apparaître
Sur la pointe d'un rayon.

La Paix sur le seuil modeste
S'arrête en disant : *Amen !*
Mais rarement elle reste
Au portail d'un faux Eden.
Comme elle parle à voix basse,
Il faut, pour sa faible voix,
Point de bruit, petit espace,
Peu de monde, amis de choix.

Dans les châteaux la fortune
Est requise à tout moment;
A la requête importune
Elle dit : « Non ! » trop souvent.
La facile économie
S'abrite en un petit lieu,
Sauvant de sa main bénie,
Chaque jour, la part de Dieu.

Voilà pourquoi je préfère,
Sous l'abri de ce berceau,
Au faste du grand château
L'ombre de cette chaumière.

Les châteaux à grand fracas
Séparent de la nature ;

Ici je ne fais qu'un pas
Pour toucher à la verdure.
En dehors sont mes tapis,
Car l'herbe croît à ma porte;
Le printemps les a fleuris
Sans que l'hiver les emporte.

Dans les grands salons logés,
Nous cachons notre personne,
Et c'est à des étrangers
Que parle celui qui sonne.
Dans le sac des pèlerins
Réclamant le don de vie,
Nous laissons à d'autres mains
Jeter l'obole bénie.
Nos vestibules heureux
Voient souvent l'esprit, qu'on chasse
Quand, devant lui, l'ennuyeux
Au salon a droit de passe.

La main, si près du loquet,
D'elle-même à la chaumière
Ouvre, bénit, donne, admet
Dans la case hospitalière.

Jésus, en touchant le seuil
Des deux sœurs Marthe et Marie,

Consacrait le simple accueil
Par sa visite bénie ;
Et leur main, suivant leur cœur
Plein de la douce lumière,
Fit entrer dans la chaumière
Le céleste visiteur.

Jugeons nous-même à la porte
Celui qui vient s'y montrer.
Souvent la petite escorte
Est au Dieu qui veut entrer.

Mais on frappe. Je m'empresse,
J'ouvre, et je vois s'avancer
Une femme qui me presse
La main et vient m'embrasser.
Au foyer elle est allée
Calme et sans hâter ses pas.
Sa voix n'est point essoufflée
Et parle entre haut et bas.
Avec un signe céleste
Elle m'invite à m'asseoir,
Et j'obéis, et je reste
A l'écouter, à la voir.
Souriante et maternelle
Elle étend sur moi la main,

Elle m'attire vers elle
Et me cache dans son sein.

Elle me dit : « Cet asile
Me plaît et je t'aime ainsi.
Gai matin et soir tranquille
Sont les biens qu'on trouve ici.
Mais pour amener sa vie
A cet état précieux,
Il faut mettre en harmonie
Son âme en face des cieux.

« L'âme est la harpe céleste
Que l'on n'entend pas chanter
Lorsque dans le bruit on reste,
Mais, si tu veux l'écouter,
Je vais te la faire entendre. »

Comme elle étendait la main,
Je crus voir ses doigts s'étendre
Sur une harpe en mon sein;
Aussitôt une harmonie
Célestẽ, mais sans transports,
Aux mille échos de ma vie
Jeta de divins accords.
J'entendais chanter mon être,
Et de ce moment mon cœur

Devait apprendre à connaître
Le concert intérieur.

Ce cœur, devenu sonore,
Par de merveilleuses lois
Sentait en lui-même éclore
Mille échos aux douces voix.
Tout imprégné de lumière
Et retentissant de chants,
Aux beaux jours de la prière,
Un temple aux échos puissants
Vibre ainsi plein d'harmonie
Lorsque le concert pieux
Vers les sources de la vie
De ses voûtes monte aux cieux.

Je m'écrie alors joyeuse :
« Daigne parler, nomme-toi,
O céleste visiteuse,
Qui fais tout chanter en moi!
Dis ton nom, que je t'appelle
Si tu quittes ce réduit.
N'es-tu pas une immortelle
Qui fais le jour dans ma nuit ? »

Riante et majestueuse,[1]
Se rendant à mes souhaits,

Cette noble visiteuse
Me répond : « Je suis la Paix.

Convive de la chaumière,
Je viens te voir à ton tour.
Je féconde la lumière
Et j'illumine l'amour
De l'hôte heureux qui m'accueille.
Si toute âme sait chanter,
Celle en moi qui se recueille
Apprend seule à s'écouter.
Et confiante et ravie
Je reste à la caresser.
Heureuse la simple vie
Qui peut se laisser bercer!

Château dont l'orgueil m'appelle,
Je ris de tes murs altiers,
Et je te suis infidèle
Pour un chaume et deux pommiers. »

LA LUNE

La lune est calme et douce ; elle est l'astre d'après,
Le revers de la page à midi publiée,
La placide veilleuse éclairant les regrets ;
Elle est l'œil qui perdit son feu dans la veillée ;
Elle éclaire nos pas sans colorer les fleurs ;
Cet astre sans rayons n'échauffe pas leur sève ;
Le soleil est l'amour, la lune en est le rêve.
Aurore de la nuit, elle n'a point de pleurs.
Riche est le jour ; la nuit compte avec la fortune :
L'or est pour le soleil, et l'argent pour la lune.
Trop faible pour donner la nuance aux rameaux
Qui portent pour l'amour les roses enchantées,
Dans nos champs endormis ses lueurs argentées
Ne laissent leur couleur qu'aux pierres des tombeaux.
Cette vierge des nuits a pourtant le sourire,
Mais le feu sans éclat, le bonheur sans délire ;
Elle est le lendemain, elle n'est pas le jour.
Son doux foyer caresse et jamais il n'embrase.
Sa beauté nous séduit, sans nous donner l'extase.
Elle est l'amitié, non l'amour.

LE DÉPART POUR LE MARCHÉ

Voilà le vendredi, c'est le marché de Vire.
On s'agite à la ferme, et Dubourg vient de dire
D'amener le bétail qu'on doit vendre aujourd'hui.
Il est debout : déjà sont rangés devant lui
Les amis d'autrefois, aujourd'hui marchandise.
Tristes proscrits, sortez de la terre promise.
Pour aller où ? Qui sait ? Nul n'ose le prévoir.
Un instinct douloureux les fait vers le manoir
Tourner de longs regards comme l'enfant qui pleure.
La vache que l'on sort de sa noire demeure
Où son flanc maternel a déposé son veau,
D'un beuglement plaintif attriste le hameau.
Elle voudrait rentrer dans l'étable chérie,
Prison pour l'étranger, mais pour elle patrie.
Quel noir pressentiment la fait se révolter ?
Jamais on ne la voit au lien s'agiter.
Elle suit chaque jour, soumise et confiante,
La main qui la conduit à l'herbe verdoyante,

Qui prend son lait si doux, qui l'entraîne vers l'eau.
Frappée en ce moment d'un sentiment nouveau,
Elle tourne cent fois sa tête vers l'étable,
D'où son veau lui répond par un cri lamentable.
Comme prenant racine au sol hospitalier,
Elle vient de s'étendre à l'ombre d'un pommier,
Et, prise de tendresse à cette heure fatale,
Elle donne un baiser à la terre natale.

Ici, c'est l'ornement et l'effroi du hameau,
Le roi des champs fleuris, le pétulant taureau.
Hier il promenait sa majesté hautaine,
Précédant son troupeau des coteaux à la plaine;
Enivré de bonheur, comme l'homme de vin,
Il jetait de ses pieds la terre au ciel serein.
Délirant par le sang, ébloui par la vue,
De ses rugissements il frappait l'étendue,
Et, comblé des faveurs de ces paisibles lieux,
Il se croyait sacré, puisqu'il était heureux.
Il semble tout à coup que sa grandeur s'efface.
Marqué pour le départ, œil morne et tête basse,
Sans daigner protester, il attend son arrêt :
Il se sent détrôné. Quel est donc ce secret
Qui révèle au proscrit la défense impossible ?
Un jour il sent le poids du regard inflexible ;

Le protecteur se change en froid calculateur,
Et l'homme et l'animal se quittent par le cœur.
Et pourtant ses naseaux hument encor la brise ;
Sa vue entre les fleurs erre encore indécise...
O bonheur ! Dieu caché qui fais tout resplendir !
Quand tu fuis tes élus, ils n'ont plus qu'à mourir.

Le sort s'impose à tous sans espoir qu'on le fuie :
La servante à son tour fait s'avancer la truie.
Condamnée à la graisse, en sa triste prison
Elle n'a pu fixer dès longtemps l'horizon ;
Elle sort éblouie, hébétée, aveuglée.
Cependant l'air des champs de son haleine ailée
La fait se souvenir des plaisirs d'autrefois.
Secrets de la nature, ô créatrices lois,
La condamnée à mort comprend la délivrance.
Haletante, oppressée, en roulant elle avance,
Et ses pas inexperts, qu'on força d'oublier,
Sous l'instinct du bonheur reprennent leur sentier.
Tout à coup sur ses yeux un rayon de la vie
Dessille au grand soleil sa paupière endormie ;
Elle sent des parfums ignorés dès longtemps
Et, sous l'impression de l'air libre des champs,
Elle reviendrait vite à rapprendre la vie.
Une source, un pommier, un peu d'herbe fleurie,

Et l'existence à flots reprend son cours vainqueur.
Oh! contre toi, Nature, il n'est point de boudeur.

Et toujours le fermier stimule, presse, appelle.
Plus d'un encore est pris à sa voix paternelle.

La brebis vient aussi, liée avec sa sœur,
Et semble indifférente à force de douceur;
On la pousse, elle va. L'on crie, elle s'effraye.
Elle arrive en bêlant, broute au pied de la haie.
Le pâtre cependant qui dirigea ses pas
Sur elle étend la main : mais elle ne sait pas...
Il met dans sa toison ses doigts, et l'innocence
Prend la dernière feuille au berceau de l'enfance.
Doux penchant du proscrit qui cherche pour son cœur,
Au moment des adieux, une dernière fleur!

Des cris impétueux font retentir la ferme.
On veut prendre le coq ; il a gagné le terme,
C'est un vieux coq ; un autre élevé près de lui,
Qui chante faux encor, va régner aujourd'hui.
Artistes, subissez comme lui l'ostracisme;
Brillez et puis tombez sous le froid égoïsme.
A peine vous savez le secret de vos chants
Qu'on vous déclare vieux avant l'arrêt des ans;
On vous jette au désert, coulisse de la vie,
Où vous perdez vos droits sur notre âme ravie.

Vous ne chanterez plus pour annoncer le jour
Des arts, des passions, des vertus de l'amour.
Si vous charmiez hier, aujourd'hui l'on bafoue
La voix qu'on admirait. Dans ce jour on s'engoue
De celui qui prélude et ne sait pas encor :
A vous l'exil, à lui les chants et les grains d'or.

Mais le coq révolté s'apprête et va combattre...
Vains efforts ! D'un regard son maître va l'abattre.
O roi majestueux ! Amant brave et courtois !
O veilleur de la nuit et matinale voix !
A-t-il fallu si peu pour renverser ton trône ?
L'homme laisse régner et bientôt découronne.
Pourtant la poule noire avait couru vers toi
Voulant de sa faiblesse appuyer ton effroi ;
Et la poule huppée, en danger de ta vie,
Soufflant sur des soupçons de vague jalousie,
Les voyait s'envoler comme la plume en l'air
Pour aller secourir son ingrat toujours cher.
La couveuse sortait de son nid solitaire
Cherchant l'amant pour elle et pour ses œufs le père...
Malgré tout, il est pris sur son trône, au perchoir,
Où son cri dit le jour, où sa voix parle au soir.
Ses pattes ont perdu leur course souveraine
Et passent dans des nœuds à l'étreinte inhumaine.

Sa crête, dont hier son cœur était si vain,
Comme un drapeau sanglant traîne dans le chemin.
Adieu le sceptre ! adieu l'amour ! adieu la vie !
On aime un jour et puis notre veille est finie.

Le poulain de quatre ans vient se joindre à son tour
Au ban des condamnés ; il quitte le labour
Où son cou vient d'apprendre à subir la puissance
Du maître qui soumit sa noble adolescence.
Il est grand, il est fort, il est brave, il est beau.
De ses hennissements il frappa le hameau,
Et, traînant dans les fleurs la tardive charrue,
De tout ce qui sourit il enivra sa vue.
Passer la nuit aux champs, hennir aux premiers jeux
Des chevaux du soleil qui passent dans les cieux,
Lutter avec l'élan de leur course rapide,
Des rayons de leurs pieds suivre l'éclair splendide,
Tels étaient ses loisirs. Avec deux blonds chevaux
Dessiner les sillons, tels étaient ses travaux.
De ces obscurs destins pour toi ton maître a honte,
Beau poulain. L'officier vient faire la remonte :
Ton maître a mesuré ta taille de guerrier ;
Adieu le lourd harnais, le rustique collier !
Demain tu vas partir pour rejoindre l'armée,
Et le jeune soldat, fils de la Renommée,

Qui deviendra centaure en montant sur ton dos,
Va faire circuler sa flamme dans tes os.
Tu gonfleras tes flancs sous le poids de sa gloire,
Comme lui dévoré de l'instinct de victoire,
Tu courras effréné vers les grands bataillons.
Tu croiras, comme aux champs, recevoir des rayons
En voyant resplendir les armes sur ta tête,
Et le bruit du canon, ainsi que la tempête,
Fera se dilater tes naseaux, pour sentir
Si de la nue en feu quelque dieu va sortir.
Le fer se plongera dans ta chair généreuse ;
Quand ton soldat aura la charge glorieuse
De porter le drapeau, vous irez l'arborer
Sur le camp des vaincus, qui doit s'évaporer
Ainsi qu'un vain brouillard au souffle de la France.
Là, vous verrez passer l'ombre d'une aile immense,
Vous entendrez la voix qui convie au repos,
Et les champs de la mort compteront deux héros.

Mais l'enfant ignorant de la simple nature,
Dont l'art n'a point encor tressé la chevelure,
Dont les pieds n'ont pas pris les rhythmes souverains,
Vers ses champs bien-aimés tourne ses yeux sereins,
Aspire les senteurs dont s'enivra sa vie.
Bientôt l'instinct sacré de la terre patrie

Le fait frapper du pied ; il court sur le gazon,
D'un seul bond il a fait le tour de la maison
Où l'iris a fleuri sur le chaume sauvage ;
Car la scène se passe au pays du bocage
Où tout fleurit partout : aux murs du puits profond,
Dans les trous du chemin qu'en passant les bœufs font,
Où, si l'ermite un jour, les deux mains étendues,
Du matin jusqu'au soir les tendait vers les nues,
Comme faisaient jadis les grands contemplateurs,
Il y verrait pousser, comme partout, des fleurs.

Mais l'alerte est donnée et le troupeau s'emporte.
Le taureau rugissant vient de forcer la porte,
Il rentre dans les prés, en fait cent fois le tour
Donnant à son sérail le signal de l'amour.
Venez à moi, venez, les nouvelles génisses,
Vous dont le lait encor réserve ses prémices !
Et toi, la vache fauve, à son appel joyeux,
Près de ton fier époux viens reprendre tes jeux.
Il court, il bat ses flancs, il hurle, il est superbe.
C'est bien le roi rentrant dans son trône de l'herbe,
Qui, se ruant fougueux sur les fleurs de ses prés,
En fait une hécatombe à ses sens enivrés.
C'est l'instant où Médor entend l'ordre farouche.
Un éclair dans les yeux, un signe de la bouche

De ce chien formidable éveillent la fureur ;
Il bat ses flancs, il part ; barbare serviteur,
Il condamne les siens à la voix de son maître.
Toi, leur frère, ah ! Médor, vas-tu les méconnaître ?
N'es-tu pas avec eux natif des champs si doux
Où le bonheur commun fait des nœuds entre tous ?
Esclave, n'as-tu pas pitié de ces esclaves
Dont l'amour du pays fait briser les entraves ?
Et tout sceptre de fer a-t-il donc les secrets
De trouver un agent pour remplir ses décrets ?
Oh ! n'est-il pas au moins d'animal pitoyable
Qui refuse l'emploi d'enchaîner son semblable ?
Non, non ; il n'en est point, et l'homme sans pitié
Prend la moitié du monde avec l'autre moitié.
L'aveugle serviteur à son maître fidèle
Au niveau de son cœur sait élever son zèle ;
Médor court à la vache, il se rue au taureau,
Il rappelle ses fers à l'affranchi nouveau,
Le ramène au devoir. Condamnés de Caprée,
Exilés de Tibère, à la vue effarée,
Pour laisser à jamais ces lieux hospitaliers,
Ils rentrent tristement sous le bois de pommiers.
Tout est dit. Désormais tous restent sans défense,
Et l'odeur de la mort d'elle-même commence
A leur monter au nez. Ils ne résistent plus.
L'impossible s'impose à leurs cœurs abattus.

Ils ont compris l'arrêt, ils marchent en silence.
Le fermier satisfait leur fait prendre l'avance,
Mais il les suit de près, et le pâtre et le chien
Font pour eux un étau plus fort que tout lien.
On ouvre la barrière et le convoi défile.
Adieu, beaux nourrissons de notre sol fertile !
Puissiez-vous retrouver une heure de bonheur !

Moi, le front dans la main et la tristesse au cœur,
Lorsque je viens aux champs pour chercher le sourire,
J'y trouve ce tableau qui fait que je soupire.
Oh ! que j'aurais voulu pouvoir les racheter
Pour les rendre à ces lieux qu'ils pleurent de quitter!
J'aurais dit : « Revenez, prisonniers que j'achète,
Retournez au berceau que toute âme regrette !
Sort, de ton poing fermé j'ai forcé la rigueur :
Qu'ils soient tous, de par moi, condamnés au bonheur. »

Heureux celui qui peut prélever les prémices
De trésors, pour reprendre au feu des sacrifices
Les victimes et dire : « Il est encor des jours
Pour vos jeux, vos plaisirs, vos chants et vos amours. »
Heureux celui qui peut, levant sa main bénie,
Dire : « Affranchis, rentrez dans la sainte patrie ! »
Le riche a ses élus. L'or passant par le cœur
Fait un dieu d'un mortel qu'on nomme un *bienfaiteur*.

Vains songes ! Dieu me fit le cœur plein, la main vide.
Je ne parle au destin que d'une voix timide.
J'ai vu s'évanouir ces tableaux douloureux ;
Les barrières des champs ont retombé sur eux,
Et j'ai dit en rentrant dans mon âme attristée :
« Eden, séjour divin, de ta sphère enchantée
Ce que je pleure ici du plus profond du cœur,
C'est que tout y trouvait place pour le bonheur. »

ON A BEAU RÊVER

Entassez tous les biens que la nature invente,
Mettez Ossa sur Pélion ;
Epuisez, s'il se peut, l'esprit d'invention
A gravir les hauteurs de la sphère éclatante ;
Forcez l'Olympe ; allez, Briarée aux cent bras,
Ouvrez-les tous les cent pour saisir votre rêve ;
Fouillez le ciel ; prenez le soleil qui se lève
Comme on tient un flambeau pour éclairer ses pas ;
Cherchez le type au ciel d'une vertu parfaite,
D'une beauté sans ombre et d'un charme infini ;
Adjurez vos secrets, savant, mage ou poëte,
Pour donner une forme à quelque dieu béni ;
Qu'allez-vous inventer dans cet effort suprême,
Et jusqu'où votre cœur pourra-t-il s'exalter ?
A reproduire au ciel les traits de l'objet même
Qui charme votre cœur et le fait palpiter.
Vous avez beau rêver, c'est toujours son image
Qui se présente à vous par sa constante loi.

Combinez, et cherchez un esprit, un visage...
A chacun de vos dieux vous dites : « Quoi ! c'est toi ? »
Pygmalion devint épris de sa statue.
Il n'aimait pas avant, s'il a pu l'inventer;
Mais si quelque déesse avait su l'enchanter,
C'est elle que son marbre aurait toujours rendue.
Amour, tel est sur nous ton éternel pouvoir :
Au-dessus de tes dons nous ne pouvons rien voir.

Oui, rêveur, dans ton ciel tu revois l'objet même
Qui t'inspira l'amour sur le rivage humain.
Un cœur vraiment épris, du rêve le plus vain
Ne saurait s'élever plus haut que ce qu'il aime.

AU DÉSERT

I

Sous le ciel dévorant de l'ardente Amérique,
Où les fleurs, s'enivrant d'un amour extatique,
De leurs bras parfumés donnent à leurs amants
Dans le secret des bois de longs embrassements ;
Où l'air est imprégné d'encens et de dictame ;
Où dans les coupes d'or le zéphyr qui se pâme,
Par un faible baiser, caresse d'un mourant,
Ne saurait effeuiller le cactus expirant;
Où les grands papillons portent dans leur poussière
Le prisme aux sept couleurs de la vive lumière,
Il est un lieu caché, profond, mystérieux,
Dont les arbres, croisant leurs bras voluptueux,
Opposent aux rayons un voile impénétrable.
Là, le sol protégé par l'ombre secourable,
D'un tapis toujours vert entretient la fraîcheur.
La terre incandescente enfante avec vigueur

Des produits s'exaltant d'un triple don de vie.
En mûrissant son fruit, toute plante est fleurie.
Tout s'y tord et languit dans les convulsions
D'un amour inouï. Les affirmations
Du bonheur sont partout. La nature en extase
Se pare avec abus et brille avec emphase.
Un ruisseau cadencé sur le rhythme d'amour,
Nonchalant et rêveur se répand alentour;
L'air altéré l'aspire et s'en charge et le change
En subtiles vapeurs dont l'enivrant mélange,
Pénétré des parfums passionnés et lourds,
Compose une atmosphère où délire toujours
Ce qui vit ou végète au sein de l'ombre épaisse.
Le bengali déjà reparle de tendresse
A la couveuse au nid dont le sein amoureux
D'impatients désirs fait palpiter ses œufs.
Les lianes en fleurs, ces caresses vivantes,
Joignent par mille nœuds les plantes différentes
Et forment dans les bois de longs embrassements,
Qui font que sous leur ombre il n'est que des amants.
Les moucherons d'azur parsèment l'atmosphère.
Le soleil, ce jouteur qui déclare la guerre
Par mille traits lancés aux feuillages épais,
Les transperce parfois et fait briller ses traits
Comme des diamants sous leur secret ombrage;
La terre semble alors porter à son corsage

Des bijoux de soleil, chatons, anneaux et cœurs
Enchâssés dans la mousse et montés sur les fleurs.

Heureux celui qui porte en sa poitrine ardente
Le don de partager cette scène opulente,
De son ciel dévorant qui brave la chaleur,
Et pose, sans mourir, en face du bonheur!
Heureux celui qui peut dire en ce lieu : « Je t'aime! »
Heureuse celle aussi qui le dirait de même
Et, de torrents de feu composant ses soupirs,
Dans cet embrasement chanterait ses plaisirs.

Mais Galatée est loin. Daphnis de cet asile
N'a pas su deviner la demeure tranquille;
Ils y pourraient aimer. La nature en tous lieux
Veut que l'homme l'admire, et ses soins généreux,
Veillant à son bonheur, ont pour chaque patrie
Equilibré son sang, ses amours et sa vie.

II

Mais voilà que dans l'herbe un long frémissement
Fait murmurer le sein de l'oasis charmant.
A la base des fleurs dont la tige s'agite
L'invisible courant se dessine et palpite.
Sous un vert ananas au fruit d'or enchanté
Brille, comme une étoile, un œil diamanté;

Une tête aplatie émerge alors de l'ombre,
Aspire le soleil, plonge dans l'herbe sombre,
Reparaît, darde au loin ses yeux étincelants,
Chargés d'attractions et de charmes brûlants.
Puis, par un mouvement réglé, mais insensible,
Cette tête s'élève, et sur un cou flexible
Monte, monte toujours... et sur ce cou sans fin
Qui se transforme en corps, monte, s'élève... enfin
Atteignant les taillis elle siffle orgueilleuse,
Aspire l'air de plomb, bâille voluptueuse,
Et le serpent boa, sans colère et sans peur,
Se dispose à jouir de sa part de bonheur.

Non loin sous d'autres fleurs, près du ruisseau qui chante,
Par la même lumière ondée et chatoyante
Une scène pareille a doublé le tableau.
C'est un second serpent : de ce boa nouveau
Un rayon égaré fait briller les écailles.
Il paraît revêtu d'un tissu dont les mailles
Sont d'or, d'argent, de soie; et les yeux dans les yeux,
Ces deux êtres puissants s'attirent tous les deux.
Doués au même point du charme magnétique,
Ils échangent les traits du fluide électrique,
Joutent par le regard, et tous deux appelés
Seront dans un instant l'un vers l'autre envolés :

Le charme agit. Chacun du même bond s'élance ;
Dominés par l'attrait d'une égale puissance
Ils ont en même temps gagné le même lieu
Et commencent alors un formidable jeu.

Ils bondissent en l'air, puis dans l'herbe profonde
Impriment des courants pareils à ceux de l'onde.
Ils se tordent ensemble et, s'enroulant tous deux,
Ils confondent leur vie en mille et mille nœuds.
Puis ils se sont quittés avec tant de souplesse
Que leurs nœuds relâchés avec la même adresse
Les laissent s'éloigner pour se rejoindre encor.
Autour des troncs noircis ils prennent leur essor,
Comme des fils d'argent se dévident, s'étendent,
Et puis, pelotonnés, sur les fleurs redescendent,
S'attachent par la queue aux flexibles rameaux,
Partent comme des traits vers quelques buts nouveaux,
Se vengent de ramper en dominant les cimes,
Plongent leur corps poudreux dans les rayons sublimes,
Et, parias du sol, surprennent pour un jour
L'air pur, le droit au ciel, la liberté, l'amour.

A ce drame, le bois, dans un fatal silence,
Semble avoir suspendu le cours de l'existence.
Les oiseaux sont muets. Les lapins floconneux,
Ces angoras portant de la neige sur eux,

Au fond de leurs terriers retiennent leur haleine.
Une seule colombe en roucoulant, sereine,
Dit à son doux ramier : « Poursuivons nos discours,
Ami; répète encore et répète toujours
La salutation, la douce révérence
De l'amour. C'est à nous que le respect commence.
Saluant ton amie, ô mon ramier charmant,
Montre à tous le respect, gage du sentiment;
Montre que, sans lasser, par un charme suprême,
Mille fois et toujours on peut dire : « Je t'aime! »
Les monstres sont livrés à leurs tendres penchants,
Tant qu'ils aiment, chantons : ils ne sont pas méchants.

La nature, gardant son éternel sourire,
Ses ombres, ses rayons, ses prismes, semble dire :
« Prenez l'heure, de grâce, êtres que j'ai formés ·
Vous êtes tous égaux, vous êtes tous aimés. »

LA SIBYLLE

Sur le mont dépouillé qui domine l'abîme
Et plonge dans l'éther sa redoutable cime,
Une femme, les yeux hagards,
Le front haut, les cheveux épars,
La main au-dessus de sa tête,
Saisit les vents et les arrête
Ainsi que par la bride on retient des coursiers;
Elle parle à leurs cavaliers,
Reçoit ou leur donne un message,
Puis elle ouvre la main, leur livre le passage;
Ils reprennent leurs cours légers;
Et ces grands voyageurs, en tous lieux étrangers,
Vont porter leur qui-vive aux déserts de l'espace,
Sous le fouet caché qui les chasse.
Le noir guerrier du ciel lui parle avec fracas,
Comme pour le saisir elle lui tend les bras,

Et lui dit fièrement : « Je t'attendais, Orage. »
Elle plonge la main dans le sombre nuage,
Prend l'éclair et se ceint de son ruban de feu ;
Puis, de ses tresses d'or arrachant un cheveu,
Elle le noue au col de l'aigle qu'elle attire,
Le tient par cette chaîne et le force à lui dire
Les nouvelles du ciel qu'il vient de visiter.
Les esprits de l'azur lui viennent apporter
Les rayons virginaux d'une mystique étoile
Qui percent l'avenir en soulevant le voile
Des ans cachés encor dans ses flancs ténébreux.
Devant ces grands tableaux son esprit lumineux
Met des jalons de feu pour fixer sa mémoire
Et lit d'un seul coup d'œil l'universelle histoire.

Qui donc peut disposer d'un semblable pouvoir ?

Cette femme qui sait tout voir
Est la sibylle qui s'inspire
Dans les flots écumants d'un éternel délire ;
Dont les mots sont lumière et les oracles foi ;
Celle qu'en approchant l'on nomme avec effroi ;
Qui surprend le secret comme un reptile sombre
Enroulé sur le cœur que Dieu recouvre d'ombre
Et qui perce la bure et la pourpre à la fois
Pour lire au livre obscur des pauvres et des rois.

L'univers la connaît. Ce curieux sublime
L'homme, qui va cherchant des cieux jusqu'à l'abîme,
L'inconnu que son Dieu lui cache par amour,
Vient près de son trépied. Elle voit tour à tour
La femme abandonnée et l'homme qu'on outrage.
Elle plaint l'imprudent et plaint encor le sage ;
Et d'immenses soupirs couvrant l'humanité
Qui trouve la tristesse avec la vérité,
Elle pose au-dessus de ces légers nuages
Qu'on nomme illusions aux terrestres rivages ;
De ces rayons charmants que réflète le cœur
Elle ignore l'attrait, n'en ayant pas l'erreur.

Son regard, attiré sur la rive mortelle,
De ses sentiers fleuris voit s'avancer vers elle
Deux imprudents, deux curieux
Qui viennent pour savoir ce que cachent les cieux.
C'est un couple rêveur, simple comme l'aurore ;
Il aime et veut aimer encore.
Ce sont deux cygnes blancs dans le fleuve des jours
Qui sont tombés du ciel et qui prirent leur cours
Et sur le même flot et du même coup d'aile.
Ils viennent demander : « Sur la rive mortelle
Quel Dieu maintient le fil de cette éternité
Dont le cours enchanté

Fait l'espoir de la vie,
Et que tous les amants, dans leur âme ravie,
Nomment au début le *toujours*
Des amours ! »

Ces aveugles de cœur, riches de leur méprise,
Veulent du jour fatal frapper leur âme éprise.
Heureux de leur erreur, dans leur témérité
Ils adjurent la vérité.

Et pleine de pitié devant tant d'innocence,
Fermant le livre de science :
« Non, dit-elle, ils ne sauront pas.
Savoir le lendemain de l'amour ici-bas,
C'est perdre la splendeur d'aujourd'hui plein de charmes.
Courir au-devant des alarmes
Est le fait du bonheur, ce grand suicidé
Qui se donne la mort sur ce qu'il a fondé. »

Puis jetant un regard tout plein de complaisance
Sur ces êtres formés d'amour et d'imprudence,
Elle étend doucement ses mains blanches sur eux,
Et dit sur les accords d'un luth mystérieux :

« Allez, élus de l'ignorance,
Amants heureux !
Accordez vos cœurs en silence
Harmonieux.

Toujours est un mot tout plein d'ombre,
Mot surhumain.
Le cygne sur la vague sombre
Dit-il : « Demain? »

« Aimez, enfants, aimez. Dans les plaines du monde,
Des mers que le soleil inonde
Jusqu'aux glaces du pôle où sont encor des cœurs,
Je ne vois que travaux et tourments et douleurs.
On paye son génie, on achète sa gloire.
Pour fournir sa page à l'histoire
Dans des projets sans trêve on consume ses jours.
Chez vous rien ne se donne, excepté les amours.

« Sous un rayon, dans la prairie,
Deux ignorants,
Pourvu que l'amour leur sourie,
Deviennent grands :
Grands par la céleste influence
Du don divin,
Grands par la paisible ignorance
Du lendemain.

« J'ai tout vu, je sais tout ; et si ma destinée
Pouvait se changer à mon choix,
Je voudrais retrouver pendant une journée
Mon ignorance d'autrefois.

De l'affreux lendemain dégageant ma pensée,
Je referais un pacte avec la douce erreur.
J'ouvrirais mon âme empressée
Au rayon magique et trompeur.
Descendant de l'autel où s'isole ma vie,
Sous l'arbre de l'oubli j'ombragerais mes jours.
Ignorer, c'est savoir laisser mentir la vie.
Ignorer, c'est laisser sourire les amours.

« Ne demandez donc rien, vous qui tenez le sceptre.
N'échangez pas, ingrats, la vie avec le spectre.
Allez, couple de rois, portant au front le sceau
De souveraineté. Marchez sous le manteau
Pris à même l'azur dont les dieux se vêtissent.
Dites les mots sacrés dont les cieux retentissent.
Volez à Dieu l'amour qu'il inventa pour lui.
Comme lui, condensez le temps dans aujourd'hui.
Unissez le présent, l'avenir dans un songe
Dont un voile étoilé dérobe le mensonge.
Enivrez-vous de foi, repaissez-vous d'oubli.
Laissez tous vos destins cachetés sous un pli
De la robe du Temps. Qu'il garde ses surprises,
N'y portez pas vos mains de couronnes éprises.
Laissez faire l'amour, et vous aurez vécu
Plus que mon triste cœur que l'esprit a vaincu

Par l'éblouissement de ses clartés funestes.
Allez, couple ignorant ; allez, amants modestes.
Vous êtes plus heureux, vous qui savez charmer,
Que celle qui sait tout, qui peut tout, hors aimer. »

Et le couple charmé de ce facile oracle
Retourne vers le tabernacle,
Consacre une colombe à l'autel des Amours,
Et répète le mot *toujours!*

Les voyant pas à pas descendre la montagne,
La sibylle les suit jusque dans la campagne
D'un regard attendri. Ce couple voyageur
Laisse un parfum d'amour qui lui remonte au cœur,
Et, calmant les transports de l'esprit qui l'inspire,
Elle redevient femme. Elle rêve et soupire,
Et daignant écouter les battements humains
De son cœur généreux, elle unit ses deux mains,
En recouvre ce cœur pour l'empêcher de battre...
Mais, lasse enfin de le combattre,
Elle laisse le Vent qui passe curieux
Essuyer une larme échappée à ses yeux.

LA PLUME

Je reçois une plume au hasard ramassée,
Dans son vol passager par l'oiseau délaissée ;
Elle tomba du ciel, et son humble avenir,
En traversant les airs, était de me venir.
Tu fus purifiée au céleste rivage,
Tu t'imprégnas d'éther, tu battis le nuage,
O plume, car tu fus à l'oiseau voyageur
Cette force qui fait planer la pesanteur,
Force du demi-dieu que le soleil réclame
Et qui porte le corps sur le chemin de l'âme ;
Car tu proviens de l'aile et tu frappas les cieux
Du rhythme de la rame au choc harmonieux.
Tu marquais la mesure au chant rêveur et tendre
Que ton voilier vivant au ciel faisait entendre.
Tu te laissais bercer par les souffles d'amour
Qui portent les oiseaux dans les plaines du jour.

L'air, l'élément léger que traverse la vue,
Était plus lourd encor que ton aile étendue.
L'oiseau n'était plus rien, il était dégagé
De tout, comme l'esprit dans l'abîme plongé.

Te repliant, avant le lever de l'étoile
Tu gagnais notre sol. Rame changée en voile,
Tu recouvrais alors la tête de l'oiseau
Qui cherchait ton duvet jusques au jour nouveau.
Oh ! j'ai toujours aimé cette prudente tête
Qui, dans la sombre nuit et la froide tempête,
Trouvera sous son aile un repos suffisant
Et sur son propre sein l'oreiller bienfaisant.
Heureux qui trouve en soi l'abri contre la bise !
C'est ainsi que fait l'âme, et sa force conquise
La porte à s'abriter dans sa propre chaleur.
Le repos de la tête est toujours sur le cœur.

O plume, ton oiseau dans son trajet céleste,
Parfois te repliait pour un cours plus modeste :
Comme un simple mortel il marchait sur le sol,
Et l'ingrat par les pieds se consolait du vol.
S'il oublia le ciel, la terre est son excuse :
Elle offre des jouets dont tout être s'amuse.
L'extase est au sommet, l'enfantillage en bas,
L'arc-en-ciel sous le vol et la fleur sous les pas.

Mais il te relevait, comme fait une reine
Pour préserver les plis de sa robe qui traîne
De la poudre banale où marchent les humains.
Il te livrait plus loin aux parfums souverains,
Te laissant effleurer les gouttes de rosée,
Eau bénite de Dieu sur le thym déposée.

Ainsi la Muse un peu veut descendre du ciel
Pour venir caresser les fleurs pleines de miel,
Et ses pieds délicats pleins de l'éther encore
Courent sur le gazon au-devant de l'Aurore.

Si le Dieu trois fois saint voulut l'eau du Jourdain,
Tout cherche son baptême au mystère du bain,
Et toute blancheur va dans le secret de l'onde
Perdre le souvenir de la trace du monde.

Ainsi l'oiseau, honteux de suivre nos sentiers,
Te plongeait chastement dans ces doux bénitiers
Qui brillent en miroirs ou dansent dans nos plaines.
Alors tu t'étendais sur les ondes sereines,
Et tu te préparais à remonter aux cieux
En lavant le péché d'avoir aimé ces lieux.
Quand tu gagnais le bord, ô plume immaculée,
Les perles te couvraient ; alors la brise ailée,

En donnant un baiser sur cet écrin fait d'eau,
L'emportait en fumée au sein d'un lis nouveau,
Où l'oiseau quelquefois par hasard allait boire.

Plumes et gouttes d'eau, fleurs, éternelle histoire,
Romans de la nature, oh ! toujours et toujours
Vous fournirez un texte aux rêves des amours.

S'armant de toi parfois, plume longue et soyeuse,
Ton maître inquiété te faisait belliqueuse,
Tu devenais fléau pour l'imprudent rival,
Qui recevait de toi le stigmate fatal.

Plus tard ton bel oiseau voletait dans la plaine,
Il poursuivait par toi sa compagne incertaine :
Comme il passait par là, le poète rêveur,
Dans les buissons discrets de l'aubépine en fleur
Voyait en s'agitant se confondre quatre ailes
Qui battaient sans voler et des plaines mortelles
Faisaient un second ciel. Mais les ailes toujours
Gardent leur mission pour leur céleste cours.
Le poëte bientôt, en élevant la vue,
Voyait le couple fier se perdre dans la nue,
Modèle des amants et des cœurs généreux,
Qui, pour goût r l'amour, l'élèvent dans les cieux.

Mais après les amours vient le temps de la mue.
Ton maître, te sentant pesante et retenue,
Descendait plus souvent sur la cime des bois.
Jusqu'aux portes du ciel le Temps maintient ses lois.
Alors il t'étendait, comme sur sa nacelle
Le nautonnier étend sa voile qui chancelle,
La sèche de son mieux aux souffles plus cléments
Et répare un à un ses fils battus des vents.
Le marin et l'oiseau que leur instinct dévore
Se servent du retour pour repartir encore.
Tu te dépliais donc et d'un bec caressant
Ton oiseau t'enduisait d'un philtre tout-puissant;
Car Dieu qui songe à tout a créé pour les ailes
Des philtres que l'oiseau laisse couler sur elles.
Dans leurs vaisseaux ainsi les marins font couler
Le goudron protecteur avant de s'envoler.

Mais la plume et la voile ensemble sont lassées.
Le plus grand voyageur de ses fêtes passées
Ne voit plus sur le port qu'une voile en lambeaux,
Une plume qui vole... et de tant de tableaux
L'ombre de ce qui fut, c'est tout ce qui nous reste.

Délire du bonheur et retour trop funeste!
Plume, lorsque l'oiseau comptait encor sur toi,
Quand il battait les airs dont il se croyait roi

Et qu'il laissait au loin ces forêts si hautaines
Trop basses pour l'amant des insondables plaines,
Quand cet hôte du ciel disait : « Rayon vermeil,
Si tu descends de lui, moi je monte au soleil, »
Tu tombais de son aile et voguais dans l'espace ;
Lui, te voyant jouet de la brise qui passe,
Ne te reconnut pas et peut-être il te prit
Pour un second oiseau. Tombant de notre esprit
Ainsi vole au hasard l'illusion lassée.
Débris flottant au vent, plume de la pensée,
Illusion chérie, hélas ! la mue un jour
Doit vous faire tomber des ailes de l'amour.

Le poëte veilleur, rêveuse sentinelle
Qui reçoit des hauts lieux la première nouvelle,
Te vit flotter au ciel débris du voyageur ;
Tu tombas sur sa tête, il te mit sur son cœur,
Ce prisonnier qui bat aussi dans la poitrine
Comme pour s'envoler vers la plaine divine.
Tu passas dans ma main et tu vas dès ce jour
Entrer dans mon repos. Dans mon obscur séjour,
Que vas-tu devenir, émissaire céleste,
Toi la fille d'en haut, toi l'exilée où reste
Encore un flot d'éther ? D'un saint respect pour toi
Je suis prise et rougis de te garder chez moi :

Car mon nid est borné par le toit qui sépare
Mes regards de leur ciel, et tout ce qui le pare
A l'immobilité d'un factice séjour
Où tout est prisonnier même l'air et le jour.
Oh ! la plume immobile attachée à la terre
Par la loi de son poids, dérision amère !
Je ne souffrirai pas un tel destin pour toi.
Viens, viens voler encor ! Je porte un ciel en moi,
Je te l'ouvre, tu vas t'y jouer, voyageuse.
Tu vas recommencer ta course aventureuse
Dans le ciel de l'esprit en surprises fécond,
Abîme de lumière et de plaines sans fond.
Viens, oublie avec moi l'oiseau qui t'a perdue ;
Eh ! qu'était donc son vol ? Il n'allait qu'à la nue,
Mais c'est mon marchepied. Si l'oiseau glorieux
Voit les portes du ciel, ses efforts généreux
Ne sauraient les forcer, mais l'esprit les dépasse.
Il s'élève au-dessus des gouffres de l'espace.
Voilier de l'infini, domptant l'immensité,
Il touche l'océan où dort l'éternité.
Il voit l'ombre de Dieu sur le pivot qui roule
Les mondes dont lui seul pourrait compter la foule,
Et le fleuve où la vie est versée à grands flots.
Je t'y ferai monter, ne crains point le repos.
Je te ferai gagner l'éther de la pensée
Et ce bleu de l'esprit dans la sphère avancée,

Où le poëte va sur son char de saphir.
Viens, ne crains pas main, elle va te saisir.
Qu'elle soit désormais ton oiseau, voyageuse,
Et dirige à son tour ta course radieuse.
Viens dans ton nouveau ciel pour dépasser l'essor
De l'oiseau qui brisa son front aux portes d'or.

La plume, survivant à sa course admirée,
Dans la main du poëte encor plus inspirée
Se baigne dans les flots du splendide idéal,
Se mire aux longs rayons du monde sidéral.
Si l'oiseau l'emporta dans les champs de l'espace,
Elle a monté bien haut, mais sans laisser de trace.
Par la main du penseur, elle laisse à jamais
La trace de son cours sous d'immuables traits ;
Car de son beau trajet le poëte par elle
Rapporte pour les cœurs la pensée immortelle.
Mais il fallait briser ses terrestres liens,
En descendant du ciel, pour nous dire : « J'en viens ! »

Oh ! comme il fut béni le jour où le poëte,
Car c'en était bien un, vit tomber sur sa tête
La plume de l'oiseau, gage pur et léger
Que lui léguait du ciel le cygne passager,
Lorsqu'un rêve divin lui donna la pensée
De la changer de ciel ! Plume des airs chassée,

Comment la tailla-t-il et lui fit-il le don
Du papier qui devint son terrestre horizon?

Ce fut à la lueur d'une divine flamme
Que de l'aile du ciel il fit celle de l'âme.

Héros des saints trajets, on n'a pas détrôné
Ta plume voyageuse. En nos jours, entraîné
Par d'innombrables soins, le monde qui va vite
Veut dévorer le temps; il court, se précipite;
Il a ferré la terre, et sa main a du fer
Pour remplacer ton vol, ô fille de l'éther.
Qu'il écrit vite aussi! Pourtant un jour la fièvre
Rend la course pénible et dessèche la lèvre.
Après avoir couru, l'on aspire au repos :
Tour à tour l'Océan presse et calme ses flots.
Le monde, cette mer au reflux magnifique,
Reviendra quelque jour au calme poétique;
Alors il reprendra ces plumes que l'Amour
Voit planer avec lui près des sources du jour,
Et, relevant l'essor de leurs fêtes passées,
Il leur rendra leur vol au ciel de ses pensées.
Oh! ce monde à son tour, comme un grand voyageur
Sur le fleuve du Temps qui s'arrête rêveur
Et laisse sans ramer sommeiller sa nacelle,
Reconnaîtra la Paix dont la lyre immortelle

Le berce quand il veut se soumettre à sa loi.
Plume, c'est dans ces temps qu'il reviendra vers toi.
Il prendra plus de temps pour aimer et le dire.
Poëte aux doux loisirs, rêvant avant d'écrire,
Perdant exprès le temps pour caresser l'Amour,
Il te retaillera, te fera tout un jour
Voler et badiner dans son ciel et ses roses.
Plus d'une fois aussi, pour que tu te reposes,
Te portant à sa bouche, ô plume de l'oiseau,
Longtemps il s'oubliera dans son rêve si beau.
Dans ce repos léger tu te croiras encore
A l'aile qui suivait les rayons à l'aurore,
Et tu croiras jouir au ciel de ces relais
Que se donne l'oiseau quand, investi de paix,
Il sait équilibrer ses ailes qu'il balance
Et se rend immobile aux champs de l'Espérance.

Le monde aura des chants plus sublimes alors,
Et c'est toi qui par lui nous diras ses transports.

L'ARBRE

La forêt se berçait sous les ailes agiles
Des zéphyrs amoureux de ses lyres dociles;
Les arbres souriaient ainsi que des enfants
Qui sous l'œil paternel ont grandi triomphants.
Ils étaient tout remplis de prismes et de charmes,
Et les pleurs du matin étaient leurs seules larmes.
« Oh ! que le Créateur est grand dans ses bienfaits ! »
Gazouillaient les oiseaux, qui ne mentent jamais.
Un tout petit enfant passant dans le bois sombre
A sa mère disait : « Qui nous donne tant d'ombre,
De rayons et de fleurs ? » La mère répondait :
« C'est Dieu, mon doux enfant, qui pour mon cœur t'a fait.

Mais entre tous ces rois au splendide feuillage
Que la terre et le ciel couvraient de leur hommage,
Un surtout s'élevait couronné de beauté,
Investi de splendeur, sacré de majesté.

Le poëte, en voyant cet arbre magnifique,
Avait dit devant lui le célèbre cantique
Où David, qui portait la lumière du cœur,
Invite la nature à chanter son auteur.
Un pèlerin, lassé de son trop long voyage,
Venait de rafraîchir son front sous son feuillage,
Et, comme s'inspirant sous l'arbre hospitalier,
Il avait élevé son âme pour prier.
Une femme altérée avait cueilli la fraise,
Trésor qu'il ombrageait, et sa voix plus à l'aise
Jetait le rire au vent, comme un vase trop plein
Laisse un flot parfumé s'échapper de son sein.
Ce poëme d'amour dans une matinée
Avait, à son début, promis bonne journée :
Même deux ennemis, à son ombre passant,
S'étaient pris à s'aimer sous son charme puissant.
Tel était ce bel arbre, à la tige si douce
Qu'on écrivait son nom dessus, et dont la mousse
Couvrait les nœuds légers comme un riche velours.
Rien n'était à son ombre en danger de ses jours,
Car jamais le chasseur de sa flèche ennemie
N'avait frappé la proie à son ombre endormie,
Et le lion jamais, les ongles dans un cœur,
Ne rougit son gazon du sang du voyageur.
Il portait des œufs bleus et des essaims d'abeilles ;
Le miel entre ses bras par des routes vermeilles

Coulait, et de partout mouches et papillons
Venaient et s'y jouaient dans de vivants sillons.
Enfin l'ange gardien que Dieu donne à la terre
S'y reposait la nuit, unique et saint mystère,
Et chantait le cantique et l'hymne qui le suit,
Donnant le ton au jour et le rhythme à la nuit.

Alors c'était le temps où la Pâque venue
Faisait ceindre les reins, tandis que la laitue
Avec les blancs agneaux imposés aux croyants
Mettait la joie avec l'amertume en leurs flancs.

Un homme vint au bois, ayant en main sa hache,
Avec le sang aux yeux, à son front une tache ;
Il abattit cet arbre, et, blasphémant dessus,
Il en fit une croix pour y clouer Jésus.

L'ALLUMETTE

Il roulait du papier dans ses deux mains oisives,
Tout en pelotonnant ses paroles pensives
Sur un cœur libre encor qui l'écoutait parler.
Elle, sans art, laissait ses regards s'envoler
Comme des traits légers lancés sur une cible.
Il était trop distrait, elle trop peu sensible.
Dans tant de mots en l'air, lui jamais n'empruntait,
En homme bien pourvu, l'esprit qu'il débitait,
Et le livrait muni de sa propre estampille;
Il avait bien raison : ce bel esprit qui brille
Ne veut pas, comme l'or, avoir des emprunteurs.
Toujours, en dépit d'eux, ses riches sont prêteurs.

Pendant ces jeux divers de rêves, de malices,
Elle passait sa main sur ses cheveux si lisses,
Qu'un peu plus ils pouvaient lui servir de miroir
S'il eût assez osé s'approcher pour s'y voir.

Tous les mots au hasard, excepté le mot : *J'aime !*
Tombaient, couraient, volaient... C'est pourtant de soi-même
Qu'il est bon de parler ; tous les mots, hors ce mot,
Ne sont que de vains bruits qu'on oublie aussitôt.
La femme, pressurant tout son dictionnaire,
N'a qu'un mot cependant contre le téméraire
Qui dit : *J'aime !* ce mot terrible et tentateur.
Non ! c'est le bouclier que met devant son cœur
La femme qui paraît aux tournois de la vie.
J'aime ! est pour le guerrier de l'arène fleurie ;
Non ! est pour la guerrière... On fait ce que l'on peut;
Malgré l'aide du ciel, n'est pas héros qui veut.

. . .

Je viens de m'égarer dans une parenthèse,
Mais je n'ai point pour but d'établir une thèse.
Notre couple pourtant n'était pas aux tournois,
Y songeait-il ? Fort peu pour le moment, je crois.
Fort peu veut dire un peu, car de la femme à l'homme
Il doit rester encore un pépin de la pomme ;
C'est un *casus belli* flottant toujours entre eux.
Et cependant ses doigts sur le papier soyeux
Se courbaient, s'agitaient, le déchiraient en bandes
Quand sa bouche soufflait les rêveuses légendes
Qui s'enroulaient dedans phosphore de l'esprit ;
Sans y songer sans doute, enfin si bien s'y prit

Ce causeur fort distrait, que légère et coquette
En plein jour fut formée une blanche allumette
Qui tomba sur la table entre eux et resta là.
La scène fut changée à partir de cela.

L'entretien s'alourdit; la phrase plus timide
Fut moins spirituelle et surtout moins rapide.
Les mots en s'échauffant commençaient à fumer
Comme des grains d'encens tout près de s'allumer.
Chacun, en l'admirant, dans son cœur faisait fête
A l'autre qui jamais n'avait été si... bête.
Il fumait... il fumait... On en avait les yeux
Comme sous un nuage étouffant et brumeux.
Les haleines soufflaient... Bien souvent dans ma vie
Je me suis fait dépeindre un immense incendie
Qui surprend ces forêts dont la virginité,
Pure encor de la hache, a gardé sa beauté.
Les arbres merveilleux semés aux vieux jours d'Ève
Pleins d'arome et de vie, et de fleurs et de séve,
S'enflamment tout à coup et portent jusqu'aux cieux
Leurs torrents de lumière et leurs gerbes de feux.
Les oiseaux égarés se heurtent au passage.
Les papillons surpris tombent dans le feuillage.
Défends-toi, chêne altier. Toi, sapin vigoureux,
Ne sais-tu pas combattre? Hier, majestueux,

Tu bravais la tempête et comptais sur ta force.
Acajou, palissandre, à la légère amorce
D'une simple allumette, un feu dévorateur
Jette dans votre sein le fléau destructeur.
L'œil s'éblouit de voir et l'oreille d'entendre
La forêt qui se change en un monceau de cendre.

L'orage avait porté l'incendie en ce lieu,
Car la foudre est, dit-on, l'allumette de Dieu.

O mon Dieu! si j'osais, ma pensée indiscrète
Dirait : « Pourquoi jouer avec une allumette ? »

CINQ SOUS

Tout plein de son mérite, on dit : « Je ! » L'on dit : « Moi ! »
Au soleil on dit : « Nous ! » A la muse on dit : « Toi ! »
Et son livre à la main, fruit doré de son âme,
On cherche dans le ciel sur quel rayon de flamme
Ce livre va partir pour s'approcher de Dieu.
Bon auteur ébloui, redescendons un peu.
Le vieux quai Malaquais sait la longueur des ailes
Des livres envolés aux plaines éternelles ;
Quand l'auteur croit les voir planer si haut sur nous,
Sur le noir parapet ils sont cotés cinq sous.
Quoi ! cinq sous son amour ? Cinq sous des jours d'ivresse ?
Cinq sous son tour de ciel qu'on fit dans sa jeunesse ?
Quoi ! cinq sous son esprit mis en gâteaux de miel,
Pour gagner le gardien des palmes dans le ciel ?
Cinq sous pour contre-poids d'un long rêve de gloire ?
Quoi ! cinq sous pour payer l'omnibus de l'histoire ?

Aveugle auteur qui veux en remontrer à Dieu,
Un passant a surpris ton livre en si bas lieu.
Les cinq sous échappés de sa main lumineuse
Rachètent le captif de l'épreuve honteuse.
Rebuté de la gloire, il s'envole au bonheur,
Et du ciel descendu remonte dans un cœur.

Poëtes, de vos jours le ciel ainsi dispose,
Et vous mène à tâtons à votre apothéose.

O jeu de la fortune ! O surprenant retour !
Qui donc passait par là ? Qui l'a vu? — C'est l'Amour.
L'Amour !... O livre heureux créé pour l'auréole!
Bien mieux que tout trésor, sache que son obole
Va dorer tes feuillets par elle consacrés.

O saints ponts de Paris, sanctuaires sacrés,
Relais du livre mort retombé sur la terre,
Reliquaires au vent, ma plume solitaire,
Dont vous êtes l'espoir, vous adjure en ce jour
De garder à ses vers l'obole de l'Amour.
Je me dédie à vous, vous êtes l'Elysée
Où l'ombre de mes morts dans l'oubli reposée,
Pour fuir en renaissant ce discret rendez-vous,
Attendra que l'Amour l'échange avec cinq sous.
Car l'Amour n'est pas riche en son omnipotence,
Et, dans sa nudité, ce dieu sans prévoyance

Porte un peu de billon tout au plus dans sa main;
Car il n'a pas de poche, et son vol surhumain
Ne saurait se charger de l'affreuse monnaie
Qui monte au million au temps où tout se paie,
Excepté son sourire. O livre trop heureux,
Tu resterais peut-être éloigné de ses yeux
Au temple de Didot qui vend cher sa richesse.
Bénis donc les vieux ponts où l'Amour vient sans cesse
Voir sa bibliothèque avec l'ami Zéphyr.
Là, tout livre est acquis au gré de son désir.
Il n'est pas d'Eurydice en ce clair Elysée
Que, la lyre à la main, n'atteigne son Orphée.

Ah! qu'on peut se tromper quand on ne pense pas!
Dieu seul voit tous les jeux aux cartes d'ici-bas.

Ecrivons, écrivons, recommençons un livre;
Et, sans nul embarras de ce qui pourra suivre,
Rions en nous disant que notre livre un jour,
Pour renaître, attendra les cinq sous de l'Amour.

FIAT LUX

CHANT DES CHAMPS.

C'est la nuit ! Le coq chante, un autre lui répond
De là-bas, de là-bas, dans le lointain profond.
Quel est ce nouveau coq ? On ne saurait le dire.
Pour le même signal même instinct les inspire.
Ces veilleurs généreux, sentinelles du jour,
Par leurs chants répétés l'annoncent tour à tour.

Quand la nouvelle idée, encor dans le mystère,
Va se lever sur nous, des deux bouts de la terre
Deux grands esprits veilleurs chantent pour l'annoncer.
Chaque astre a son devin qui doit le devancer.
Le ciel mit des hérauts devant toute lumière,
Et pour se répéter, on n'est point plagiaire.
Les coqs n'imitent pas en chantant tour à tour ;
Chacun, par l'œil intime, a deviné le jour;
Il répond de lui-même à quelque voix secrète
Qui l'instruit en son temps. Et la lumière est faite.

Quand le couple exilé de l'Eden enchanteur
Vit la première nuit, il frémit de terreur.
Devant le ciel en deuil Eve fit sa prière ;
Dieu, pour la consoler, lui promit la lumière.
S'il résiste à l'orgueil, il cède à la douleur.
Le coq, dès ce moment, fut son grand précurseur ;
Il fut chargé de dire à la nature humaine,
Dans la profonde nuit, que l'aurore sereine
Se file aux doigts de Dieu qui toujours se souvient ;
Et, dans l'horreur des nuits, on sait que le jour vient.

Eve punie, hélas ! mais dès lors rassurée,
Vit avec moins d'effroi la lumière expirée ;
Ses pleurs furent changés en sommeil, puis le jour
Avec le chant du coq lui promit son retour.

O consolation ! divine Providence !
Dieu fit du chant du coq la première espérance.
Mais il voulut aussi, dans la nuit des esprits,
Qu'un veilleur annonçât l'aurore par ses cris.
Pour cet avénement, il donne le prophète
Portant le nom de *saint* ou celui de *poëte*.

Grands précurseurs du jour, dans un divin élan
Chantez le jour nouveau. Jésus-Christ eut saint Jean,
Ce fut lui qui prévint le lumineux mystère,
Et dans la nuit des cœurs dit le jour à la terre.

Isaïe, avant lui, près du Jourdain chantait,
Et du chant de David toute ombre palpitait.

Pour son lever divin l'idée a le poëte,
Il chante bien avant que l'aube se soit faite.
Pourtant l'humanité qui doit encor dormir
Se retourne en disant : « Un rayon va venir, »
Et referme les yeux. Puis le chant recommence.
Comme le jour nouveau l'idée alors s'avance ;
Elle combat d'abord l'ombre aux profonds brouillards,
Puis, ses glaives de feu dardés de toutes parts,
Rayons voilés d'abord et devenus des flammes,
Ont atteint leur midi sur le sommet des âmes.

Amphion, puis Orphée, Homère aux fortes voix
Ont chanté quand la nuit retenait sous ses lois
Le monde des esprits. Le savant Pythagore,
En regardant les cieux, jeta sa voix sonore,
Et mille ans après lui l'esprit fut en plein jour.
Prière et vérité, foi, poésie, amour,
La voix vous annonça. Elle chante : la terre
Attend votre lever. Le couple solitaire
Obtint, pour son exil, le veilleur éternel
Qui promet l'astre au cœur et le soleil au ciel.

CONSEILS A FORTUNIO.

Enfant, vous caressez la Douleur fécondante;
Vous savez qu'elle sème aux sillons des grands cœurs
Pour obtenir plus tard la moisson abondante
Des poétiques fleurs.

Vous n'osez pas chanter avant que son saint chrême
Ait touché votre front en coulant de ses doigts.
Poëte, vous voulez attendre son baptême
Pour croire en votre voix.

Sans doute la semeuse en traînant sa charrue
Déchire le sillon de ses poings laboureurs
Et fait jaillir la sève à sa voix apparue
Que l'on nomme les pleurs.

Cette sève aussitôt courant de veine en veine
Produit l'efflorescence au champ qu'elle a touché.
Mais soyez patient, enfant; la souveraine
Habite un lieu caché.

Cette divinité, jalouse de son règne,
Ne se laisse point prendre à de vains sentiments,
Et veut, contre son gré, que sa victime saigne ;
Elle fuit ses amants.

Ainsi le voyageur dans les déserts de sable
Recherche les périls pour les chanter plus tard :
Il voit le fier lion, mais le monstre effroyable
Lui refuse un regard.

L'imprudent le regrette : il eût trouvé des charmes
Dans l'orgueilleux duel que refusait le sort,
Et dans ses faibles mains il préparait les armes
Que méprisait la mort.

Mais le lion distrait n'a point vu dans sa voie
La victime obstinée à marcher sur ses pas,
Et va par cent détours chercher au loin la proie
Qui ne l'appelait pas.

La Douleur, ou distraite, ou lasse, ou dédaigneuse,
Peut épargner la proie offerte à son banquet.
Il lui faut dans nos fleurs, ô la capricieuse !
Composer son bouquet.

La perfide pour vous de même voudra faire,
Enfant qui dans l'arène allez échevelé.
Son despotique arrêt ne veut pas satisfaire
Qui n'est point appelé.

Dans vos beaux jours pourtant si le Bonheur s'obstine
A faire de son doigt un cercle autour de vous,
Confiez vos débuts à sa faveur divine,
Chantez sous ses verrous.

Apprenti du succès, favori du sourire,
Confident de l'Aurore, objet de ses faveurs,
Vous n'avez pas besoin du farouche délire
Ni du luxe des pleurs.

Ruisseau qui vous formez des sources parfumées
Que l'étude versa dans votre cours si doux,
Parcourez en chantant les sources embaumées
Qui s'ouvrent devant vous.

Préludez : la Muse aime une bouche novice
Qu'une goutte de lait baigne encore au réveil,
Quand, lui donnant le sein, l'étude sa nourrice
Abrége son sommeil.

Laissez aux fiers penseurs les rêves des empires.
Sans voiler votre esprit du martyre jaloux,
Comme on tresse deux fleurs enlacez des sourires
Entre la Muse et vous.

Chantez : la poésie, à l'ombre de la mousse,
Fait le chuchotement de ce qu'on ne voit pas ;
La berceuse des cœurs, molle, rêveuse et douce,
Aime qu'on parle bas.

Elle est dans ce qui rit au lever de l'aurore,
Dont les larmes ne sont qu'un sourire des cieux ;
Elle est dans le tableau qu'un rayon élabore,
Dans le nid aux œufs bleus.

Il faut si peu, si peu pour créer un poëte :
Une fourmi suffit, riche de son labeur,
Ou bien la goutte d'eau qui s'oublie indiscrète
Aux lèvres d'une fleur.

Partout la poésie attend son interprète,
Mais l'a-t-elle obtenu jamais des fronts pâlis
Mieux que de cet essaim qui cherche au mont Hymette
Ses philtres dans les lis ?

Allez, et butinez dans les champs du sourire ;
Et si vous regrettez les rêves orageux,
Sachez que le Bonheur en fleurissant la lyre
Mouille parfois les yeux.

Puissent vos yeux bénis ne verser que ces larmes
Pour inspirer vos chants, et vos lecteurs nombreux
Les relire cent fois et, touchés de leurs charmes,
Se dire : « Il fut heureux ! »

AU DÉSERT

C'est le désert sans fin. Le voyageur s'avance ;
Il est las, altéré. C'est une mer immense
De sable éblouissant qui fascine ses yeux.
« Oppresseur sans pitié, soleil pernicieux,
Va-t'en ! dit-il, va-t'en ! A moi l'ombre modeste !
Malheur à qui s'en va ! paix à celui qui reste !
O mon doux ciel natal, pourquoi vous avoir fui ?
Je souriais hier et je pleure aujourd'hui.
Où sont nos doux zéphyrs, haleines des prairies ?
Nos jardins tempérés où les roses fleuries
Vivent un jour de plus à l'ombre des lilas ?
Bonheur au cœur constant qui ne vous quitte pas ! »

Eperdu dans les flots de l'aride poussière,
Il prie : un voyageur sait faire une prière.

Un nuage poudreux s'abat en ce moment.
Le voyageur découvre un ombrage charmant.

Secours inespéré ! joie après la souffrance !
Quel hosanna de l'âme inspire l'espérance
Qui revient de bien loin sourire au voyageur !
L'ombre dans le désert se nomme le bonheur,
Et, dans cet âge où l'homme est tout près du sourire,
Le voyageur espère, il se calme, il respire.
L'oasis n'a qu'un arbre et cet arbre est si beau
Qu'il présente à lui seul les charmes d'un berceau.
Ses bras hospitaliers offrent un doux asile.
Le voyageur s'étend sur le sable mobile
Et, se croyant heureux, il cesse de prier.

Cet arbre qui l'abrite est le mancenillier.

Le mancenillier à son ombre
Porte une voyageuse sombre
Qui sacre ses rameaux trompeurs ;
C'est la Mort, reine solitaire,
Dont le nom fait pâlir la terre
Jusque dans ses plus jeunes fleurs.

Dans le sein de l'arbre splendide
Elle a mis son trône homicide
Et l'investit de son pouvoir.
Autour de lui rien ne végète ;
Il endort berger et poëte
Que son ombre invite à s'asseoir.

Arbre splendide et redoutable,
Pourquoi ton feuillage admirable
Fut-il doué de la beauté ?
Dieu devait, par sa grâce insigne,
Marquer d'un immuable signe
L'ennemi de l'humanité.

Charmeur fatal, arbre superbe,
Tu n'épargnes pas un brin d'herbe :
Rien ne respire où tu vis seul,
Rien que cette reine aux mains blanches
Qui se dérobe sous tes branches
En se drapant dans un linceul.

Elle voit arriver sa proie ;
Comme la louve ivre de joie
Frémit en voyant le pasteur,
Elle contemple avec délices,
Sous l'arbre de ses sacrifices,
Le jeune et brillant voyageur.

Sur lui le sommeil va descendre ;
Pour le frapper, il faut attendre
Que ses yeux ne se rouvrent pas.
Etendant sur lui son écharpe,
La Mort met les doigts sur sa harpe
Et chante, en le berçant, tout bas :

« Dors, dors, bel enfant de la vie,
Cède à ma rêveuse harmonie,
Dors sous mon arbre hospitalier.
Je suis celle qui du voyage
Repose l'homme sous l'ombrage
Du bienfaisant mancenillier.

« Dans un songe, si tu sommeilles,
Je vais te montrer des merveilles
Au bout de mon doigt d'enchanteur. »
Ce chant, plein des vagues délices
Du doux murmure des nourrices,
Berce le cœur du voyageur.

Son front, pur d'une empreinte amère,
N'a que le baiser de sa mère
Pour se garder du mauvais sort;
Sa main, pure de toute offense,
A la rame de l'espérance
Pour naviguer vers le bon port.

Sa bouche, exempte de mensonge,
A le baiser que dans un songe
L'amour naïf et le premier
Lui donna. Telle est la victime
Que la Mort berce de la cime
Du traître et beau mancenillier.

La Mort chante, elle chante encore
En étouffant le bruit sonore
De sa harpe aux cordes d'airain :
« Beau voyageur, je suis l'amie
Qui sait consoler de la vie
Et fait oublier le chagrin. »

Dans un demi-sommeil à peine,
A la voix de sa souveraine
Le voyageur est enchanté,
Et sourit comme sait sourire
L'homme qui se trouble et soupire
A l'approche de la beauté.

« Je n'ai qu'une fleur, lui dit-elle,
Mais cette fleur est l'immortelle;
Seule elle survit au printemps ;
J'en pare la couche tranquille
Que j'offre dans mon champ d'asile
Au cœur que j'allége du temps.

« Ainsi que l'amante timide,
Je donne mon baiser placide
A l'amant qui ferme les yeux ;
Je souffre à peine qu'il me voie,
Et du délire où je le noie
Je ne le réveille qu'aux cieux.

« Souffres-tu d'une ingrate amante?
Dis, et par ma main bienfaisante
Tu l'oublieras dès aujourd'hui.
Pleures-tu ton ami d'enfance ?
Un jeu de ma toute-puissance
Au ciel va te rejoindre à lui. »

La Mort descend des hautes tiges
Et choisit plus bas un rameau.
Le voyageur a des vertiges ;
Le sang lui reflue au cerveau ;
Il lutte un moment, puis se lasse :
Il ne saurait se délier
Du lourd cauchemar qui l'enlace
A l'ombre du mancenillier.

Son corps étendu sur le sable
Eprouve une étrange torpeur ;
Le cauchemar épouvantable
De la tête a gagné le cœur ;
Une chaîne à ses flancs se noue,
Il veut et ne saurait crier ;
A grands coups un marteau le cloue
Sous le traître mancenillier.

Il lève un moment la paupière
Et ne voit plus que vaguement
Les jeux de la vive lumière
Que tempère l'arbre charmant.
Il voit là-bas la caravane ;
Il entend le blanc chamelier
Dont la voix monotone plane
Jusqu'au pied du mancenillier.

Il voudrait appeler, mais sa langue alourdie
S'attache à son palais ; de sa main engourdie
Il voudrait faire un signe aux frères qui s'en vont,
Elle ne peut gagner la hauteur de son front
Et tombe sur son cœur, inutile défense.
Le tableau disparaît, et la Mort recommence :

« Ne regrette point le passage
De ceux qui cheminent là-bas ;
Pour un plus sublime voyage
Je vais t'emporter dans mes bras.
Ils aiment ce corps misérable
Et l'exposent à mille maux,
Mais moi de ma main secourable
Je sais lui donner le repos. »

Elle descend encor. Dans un calme extatique
Le voyageur entend la corde métallique

De la harpe qui rend des accords plus hardis ;
Avant de lui céder, il songe au doux pays.
Il voit sa mère assise au foyer domestique,
Qui, pour nourrir sans lui son cœur mélancolique,
Prie en joignant les mains sur son ancien berceau.
Le voyageur sourit à ce dernier tableau.
Quel fils n'espère pas en voyant la prière
Qui s'envole pour lui des lèvres d'une mère ?

La Mort descend alors de rameaux en rameaux
Et prodigue en chantant des préludes nouveaux.
Sous sa harpe, qui rend comme un glas d'agonie,
Tout le mancenillier surchargé d'harmonie
Paraît s'être changé sur le triste dormeur
En une cloche ; il croit qu'elle sonne en fureur
Et que son pavillon, qui plonge sur sa tête,
Est tout prêt à forcer le pouvoir qui l'arrête,
Tant il est emporté par son branle fiévreux.

La Mort reprend alors son rhythme ténébreux :

« Voici venir ta fiancée !
Prépare ton âme empressée,
Comme l'amant qui le matin,
Au son de la cloche bénie,
Ouvre les bras à son amie
Qui va partager son destin.

« Mais vos baisers sont sans puissance,
Et les miens contre l'inconstance
M'assurent à jamais un cœur.
Pleurez, amantes de la vie,
Une douce chaîne trahie ;
Moi, je n'eus jamais de trompeur. »

Le sang du voyageur fait battre ses artères
Comme le tintement des accords funéraires.
Un bruit épouvantable ébranle son cerveau.
La Mort approche, elle est sur le premier rameau.

Du fond de ses visions sombres
Il voit passer les grandes ombres
Dont décembre charge ses soirs ;
Il flotte, il traverse à la nage,
Comme entraîné dans un naufrage,
Un océan de crêpes noirs.

Ces crêpes font une marée
Où plonge son âme effarée
Dans un reflux étourdissant.
Il embrasse, il chasse, il attire
Ce noir roulis plein de délire,
Ainsi qu'un nageur impuissant.

Une sueur glacée inonde sa poitrine ;
Il veut revoir encor la lumière divine ;

Par un suprême effort qui sera le dernier,
Il ouvre encor les yeux, et du mancenillier
Il voit descendre alors, pâle et majestueuse,
Une femme portant à sa tête orgueilleuse
Les larmes que l'on voit aux pierres des tombeaux;
Elle marche vers lui ; ses deux bras, froids et beaux
Comme le marbre antique au muséum du Louvre,
S'abaissent : l'un l'embrasse, et l'autre le recouvre.
Une voix les bénit comme deux fiancés;
Et tandis que tous deux sont restés embrassés,
Cette femme à son cœur a murmuré : « Je t'aime ! »
Il reçoit son baiser. O volupté suprême !
Nul vivant ne saurait supporter ton transport ;
Celui qui le reçoit s'enivre de la Mort.

L'âme s'envole alors ailée et délivrée;
Son ange la conduit dans la sphère éthérée,
Comme l'aigle qui montre à voler à l'aiglon ;
Elle franchit l'orage et passe l'aquilon
Et dans le jour sans fin de la pure lumière,
Sous les regards de Dieu, s'abîme tout entière.
Le simoun a passé sur le beau voyageur.
Pour recouvrir celui qui sentit battre un cœur
Que faut-il? Répondez, ô mon âme si fière?

Le vent qui va soufflant quelques grains de poussière.

L'AMANT DÉTESTÉ

« Oh ! dites-m'en du mal, Emma, je vous en prie.
Faites-moi bien haïr cette chaîne flétrie
Entre l'ombre et le jour, la vie et le trépas,
Le ciel et le néant, aimer et n'aimer pas.

— Mais, Rose, est-ce bien vrai qu'une si douce chaîne ?
— Ah ! ce n'est que trop vrai. Je m'en souviens à peine.
Seulement je voudrais m'en moquer avec vous ;
Je préfère aujourd'hui l'ironie au courroux,
Elle fatigue moins mes nerfs de sensitive ;
Et pour garder mon cœur du tort de récidive,
Je pense qu'il est bon de voir tous ses défauts
Pour rougir au seul nom de l'auteur de mes maux.
Parlez donc, par pitié, sans détours, de ce traître.

— Allons, puisqu'il vous plaît, Rose, de le connaître,
Je vais de bonne foi vous dire mon avis,
Ce que je n'eusse fait tant que de vos amis...

— Mais parlez donc, parlez, Emma, j'en ris d'avance.
J'ouvre ma porte et dis : « O douce Indifférence,
« Entrez!... Allons, ma chère, et trêve de propos. »
—Vous l'ordonnez : je vais vous le peindre en deux mots.
Je trouve son esprit trop sobre de surprise...

— Quoi, que voulez-vous dire? Allons, point de méprise,
Le prenez-vous pour sot ?— Oh non ! — Ah! je le crois.
Pour sot, il ne l'est pas : avec des mots de choix,
Et toujours à propos, il dit ce qu'il veut dire.
Ce qu'un mot commença s'achève en un sourire.
Je n'admire que trop ce qu'il sait dire, hélas !
S'il avait moins d'esprit, je ne pleurerais pas.

— Pour moi, je goûte peu ce recours à l'emphase.
Un sourire souvent nous sauve d'une phrase.
On a l'air de penser plus loin qu'on ne le fait.
Le point d'orgue en parole est d'un mauvais effet.

— Vous ne savez donc pas que son âme enjouée
Rit de mettre un cachet sur sa langue nouée ;
C'est même sa finesse. Il est drôle en dessous
Et, pour être compris, il veut compter sur nous.

— Passons donc, j'y consens, si vous niez la chose.
Prenons-le sur un point plus évident, ma Rose.

J'aurais eu peu d'attrait à voir dans mon amant,
Pour moi l'ange de paix, le dieu du sentiment,
Ces ongles allongés semblables à la serre
Du barbare vautour qui n'aime de la terre
Que ce que l'on y croque, et c'est sous un faux jour
Que je verrais pousser dix griffes à l'Amour.

— J'admire, douce Emma, comme le goût diffère.
Chacun à sa façon trouve à se satisfaire;
Et par lui j'admirais comme ces bons Chinois
Prolongent l'être humain par le bout de leurs doigts.
Tant mieux. L'on aime tout dans celui que l'on aime :
Son ongle, son cheveu... c'est un peu de lui-même.
D'ailleurs, si vous tenez à la serre, je vois
L'aigle au lieu du vautour; s'il m'emportait, je crois
Que ce serait plutôt pour la sphère éthérée.

— Pardon, peut-être ici me serai-je égarée,
Mais prêtez-vous un peu, de grâce, à mes discours
Et ne transformez pas en aigles mes vautours.

« Parlons plus à coup sûr; et, par sa bouche ouverte
Si grande qu'on craindrait de courir à sa perte
En la faisant s'ouvrir au large pour bâiller,
Je pense qu'on pourrait un peu vous réveiller,
Car de Trophonius l'antre funeste et sombre
Ne devait contenir plus d'espace ni d'ombre.

Si, comme un garde-fou, le rempart de ses dents
N'en protégeait l'entrée, on tomberait dedans.

« Ma Rose, riez donc! Voilà, suivant mon rôle,
De l'observation... — Oui, mais qui n'est pas drôle
A mon avis, Emma, car vous ne savez pas
Que ce défaut pour moi n'était point sans appas.
Cette bouche vaut mieux qu'une bouche pincée
Qui paraît à regret s'ouvrir sur la pensée,
Et forme pour l'esprit un vase égyptien
Si rétréci qu'on croit qu'il n'en sortira rien.

— On trouve dans le monde, et je ne sais qu'y faire,
Qu'il est trop recherché dans ses moyens de plaire ;
Que la nécessité de couvrir nos laideurs
Moins que chez tout mortel a subi ses rigueurs ;
Qu'heureux d'en remontrer à la nature même,
Sur son aimable ébauche, avec un soin extrême,
Il jette des couleurs à fasciner les yeux,
Et verse le dictame, et fleurit radieux
Comme un œillet comblé des faveurs de l'aurore.

— Esprit faux, vous voilà qui divaguez encore !
Qui pourra trouver mal, je voudrais bien savoir,
Qu'un homme, quand d'abord nous sommes là pour voir,
Prépare pour nos yeux un objet agréable
Et prouve par ses soins qu'il tient pour respectable

L'enveloppe qui couvre un cœur rempli d'amour ?
Saurai-je vous flatter, si je cite à mon tour
Le trésor d'un bon cœur caché dans les broussailles
Où l'herbe avec l'ortie a fait ses fiançailles ?
Moi, j'aime plus de zèle, et je vois sans dédain
Que pour moi les Amours ont sarclé leur jardin.

— Au cercle, l'autre jour, chez madame Denise,
On se disait tout bas, non sans quelque surprise,
Qu'il est, sans l'avouer, l'auteur des mauvais vers
Courant en ce moment ; qu'il travaille à l'envers,
Ainsi qu'aux Gobelins, ses tableaux. Erreur vaine !
La raison ne se peut traiter comme la laine,
Et l'insuccès poursuit l'ouvrier maladroit
Qui ne sait pas traiter la pensée à l'endroit.
On riait à mourir. Vous savez, dans le monde
La parole entretient sa course vagabonde
Avec quelques grelots. Moi, je n'ajoutais rien,
Mais mon voisin disait que ce n'était pas bien
De n'avoir pas signé, disant et prouvant comme
Il ferait soupçonner parfois un honnête homme
De les avoir écrits. Chacun épouvanté
Déclara que c'était manquer de probité
De frapper d'anonyme une œuvre poétique
Qui peut sur son prochain appeler la critique.

—Ah! mon Dieu, que de mots! Ah! mon Dieu, que l'on dit
De fadaises chez nous sous prétexte d'esprit!
Ce monsieur si disert est-il au moins capable
D'en faire de pareils? Que c'est donc misérable,
Dans le seul intérêt de troubler tout repos,
De faire de soi-même une éponge à propos!
Vous prenez, vous rendez...— Ah! Rose, prenez garde.

— Emma, quand je dis *vous*, ce n'est que par mégarde;
C'est de l'imbécile *on* qui juge de travers
Que je parle. Mais moi, je les ai lus ces vers.
Ils sont fins, c'est leur tort. Des finesses discrètes
Sont nulles pour l'esprit qui manque de lunettes.
Votre voisin, ma mie, est myope de cœur,
Un microscope offert au jour intérieur
Pour voir les jeux d'esprit, c'est ce que je souhaite
A son œil idéal dans sa graisse en retraite.

— Pour suivre mon procès, votre monsieur Robert
Rit quand il gagne au jeu, mais boude quand il perd.

— Et c'est là le plaisir. Le jeu, c'est la chicane.
Le vaincu mord ses poings et le vainqueur ricane.
Faut-il mentir en tout sans avouer un peu
La pauvre vérité proscrite même au jeu?

— Il est tranchant, Dieu sait! Quand on le contrarie,
Il se lève d'un bond, étend les bras et crie

En disant : « Moi, je dis!... » Ah ! nierez-vous cela?

— Non, c'est sa qualité. Ma preuve, la voilà :
Quand tout se refroidit, quand tout se fait momie,
Roulé, serré, bandé, comme mort dans la vie,
Quand, faute de sentir, on se fait des dandys
Qui n'ont plus de croyance et pas même un avis,
Je choisirais l'excès de cet enthousiasme
S'il devait m'arracher à notre épais marasme.

— Mais il ne fume pas, convenez-en. Voyons,
N'est-il pas en retard? — Oui ; mais quand nous restons
Seules après dîner, que, rompant l'assemblée,
D'autres vont s'isoler pour changer en fumée
L'esprit qu'ils nous devaient, lui demeure avec nous ;
Ceux qui feraient ainsi ne seraient pas si fous,
Quand les autres s'en vont, de rester près des femmes,
Faisant moins de fumée et donnant plus de flammes.

— Mais je dis que les gens qui ne conforment pas
Leur pensée à leur temps, leurs mœurs à leurs climats,
Sont des pédants. — Grand Dieu, quel mot! Vous êtes folle! »

— Encore! Modérez votre esprit qui s'envole,
Ne vous emportez pas! — Je constate l'abus.
C'est ajouter au fiel du vinaigre en surplus.
Que vous êtes méchante!... — Et que vous êtes vaine!
Vous niez tout. — C'est vous qui frappez, inhumaine,

Sans choix et sans raison. Je vous hais follement,
Vous m'êtes odieuse. — Moi, je vous plains vraiment,
Ame indigne de tout, si ce n'est de la chaîne.
Ne m'avez-vous pas dit, ivre de votre peine,
De rire d'un ingrat pour guérir votre amour?

— Mais vous l'avez mal fait. Il fallait mettre au jour
Ses défauts évidents, et non pas aller prendre
Tout ce qui charme en lui, car on ne peut surprendre
Un cœur par l'injustice. Il fallait prudemment
Mener par l'évidence au désenchantement.

— L'évidence? Mais où la trouver, je vous prie,
Quand chaque tort concourt à votre idolâtrie?
Vos yeux sont conformés pour voir des diamants
Jusque dans sa poussière. Allez donc aux amants
Obéir quand ils ont le caprice assez rare
De se voir tels qu'ils sont! Oh! la nature avare,
Qui veut se dispenser de prodiguer le beau,
Pour tromper nos regards inventa le bandeau
Qui cache ses erreurs. Quand j'ai fait la critique
De défauts élevés à l'état poétique
Par un cœur prévenu, j'accourais au secours
D'une incurable, hélas! qui m'en voudra toujours.

— Non, Emma, je le hais! — Ah! c'est bien pis encore!
J'ai peur et je m'enfuis. Quand on hait, l'on adore.

FIAT NOX

Recueillie et rêveuse au fond d'un ermitage,
Elle a vu se coucher le soleil du bel âge.
Il se fait tard pour elle, et dans quelques instants
Son minuit va sonner dans les ombres du temps;
Et la main devant sa lumière
Faible comme l'éclair glissant dans la bruyère
Nommé le feu follet, toujours près de finir,
Du sommet de son avenir
Elle se tourne, et voit le tableau de sa vie
Comme un sentier poudreux dont la course est finie.
Alors, baissant la tête et soufflant dans ses doigts,
Elle songe... et voilà qu'elle entend une voix!...

On frappe, un dieu paraît ; il porte une couronne
Faite de mille fleurs.
A sa voix l'air résonne
De bruits vifs et légers qui font rire les cœurs.

« Oh! dit la solitaire, après ta longue absence,
Qui me vaut aujourd'hui ton aimable présence ?
J'ai reconnu tes pas dans mon long souvenir.
O dieu de mes beaux jours, ton nom est le Plaisir,
Eh quoi! se pourrait-il?... » La vision divine
Se retire distraite et lui dit, sans la voir :
« Ah! pardon, je croyais être chez ta voisine,
Je me trompais; dis-moi son adresse... Bonsoir.»

UNE PROMENADE

OMBRE ET CLARTÉ.

« Il fait nuit. J'ai peur des fantômes.
Le long de l'avenue aux reflets lourds et gris
Le triste oiseau des noirs royaumes
Comme des pleurs laisse tomber ses cris.
O sympathique effet! Quand la nuit vaporeuse
Sous ses voiles flottants ensevelit le jour,
Mon âme devient ténébreuse,
Son astre intérieur la déserte à son tour.
Des lambeaux de raison flottant dans ma pensée
Ne me défendent plus des rêves de l'erreur,
Et je vois sur mes pas une foule pressée
De monstres enfantés par ma propre terreur.
Ces larves de l'esprit que pourtant je sens naître,
Auxquelles nul sens ne répond,
Se revêtent pour moi du grand mot de *peut-être*...
Elles frappent alors au dedans de mon front,

Sortent, prennent la vie, et bientôt leur cohue
S'envole et s'impose à ma vue.
Mon rêve va danser à la cime des bois,
Dans l'herbe, les blés ; je le vois
Dans l'eau qui dort, au ciel qui songe.
Que puis-je dire encor ? J'ai peur de mon mensonge.
Tout danger nous inspire un effroi passager ;
La nuit, j'ai peur de moi, car je suis mon danger.

— Donnez-moi votre bras. Passons dans la nuit sombre
Comme un nuage au ciel et la feuille ici-bas.
Ils vont... C'est leur destin. Que leur importe l'ombre ?
Dieu les garde. Ils ne savent pas. »

« Sur tous nos pas la Mort laisse une ombre endormie,
Et le monde couché rend au monde debout
Sa poudre qui remonte au niveau de la vie,
Et l'entoure, et la suit partout.
Qui sait si cette poudre à l'heure taciturne
Ne recompose pas des fantômes ailés
Qui, sur notre marche nocturne,
Pressent leurs groupes étoilés ?
O Mort ! tu sais trop long de tout ce que j'ignore ;
Je ne veux rien de toi, pas même une clarté.
Grands mystères d'après, dérobez-vous encore,
Car mourir, c'est payer bien cher la vérité. »

— Laissez les vents chasser ces images rebelles,
Et rassurez vos pas tremblants.
Il est de fortes clefs aux portes éternelles
Qui gardent les fantômes blancs.
Ah! ne redoutez pas leur retour sur la terre!
Ils partirent lassés pour ne plus revenir.
Si cependant encor, par un divin mystère,
L'un d'eux revenait vous bénir,
Qu'auriez-vous à trembler? Ah! soyez bien tranquille!
Car ils vous plaindraient tant qu'ils pleureraient sur vous
S'ils avaient conservé cette source fertile
Des larmes dont chacun use son flot chez nous.

— O couleur, esprit de la terre,
Quand tu ne la révèles plus,
Elle n'est pour nous qu'un mystère
Où flottent des tableaux confus.
Le rouge-passion et le rose-sourire,
Forment son langage puissant;
La nuit, elle ne sait plus dire
Ce qu'elle veut, ce qu'elle sent.

— Oh! ne dédaignez pas la noble silhouette!
La forme porte en elle une intime beauté,
C'est l'esquisse à grands traits de Dieu, le vrai poëte,
Où le pinceau du jour met son prisme enchanté.

Dieu dessine au fusain ses nuits au ton placide;
L'artiste merveilleux aime aussi les crayons :
Dessinateur des nuits, il jette un trait splendide;
Peintre du jour, il donne à ce trait les rayons.

— Ainsi que des guerriers farouches
Je vois les arbres se dresser
Pour combattre les mille bouches
Des vents impétueux qui vont les terrasser.
Je crois voir les danses macabres
Qui suivent l'archet infernal
Dans ces grandes ombres des arbres
Qu'agite le souffle fatal.

— Non, admirez plutôt la légion dressée
De ces arbres rangés là-bas.
Ils semblent la garde placée
Pour protéger de loin vos pas.
Les arbres sont les sentinelles
Dont les rangs suivent les chemins;
Toujours à leurs postes fidèles,
Pour guider nos pas incertains;
Dans ces rubans sans fin dévidés sur le globe,
Où vont les pèlerins en cherche du bonheur,
Ils étalent leur verte robe,
Légers drapeaux flottant aux yeux du voyageur.

Ils inclinent leur tête et donnent au passage
Un salut solennel à celui qui s'en va,
Comme pour dire : « Bon voyage!
« Va, chercheur de bonheur, ton chemin est par là. »
Vous-même vous pouvez, malgré le ciel si sombre,
Les voir, comme les mâts d'un immense vaisseau
Dominant une mer faite de brume et d'ombre,
Vous montrer le chemin qui conduit au hameau.

— Retournons-y. Ce ciel est lourd comme la pierre
Qui couvre les tombeaux aux champs des trépassés.
Partons! allons chercher la factice lumière
Des flambeaux au foyer laissés.

— Non, regardez plutôt cet horizon immense,
Recueilli pour son avenir,
S'éclairer par un point comme un songeur qui pense
Au Rédempteur qui va venir.
Ce seul point transparent est le mot *espérance*
Ecrit devant la lune à son avénement.
Le grand secret du monde est dans la patience:
Le rayon est caché sous tout événement.

« Attends », dit l'arc-en-ciel au sortir du déluge;
« Attends », disait Jésus devant la nuit des cœurs;
« Attends », dit au captif la lumière du juge;
La lune dit : « Attends mes rayons protecteurs.

« Attends, voilà que je me lève.
« Attends, et je vais dévoiler
« L'erreur des visions de ton fantasque rêve :
« Je suis celle qui vient sourire et consoler. »

Sur un banc au bord de la route
Elle consentit à s'asseoir,
Et la lumière goutte à goutte
Tomba du céleste arrosoir.
La nature altérée ainsi qu'une bacchante
But les rayons versés aux calices des fleurs,
Et les rameaux rendaient sous une haleine errante
Des bruits comme aux festins les coupes des buveurs.
Le chemin blanchit sa poussière,
La pierre baigna son sein nu
Dans les libations de la sainte lumière
Dont le règne était revenu.
Les noires visions, rappelant leur cortége,
Ont rouvert devant lui les portes du néant.
Les spectres aux linceuls de neige,
Les abîmes faits d'ombre et le nain fait géant,
Le *peut-être*, drapé dans la vaine hyperbole,
Et le frisson courant au dos du voyageur,
Tout se dissipe, tout s'envole
Sous les traits lumineux de l'astre bienfaiteur.

On entend un soupir. C'est une tourterelle
Qui dit : « Faut-il aimer ? à son doux compagnon.
Je vois, ami, blanchir ton aile
Sous le baiser d'un doux rayon. »

Montrant à son lever sa face encor rougie
Des terrestres brouillards qui troublent sa pudeur,
La lune enivre à cette orgie
La nuit qui perd son voile en buvant sa lueur.
La lune à l'horizon semble baiser la terre,
Et son front, rougissant d'une vague frayeur,
Emerge de ses bras regrettant le mystère.

Lune, monte toujours pour trouver ta blancheur.
Tu ne peux trop monter. La seconde innocence
Donne sa robe au ciel. Il faut, bien loin de nous,
Oublier le bonheur qui finit et commence
Pour recouvrer ce bien que nous perdîmes tous.

Ainsi nous quitterons, la face encor rougie,
Le terrestre banquet où les brouillards du cœur
Ombrageront nos fronts au sortir de l'orgie,
Pour reprendre là-haut la céleste blancheur.
Là, nous dominerons dans la sphère étoilée
Le règne de la nuit sur nos pas abattu,
Et nous revêtirons la robe immaculée.
Ce qui fait la blancheur au ciel, c'est la vertu.

Et la peureuse était rassurée et ravie.
Comme un libre ruisseau, sa respiration
Courait en reprenant le rhythme de la vie
Sous la divine ascension.

« Goûtez la paix de ce retour splendide.
Nul danger, vous voyez, ne courait sur vos pas.
La nature n'est point perfide,
Dans l'ombre elle ne trahit pas.
Son grand œil est ouvert lorsque toute paupière
Tombe comme un second rideau
Quand le ciel éteint sa lumière
Et donne le sommeil au cœur comme au rameau.
N'imaginez donc rien. Ne pensez pas pour elle ·
Elle est là. Ce qui dort est deux fois innocent.
Marchez dans les berceaux où la force mortelle
Confie au grand gardien son sommeil impuissant.
Seulement, sans les voir, vous froisserez dans l'herbe
Deux papillons d'azur dormant dans une fleur;
Vous êtes le fléau, créature superbe,
Non le martyr des nuits où vous dites : « J'ai peur ! »

On reprit en rêvant la brillante avenue.
Sous le retour espoir et la lune blancheur,
La paix revint à l'âme et l'éclat à la vue,
Et la peureuse n'eut plus peur.

LA JEUNESSE DE LA NATURE

Nature, immuable jeunesse,
Je demande par quelle loi
Tu ne connais pas la vieillesse,
Quand tout vieillit autour de toi.
Une fois les fleurs effeuillées
Dans l'aride champ de nos jours,
Elles ne sont plus réveillées
Au nom de nouvelles amours ;
Toi, toujours tu te renouvelles,
Et ton opulente beauté
Se rit des blessures mortelles
Que nous fait la sénilité.
Cette visiteuse importune
Vient nous frapper en plein amour,
Comme parfois on voit la lune
Hâter son lever en plein jour.

On dit et l'on voudrait redire,
Mais l'haleine tremble déjà.
On rit, les perles du sourire
Un jour après ne sont plus là.
Le miroir jour à jour efface
Ce qu'hier il a reflété,
Et montre le deuil de la grâce
A son regard épouvanté.
Sous un souffle de ton haleine
Que l'Amour n'aurait pas permis,
Poussés vers la saison sereine,
Les amants deviennent amis.
Tous, les bras tendus vers l'espace,
Nous voulons rappeler en vain
Nos feuilles que l'aquilon chasse
Sans daigner nous dire : « A demain! »
Toi, tu vis, tu souris. Ta grâce
Célèbre des noces toujours.
Tes bois, tes champs où l'hiver passe
Reverdiront pour tes amours.
O toi, beauté que rien ne blesse,
Dis-moi qui peut alimenter
Cette intarissable jeunesse
Que chaque printemps vient chanter?
Tu ne dis rien. Mais moi, cruelle,
Je le sais, et ne tairai pas

Ce que ta force maternelle
A trahi d'enfants dans tes bras.
Mère à la bouche de tigresse
Appliquée à toute beauté,
Tu dois aspirer la jeunesse
Pour nourrir ta fécondité.
Tu rappelles à toi ta séve,
Tu revis de ton propre sang;
Tout ce qui végète est ton rêve,
Jouet de ton souffle puissant.
Ainsi l'étincelle envolée
Qui retombe dans le brasier
Rend l'éclat à la flamme ailée
Avec la chaleur au foyer.

Aussi, quand à présent ma marche ralentie
Cherche encor tes trésors pour moi toujours nouveaux,
Je leur dis : « Sachez bien qu'aux dépens de ma vie
Notre mère vous fit si jeunes et si beaux. »

Ton sourire, ô nature, est fait de mon sourire ;
Vampire, dans mon sang tu puises ta vigueur ;
Je suis le fruit tombé ; toi, l'éternel délire ;
J'ai vécu de tes biens ; toi, tu vis de mon cœur.

Mais je domine encor ta constante jeunesse.
Mon ombre a beau me suivre en boitant aujourd'hui :
Tu n'as pu dépouiller au moins de sa richesse
Mon âme et son amour que Dieu garde pour lui.

LE TEMPS

Le temps, ce bien de tous, n'appartient à personne ;
Il reprend d'un main ce que de l'autre il donne.
Quand nous le combattions, loin de nous il a fui.
On le perd quand on veut se mesurer à lui.
Rien qu'à mettre un caillou seulement sous sa roue
Pour enrayer son cours, on est vieux. Il se joue
De nos instants perdus et reprend ces instants
Miettes de son banquet qu'il nous jette. Oh ! le temps
Regarde avec mépris l'inutile défense
D'athlètes d'un tournoi condamnés à l'avance.
On laisse le bonheur pour courir au danger
Afin de retenir l'éternel passager.
On ne pense qu'à lui. L'on gémit à sa suite
Et, tandis qu'on le tient, on redoute sa fuite.
Lui, lui ! C'est toujours lui qu'on observe tout bas,
Et même le bonheur ne nous en distrait pas.

Le bonheur a dit : « Viens, viens revoir ta patrie;
Viens revoir le foyer d'une mère chérie,
Elle possède encor le chant qui t'endormait.
Il reste à tout berceau quelques gouttes de lait.
— Non, je n'ai pas le temps, » dit le fils qui s'empresse
De courir au naufrage ou bien à la richesse.

« Oh ! reste, dit un hôte à son cher visiteur ;
Ne sens-tu pas qu'ainsi se dilate le cœur ?
Vois donc comme il est doux de parcourir ce livre
Qu'on écrivit à deux quand à deux l'on sut vivre.
— Non, je n'ai pas le temps. N'arrête plus mes pas, »
Dit l'autre, qui déjà s'échappe de ses bras.

L'amour dit : « Je te garde un nid plein de sourire
Où je veux te prouver comme il est doux de dire
Ce qu'on a déjà dit. Qu'importent tous ces flots
De la parole ? Moi, je n'ai que quelques mots,
Mais ils sont suffisants pour charmer l'existence.
— Non, je n'ai pas le temps, dit celui qui s'élance
En regardant sa montre. Hélas ! j'étais bien là,
Mais ma montre le veut. » « Me voilà ! me voilà !
Je m'occupe de toi, dit le plaisir qui chante ;
Suis-moi dans les salons où la grâce touchante
Tient son banquet d'amour comme j'y tiens le mien.
Tu m'as suivi. Jouis à présent de ce rien

Que j'enfle de mon souffle, et léger météore
Qui se gonfle, s'irise et s'envole sonore.
— Non, je n'ai pas le temps, » dit l'ingrat du plaisir;
L'homme même à ta voix compte avec son loisir.

« Ma chère, laissez-moi vous conter mon histoire.
J'ai besoin d'une amie. Ah! vous ne sauriez croire
Tout ce que j'ai souffert. Voilà déjà longtemps
Que je vous attendais... — Mais je n'ai pas le temps, »
Dit l'amie essoufflée en s'échappant bien vite.

A Paris, qui peut faire une longue visite?

Ce « je n'ai pas le temps » qui prend l'homme aux cheveux
Est le mot des élus comme des malheureux.
C'est le ciseau fatal qui coupe toute joie,
Qui fait fermer ce livre où notre âme se noie,
Qui réveille ces cœurs amoureux et constants
Tout près de s'oublier sans « je n'ai pas le temps. »

Mais prenez-le ce temps que Dieu donne à la vie.
Qui sait seul en jouir est celui qui l'oublie.
Prenez le temps d'aimer, prenez le temps de voir,
Prenez le temps du rêve et du doux nonchaloir.

Oh! qu'il faisait bien mieux, ce visiteur facile
Qui, pour voir une dame, abandonna la ville,

Près d'elle dans les champs pour s'oublier un peu.
Il avait bien aussi mis à ce fol enjeu
De la grande vitesse où notre wagon roule.
Il n'avait pas le temps, lui non plus, dans la foule ;
Et quand il arriva plein de soins importants,
Comme chacun il dit qu'il n'avait pas le temps.
C'était un lieu paisible où la marche était lente
(On n'avait rien à faire), où l'heure peu gênante
Sonnait à petit bruit sans hâte et sans effort,
Où tout se supportait comme rien n'avait tort,
Où tout prenait le temps sans passion ni trouble,
Où le vieil entraîneur, sans jouer à coup double,
Se donnait à chacun selon ses vœux d'un jour,
Trottant pour l'amitié, galopant pour l'amour.
La dame était aimable et surtout douce et tendre ;
Le visiteur d'abord se plaisait à l'entendre,
Et puis il oublia, pour le mois de janvier,
De commander l'achat du noir calendrier.
Puis le printemps passa, puis l'été, puis l'automne,
Puis l'hiver vint après défleurir leur couronne,
Puis...Que dirai-je encor?... Dans ses rêves constants,
Ses plaisirs... ses oublis... ses vœux... il eut le temps,
Oui, le temps d'être heureux, et près de son amie
Sa visite a duré... sa vie.

Je bénis ses oublis, je bénis ses plaisirs.
Heureux qui peut ainsi goûter les doux loisirs,
Aux noirs combats du temps qui sait faire une trêve
Pour chanter et voguer sur l'océan du rêve,
Et qui ne compte pas tandis qu'il peut à deux
Diriger la nacelle où voguent les heureux!

Ainsi fit Stephano. Quand de sa main trop lourde
Le Temps frappa trois fois la cloche à la voix sourde,
Il le comprit et dit, sans regrets superflus :
« Ah! c'est toi! Je n'y songeais plus. »

LE SPORT

Nous crions au progrès quand la grande industrie
Fait courir les chevaux dans les sentiers poudreux,
Mais chez les Grecs la poésie
Faisait voler Pégase dans les cieux.

Et lorsque l'Europe en extase
Chante Gladiateur, ce généreux coursier,
J'en suis à regretter Pégase
Dont Apollon dorait le magique étrier.

Gladiateur toucha le but dans notre arène,
Il a vaincu l'Anglais et son nom est chanté :
Mais Pégase fait mieux, puisque d'un bond il mène
Son cavalier à la postérité.

Les jockeys à la main légère
Guident nos coursiers merveilleux,
Sur Pégase montait Homère
Cette course avait bien son côté lumineux.

Dans nos temps la course est magique ;
De nos brillants coureurs nous retranchons le poids ;
Ils le cèdent pourtant au vieux sport hellénique :
Nous courons aujourd'hui, l'on volait autrefois.

J'aime mieux la plume d'une aile
Que la poussière d'un sabot ;
Et, malgré le progrès de notre ère nouvelle,
Je trouve que Pégase a gagné le gros lot.

UN LIVRE QUI PARLE

Il était une fois, dans un palais de fée,
Un livre merveilleux que la dame charmée
Sans cesse consultait et des yeux et du cœur.
Ce livre parlait seul, il était son lecteur.
Un livre, c'est bien bon. Oui, c'est charmant de lire,
Mais c'est encor plus beau quand un livre vient dire
Lui-même son secret. Vive un livre parleur!
Par lui le lecteur passe à l'état d'auditeur.
On le consulte à l'aise en effeuillant des roses.
On dit : « Bis! » Il répète, en disant bien des choses
Où l'œil s'éblouirait s'il se mouillait de pleurs.
Il sait mieux infuser ses récits dans les cœurs.
L'idée est dans la voix mieux que dans l'écriture.
L'œil est bon conducteur, sans doute la lecture
Mène le mot à l'âme, et pourtant, moi, je crois
Qu'il doit aller moins loin par l'œil que par la voix.

Enfin la fée était contente de son livre ;
Elle le feuilletait avide de poursuivre
Tout le divin savoir qui rapproche des cieux.
Une fée en saurait presque autant que les dieux
Si, pour équilibrer la fleur et le dictame,
Ils n'avaient pas voulu qu'elle fût un peu femme
Par le côté charmant d'ignorer et d'aimer.
Savoir, oui, mais surtout par le don de charmer.
Les femmes font, dit-on, plus d'une inconséquence,
Mais on sait que leur grâce est dans leur ignorance.
Passons. La fée allait dire au livre parleur :
« Qu'est-ce que la raison ? et qu'est-ce que le cœur ?
Fait-il bon être prude ou tant soit peu coquette ? »
Le livre répondait : « Cette raison complète
La femme, comme au char une roue en surplus
Rassure, sans servir, ceux qui comptent dessus.
Quatre, c'est bon, mais cinq promettent davantage.
Cet en-cas fait gaîment poursuivre le voyage.
Et ce meuble de luxe, en extra tous les jours,
Fait cheminer en paix la femme et les amours.

« Par sagesse soyez et coquette et volage,
Mais par coquetterie encore soyez sage, »
Disait-il aux feuillets qui traitaient de cela.
Puis il disait du cœur : « Le grand arcane est là.

Le cœur donne le ton à la grande harmonie ;
Car l'histoire de l'homme est une symphonie
Où l'amour chante, ou pleure, ou se lamente, ou rit;
Il fait l'orchestre entier rien qu'avec ce qu'il dit.
Tout est muet et mort quand il compte des pauses.
Le cœur porte le rhythme et dans l'ordre des choses
On le voit alanguir, presser les mouvements
Selon l'ordre où l'amour règle les sentiments.
Au début, il ne bat que le chant des nourrices,
Puis celui des printemps et des zéphyrs propices,
Puis le grand *andante* des calmes lendemains. »

A l'article du Temps il disait : « Ses deux mains
Toujours l'une dans l'autre échangent leur richesse ;
L'une prend, l'autre donne, et se vidant sans cesse,
S'emplissant, balançant leurs dons et leurs larcins,
De lui font un jongleur; ces hochets des humains,
Pommes d'or ou de fer tournoyant sur vos têtes,
Sont les jeux incessants de ses deux mains distraites.»

Il disait : « Le bonheur est cet unique son
De cœurs harmonieux chantant à l'unisson.
L'injustice est l'accord qui trouble l'harmonie
Et forme dissonance au concert de la vie.

« Tout est flots dans les cœurs comme au règne de l'eau;
De là vient l'homme-lac comme l'homme-ruisseau,

L'un reste et l'autre court : c'est fuite et permanence
Que l'on nomme chez vous inconstance et constance.
Avant d'ouvrir la voile, amants, sondez bien l'eau,
Voyez si vous voguez sur lac ou sur ruisseau :
Car maudire plus tard ce qu'on nomme *inconstance*,
C'est absurde, c'est fou, c'est un fait d'ignorance.
« Que veux-tu ? dira l'un ; ne savais-tu donc pas
« Que j'étais le ruisseau ? Pourquoi ces grands « hélas ? »
— Moi, le lac, dira l'autre : ami, si je te lasse,
« Il fallait au ruisseau demander ce qui passe. »

C'était bien instructif ce livre, en vérité.
Quand le cœur de la fée était trop dépité,
Il lui citait des traits de morale très-haute
Prouvant à son lecteur que ce n'est pas sa faute ;
Que le sort est ingrat ; que c'est un chicaneur,
Un taquin, un perfide, un menteur, un voleur.
Il n'expliquait pas trop ce mot de *destinée*
Dont se servait souvent cette sensible fée,
Qui, n'osant nommer Dieu, chargeait toujours le sort.
Elle n'aurait pas dit : « Dieu fait mal, il a tort ? »
Le destin est chez nous comme le ministère
Fait pour porter les coups des dupes de la terre.
Mais elle s'écriait : « O destin imparfait,
Affreux, injuste et faux ! ah ! si Dieu le savait ! »

La fée encore ouvrait l'article politique
Qu'elle n'aurait pas lu sans le livre pratique,
Car ses yeux se fermaient devant ces grands journaux,
Qui se changeaient pour elle en feuilles de pavots.
Le livre commentait l'intéressant mensonge
Que les gouvernements répandent dans ce songe
Où passent les humains, qui ne savent pas mieux
Le secret de leurs rois que celui de leurs dieux.
Il lui montrait aussi comment, trop irascibles,
Les peuples bien souvent sont des enfants terribles
Qui font à certains jours enrager leurs papas...

Ces faits une fois lus, on n'y revenait pas,
Ou bien peu... Qu'importaient ces ombres dans sa vie ?
C'était trop accablant pour sa philosophie
Très-superficielle, et pourtant quelquefois
Elle réfléchissait et comptait sur ses doigts
Combien de royautés, combien de républiques...
Mais l'amour entravant ses discours politiques,
Les peuples et les rois, leurs mérites, leurs torts,
Elle allait consulter quels étaient les remords
Les moins affreux, savoir : pour la femme sensible,
De n'avoir point aimé, ce crime irrémissible,
Ou d'avoir trop aimé, cette imprudence, hélas!
Le livre prouvait peu, mais il n'hésitait pas :

« Il faut toujours aimer, disait-il : dans la vie,
Où le cœur met l'enjeu, s'il faut que l'on expie
A ce jeu de hasard de prendre un numéro,
Mieux vaut le chiffre encor que le néant zéro.
Mieux que pleurer pour rien, pleurez pour quelque chose
Au moins devant vos pleurs vient sourire leur cause ;
Car ce jour regretté jadis on l'a senti,
Il faut être venu pour que l'on soit parti.
Femmes, l'amour venu, c'est votre apothéose. »
Elle cherchait l'article à savoir si la rose
Qui vivrait bien longtemps... « Elle en saurait trop long,
Lisait-elle, et vendrait le pauvre papillon
En disant à ses sœurs ce dont il est capable.
Vieille rose qui sait regarder sous la table
De ce festin charmant où s'enivre la fleur
A le savoir, hélas ! aux dépens du bonheur. »

Mais c'est des sentiments qu'il parlait davantage.
Pour les exprimer tous, il avait un langage
Dont chaque mot heureux portait comme un aimant
Où la boussole cœur tourne infailliblement.
Il disait, on croyait. Sa parole dans l'âme
Chauffait, en éclairant, comme un rayon de flamme.
Ainsi fait à nos yeux avril, ce beau parleur
Dont chaque mot brûlant fait éclore une fleur.

De même il arrosait, enflammait la pensée
Eclose à ses discours, par sa main caressée.
Il parlait l'amitié, mais il chantait l'amour.
Si la haine est la nuit, ce livre était le jour.

La lectrice disait : « Oh ! parle, parle encore,
Je suis près d'être bonne à ta voix que j'adore... »
C'était par modestie, elle l'était vraiment ;
Pourtant... Mais j'ai parlé déjà trop longuement
Et j'aperçois d'ici plus d'une curieuse
Qui voudrait bien trouver la source précieuse
D'où ce livre est sorti. Si l'on pouvait savoir !
Ah ! comme l'on courrait ! ah ! comme on irait voir !
Mes lectrices ont dit : « Allons trouver la fée... »
Mesdames, c'est en vain. Quand vous l'auriez trouvée,
Vous n'auriez pas son livre, elle n'en fait point part ;
Elle dirait : « Il faut qu'on le trouve au hasard.
Allez, voyez, cherchez. Ces livres dans la vie
Ne se marchandent pas. Leur rencontre bénie
Se fait sans l'imprimeur ; l'argent n'y pourrait rien,
Et tout heureux lecteur ne lit que dans le sien. »

Vous ne devinez pas ce livre de la fée ?
Eh bien ! je le dirai tout bas. J'ai la pensée
Que l'on trouve plus doux ce qu'on nomme à demi :
Ce livre,.. était le cœur d'un véritable ami.

LES DEUX HETRES

« Pourquoi donc t'en vas-tu ? » Ces mots redits toujours
Couvrent tous les feuillets du roman des amours.

« Pourquoi donc t'en vas-tu, mon ami? — Mais, ma chère
Je vais, je vais... — Hélas ! que l'absence est amère !
Ah ! quand on vit à deux, pourquoi se désunir?
Partir dépend de nous, pas toujours revenir.
Pauvres femmes ! Mon Dieu ! que notre destinée
Est triste ! c'est pitié. Mieux vaudrait être née... »
Chut ! tendres cœurs, pour vous Dieu fit cette vertu
De dire en bénissant : « Pourquoi donc t'en vas-tu? »

Je me disais cela pendant la rêverie
Qui me surprit hier là-bas dans la prairie.

Au bocage nos champs sont clos par des fossés
Chargés de bois épais à leurs sommets placés

Depuis les jours lointains où l'opulente terre
Redit par ses échos le mot *propriétaire*,
Et que, sous les jalons, le globe découpé
Fut par ses laboureurs en détail occupé.
Depuis ce jour aussi, grain à grain baptisée
Par l'eau tombant des fronts, sainte et forte rosée,
De ses nombreux parrains elle reçut des noms
Qui vinrent distinguer chacun de ses sillons.
C'est le champ de la Croix, du Val, du Mont, des Orges,
Et le champ où j'étais est celui de Saint-Georges.

D'abord les noisetiers font un épais rideau
Qui garde du voisin la brebis et l'agneau.
Chacun trouve un chez soi sous cette cloison verte.
Puis, prêtant leurs rameaux à l'écureuil alerte,
Du sommet des fossés les arbres orgueilleux
Semblent noyer leurs fronts dans l'infini des cieux;
Ils sont là grands veilleurs comme les sentinelles
Qui doivent protéger contre les vents rebelles
Tous ces champs à l'abri qui sous le ciel normand
Concentrent les rayons pour mûrir le froment.
Cette ceinture aussi donne à tout ce qui chante
Les buissons pour cacher la famille naissante.

C'est là que je voyais deux arbres enchantés,
Deux beaux hêtres tout près l'un de l'autre plantés,

Mais si près, mais si près, que ce doux voisinage
Dans un même penchant confondait leur feuillage
Et que sous le gazon leurs racines aussi
Devaient dans le secret se rencontrer ainsi.
Deux arbres, c'est bien peu. Pour moi c'était immense.
Sur le haut du fossé ces deux amis d'enfance
Comme sur un autel se préservaient tous deux
Des vulgaires passants et des sentiers poudreux.

Ils étaient mal plantés, dirait un agronome.
Moi, je les trouvais bien. Qu'il se taise cet homme
Qui nomme *mauvaise herbe* un bleuet dans ses blés,
Et qui ne se dit rien sous les cieux étoilés
Sinon qu'il se promet un lendemain sans pluie.

« Heureux qui l'un sur l'autre en végétant s'appuie ! »
Me disais-je devant ces deux arbres si beaux,
Trop pressés pour pouvoir délier leurs rameaux.
Et, ce qui m'en plaisait, c'est que sans entourage
Ils étaient là tous deux caressés du nuage,
N'ayant d'autre rempart, n'ayant d'autre gardien
Qu'eux-mêmes devenus leur mutuel soutien.
L'un d'eux était plus grand, c'est celui qui protége
Des souffles oppresseurs ; c'est l'amant, me disais-je.
L'un et l'une. Pour moi, le roman était fait.
Le couple offre partout le poëme parfait.

Alors mon cœur charmé me contait leur histoire.
Beaux arbres en plein ciel, dispensés de mémoire
Puisqu'ils restent ensemble et refont chaque jour
Sur la veille calqué le roman de l'amour !

Je me les figurais d'abord à leur naissance
Sous une touffe d'herbe abritant leur enfance ;
Puis légers arbrisseaux lutinés du zéphyr,
Cet enfant qui, comme eux, fait un jeu d'un soupir.
Puis, se sentant un jour armés pour la tempête,
Ils ont au sein des airs plongé leur noble tête ;
Et plus, avec les ans, la séve s'épanchait,
Plus par sa tige aussi chacun se rapprochait.

De même agit notre âme. On s'est vu dans l'enfance,
Mais on se sent plus près quand vient l'adolescence.
L'âme prend plus de place et comble en s'étendant
L'espace qui sépare. Un soupir cependant
Va rejoindre les cœurs, son nom est sympathie.
Les rameaux de l'esprit se rapprochent, la vie
Se confond. L'on conçoit à deux les sentiments,
Et les enfants d'hier aujourd'hui sont amants.

Ces arbres avaient donc réuni leur feuillage
Pour jouir du beau temps et supporter l'orage,

Et, pour jamais unis, ils se sont embrassés
Dans le chaste baiser qui les tient enlacés.
Selon l'oiseau qui chante à leur ombre discrète,
L'un parle rossignol, l'autre parle fauvette.
Ils se disent alors ce que j'ai cru toujours
Que les arbres disaient pour fêter leurs amours.

« Heureux le couple ami qui peut mêler sa vie
Dans l'immobilité d'une même harmonie !
Qui rêve le grand rêve immense et surhumain
Où jamais son auteur ne dit le mot *demain !*
Et qui n'a pas deux pieds, instruments de l'absence,
Pour fuir un seul instant une chère présence !
Qui se dit : « Nous vivrons et nous resterons là ! »
Là ! c'est le mot de Dieu qui jamais ne s'en va,
C'est pourquoi son beau ciel est le bonheur suprême :
Il reste là toujours et pour toujours il aime.

Ces beaux hêtres disaient : « Nous n'avons pas d'ennuis
Nous portons des concerts que les esprits des nuits
Tirent de nos rameaux qui s'accordent ensemble.
Si l'un a le frisson, bientôt son frère tremble,
Et, poëtes amants, nous devons notre voix
Aux vents qui font surgir la passion des bois ;
Alors nous gémissons en confondant nos têtes,
Et notre plus beau chant naquit dans les tempêtes.

L'esprit du jour aussi tient nos bras étendus
Dans l'éternelle extase, et toujours entendus,
Nous élevons vers Dieu la constante prière
Célébrée à nos pieds par la nature entière.
De tous nos bras encor nous pressant tous les deux,
Nous nous disons pourquoi nous nous trouvons heureux.

« C'est que nous ignorons l'affreux mot de la terre
Qui d'un amant heureux a fait un solitaire :
Adieu, ce mot funeste à jamais redouté
Qui jamais n'atteindra notre stabilité.

« Nous avons entendu la fauvette craintive
Dire à son compagnon dont l'aile est fugitive :
« Pourquoi donc t'en vas-tu? » L'oiseau qui dit ces mots
Est toujours affligé. Souvent sous nos rameaux
Vient à l'ombre s'asseoir un couple qui soupire.
L'homme est noble et la femme invente le sourire.
Comme tout ce qui dit : J'aime ! en le répétant ;
Bientôt son œil s'éteint sous un voile flottant.
« Pourquoi donc t'en vas-tu? » dit-elle avec tristesse.
C'est l'histoire du monde, on s'aime et l'on se laisse.
Pour nous, sans dire adieu, pour nous, sans dire hélas,
Nous ignorons ces mots, car nous ne partons pas. »

Et moi j'ai salué ce couple solitaire
Qui domine en restant les amours de la terre.

J'ai dit : « Hêtres bénis, salut à vos amours !
Salut, vous dont le sort est de rester toujours !
Salut au couple heureux, par les grâces divines,
Qui dans les champs d'amour est doué de racines !
Qui cherche son bonheur, non dans le mouvement,
Mais dans le long repos de l'âme d'un amant ;
Qui trouve assez du ciel, des rayons, de la brise
Pour nourrir sa pensée et causer sa surprise,
Et qui dit, souriant à l'ami : « Nous voilà !
« Par la grâce de Dieu, nous restons toujours là. »

Comme une fée, un jour si je pouvais renaître,
Je ferais de l'ami, non l'oiseau, mais le hêtre.
Un confident aux champs avait suivi mes pas,
Et comme il m'entendait, je lui dis : « N'est-ce pas ? »

UN SOUFFLE

Un souffle sur la fleur fait germer son doux fruit.
Un souffle sur le lac rend ses ondes fécondes.
Un souffle dans la voile a rapproché deux mondes.
Un souffle fait le jour, un souffle fait la nuit.
Un souffle porte au loin une amoureuse haleine.
Un souffle fait flotter le drapeau dans la plaine.
Un souffle fait courir avril dans nos sillons.
Un souffle fait sombrer les légers papillons.
Un souffle effeuille, un souffle donne.
Un souffle peut trahir un amoureux penchant.
Un souffle, c'est la plainte ; un souffle, c'est le chant.
Un souffle calme l'incendie,
Un souffle ranime sa vie ;
Et votre souffle sur mon front
Rend mon cœur chaleureux et mon esprit fécond.

LES FEMMES AU CALVAIRE

La femme à son déclin qui garde la lumière
Pour tenir éclairés l'amour et la prière,
Et tendre, et douce, et faible, et lassée, et foulant
Les feuilles de ses jours sous son pas chancelant,
Est toujours et toujours de la bande sacrée
Des femmes qui marchaient dans la voie éclairée
Par les reflets du Dieu qu'elles virent mourir.
Madeleine avec Marthe avait voulu venir
Jusqu'au pied du Calvaire. Elles ne pouvaient croire
Que la mort obtiendrait une telle victoire
Sur le maître divin qui lui donnait des lois.

A leurs yeux cependant il s'élevait en croix.

Depuis ce temps leurs sœurs vont toutes au Calvaire
Voir se dresser la croix mystérieuse et chère
Qui porte dans ses bras quelque crucifié.

Depuis Jésus, tout bien à l'âme confié

Monte en croix pour la femme ; elle voit devant elle
Mourir tout ce qui fut sur la rive mortelle
D'objets de foi sincère un à un adorés,
Fantômes rayonnants dans leur cours égarés,
Douces illusions, idoles de cette ombre
Que l'on nomme la vie. Au jour fatal et sombre
De la mort de leurs dieux, elles vont jusqu'au bout,
Les suivent au Calvaire, où de loin, et debout,
Elles les voient monter comme les saintes femmes
Virent au Golgotha le vrai Dieu de nos âmes.

Que de larmes coulant ainsi que des ruisseaux
Suivent la passion de ces martyrs nouveaux,
Qu'un jour divinisa dans l'ombre de la vie!
Don d'instabilité, vie amère et chérie,
Qui t'en vas en fumée et qui finis en eau,
Tu t'avances toujours vers le même tableau.
Dans les lointains nommés les lendemains du rêve,
C'est aux sommets de l'âge une croix qui s'élève.

Dieu de toute bonté, pourquoi permettiez-vous,
Quand vous fûtes suivi jusqu'au saint rendez-vous
De ces femmes de cœur sans pouvoir et sans armes
Qui contre les méchants protestaient par leurs larmes,
Quand elles ont cherché votre dernier regard,
Pourquoi permettiez-vous que, comme elles, plus tard,

Leurs sœurs fissent toujours la station amère ?
Pourquoi mettre à jamais sur leurs pas un Calvaire ?
Est-ce que vous vouliez que chacune à son tour
Aimât par les regrets, survécût à l'amour,
Arrosât par les pleurs ses trop fragiles charmes
Et fût changée en vase où l'amour met ses larmes ?
Est-ce que vous vouliez conserver à leurs sœurs
Le prix de la constance et celui des douleurs ?

Trois jours après la mort, enfin, les saintes femmes
Furent chercher Jésus. Au moins ces bonnes âmes
Voulaient revoir ses traits, puis embaumer son corps.
Les pleurs et les regrets sont les parfums des morts.

Les femmes revenant de leur sanglant Calvaire,
Et n'ayant pour conseil que leur douleur amère,
Veulent aussi chercher le sépulcre pour voir
Des restes adorés ; dans un dernier espoir,
Elles vont au tombeau, car le cœur qui palpite
A des tombeaux profonds où tout se précipite,
Et revoir une fois ce bonheur trépassé
Est désormais le but à leur espoir laissé.
Elles ont des tombeaux encore dans le monde
Creusés par les adieux dans la terre inféconde.
Elles vont là, là, là, mais toujours et toujours
Elles trouvent partout l'histoire des amours.

Elles passent le seuil et leur regard avide
Cherche en craignant de voir... L'affreux sépulcre est vide,
Vide du mort chéri qu'elles venaient veiller,
Ou pour l'ensevelir, ou pour le réveiller.
La mort même les trompe... Assis à cette place,
Pourtant, et plein de calme et de céleste grâce,
Un ange leur sourit et dit, montrant les cieux :
« Celui que vous cherchez a passé dans ces lieux,
Mais il est remonté vers l'éternel rivage. »

Et l'ange messager se voila d'un nuage.

Les femmes désormais, au retour du tombeau,
Des yeux cherchent au ciel l'avénement nouveau,
Héroïnes des pleurs, pèlerines constantes.

Sainte procession ! Ces femmes chancelantes,
Lorsque vous les voyez, elles sont en chemin
Pour aller au sépulcre ; ou bien le lendemain
Elles cherchent leur mort au fond du tombeau sombre
Qui même les trahit et leur refuse une ombre,
Ou bien le lendemain, regardant vers le ciel,
Elles voient s'y plonger le divin Gabriel,
Et n'attendant plus rien de leur sépulcre vide,
Elles laissent le vent souffler sa poudre aride.

Ne vous moquez donc pas, quand vous voyez passer
La femme à son déclin. La douleur peut lasser.

Oh! n'associez pas ces mots : *vieille* et *dévote :*
Qui siffle un beau concert à sa dernière note?
Le soir est-il nommé l'opprobre du matin?
La femme qui revient a reçu du destin
La moisson complétée et la gerbe céleste.
Elle est l'amour qui fut, elle est son deuil qui reste.

AU DÉSERT

I

LES AMOURS DU LAC ET DU SOLEIL.

Le lac est une coupe où s'abreuve à longs traits
Le soleil, ce buveur du nectar de la terre;
Il boit les pleurs des fleurs versés dans le mystère;
Il boit à coups pressés les vapeurs des forêts.
Il boit, à son lever, la rosée opulente
Qui féconde nos champs. Mais la terre brûlante
Exposée à ses feux sans arbres, sans remparts,
Le sein stérilisé s'ouvrant de toutes parts,
Au désert n'offre rien à sa soif éternelle.
Dans l'océan de sable il envoie et rappelle
Ses rayons altérés et n'a que rarement
Une coupe à ses vœux comme ce lac charmant.
Aussi, l'ardent buveur, il s'y mire sans cesse;
Rien ne vient faire une ombre entre elle et sa tendresse,

Rien : ce miroir est nu, le voile des roseaux
N'y glisse même pas; jamais il n'eut de flots
Epanchés sur ses bords, car le zéphyr placide
Ne saurait d'un soupir y marquer une ride.
Aussi le disque pur du roi brillant des cieux
N'est jamais déformé dans son sein radieux.
Tous deux goûtent les biens des amours ineffables :
L'un boit, l'autre s'échauffe, et leur plaisirs durables,
Toujours passionnés, toujours insatisfaits,
Vivent par le retour de mutuels bienfaits.
« Oh ! pénètre mon sein, dit le lac qui bouillonne ;
Jusqu'au fond de mes eaux dessine ta couronne ;
Soleil, embrase-moi d'une amoureuse ardeur.
Je sens courir en moi la fébrile chaleur
Qui transporte d'amour mes ondes enchantées.
Ne te couche jamais. Ces ondes argentées
Qui portent ton portrait, comme un gage d'amour,
Restent veuves de toi lorsque s'enfuit le jour. »
Et le soleil répond : « Laisse, laisse-moi boire,
Désaltère ma soif, viens abreuver ma gloire.
Ma coupe du désert ! rafraîchis ton amant
Qui s'enivre au festin de ton enchantement.
A ton divin banquet je jette un toast de vie.
Le philtre que je bois tempère l'incendie
Des terrestres amours dont Dieu me fit le dieu,
Car les êtres aimants sont trempés dans mon feu.

J'aspire, le sens-tu ? l'onde vaporisée;
Je l'enlève plus haut que la faible rosée,
Je la transporte au ciel et, comme un voile pur
Drapé sur ces déserts, j'en forme de l'azur. »

Telles sont les amours à jamais renaissantes
Du lac et du soleil. De ces amours puissantes,
De l'éblouissement des célestes baisers
Appelés et rendus et jamais apaisés,
De ce lac fécondé par le dieu de la vie
Naît un blanc nénuphar dont la plante ravie
Flotte dans le sein pur du lac mystérieux
Quand sa modeste fleur brille en face des cieux.
L'onde, qui l'enfanta de ses noces divines,
Garde en ses profondeurs les flottantes racines
De cet enfant chéri, seul fruit de son bonheur,
Qu'elle nourrit d'amour et berce dans son cœur.
Le soleil s'est chargé de décorer sa tête
De la chaste blancheur; en jouant, il lui prête
Sa face aux gais rayons. C'est un disque d'argent
Qui s'élève sur l'onde où son pied va nageant.
Image de ses traits, cette innocence appelle
Sur sa frêle beauté la faveur paternelle.
Oh! le soleil et l'eau s'amuser de si peu !
D'une fleur, leur enfant, tous deux se faire un jeu !

Quoi! rien qu'un nénuphar sur cette blanche nappe?
Et puis après? pas même un roseau qui s'échappe
Pour jouer avec lui? Pas un peu de limon
Flottant comme un tapis jeté dans un salon,
Où le lichen obscur en s'attachant végète?
Où la mouche prend pied en cherchant la buvette?
J'ai dit : Rien sur le lac que le beau nénuphar;
C'est un enfant unique abreuvé de nectar.

Sur son trône d'argent cette fleur solitaire,
Bien qu'en face du ciel, est cachée à la terre.
Le nénuphar ne peut, tant est grand son berceau,
Redouter l'ennemi qui passe au bord de l'eau.
C'est beau d'être assuré contre ce qu'on peut craindre,
Mais, sans redouter rien, ne peut-on être à plaindre?
Il faut bien à quelqu'un dire : « Je suis heureux. »
Alors, plein de pitié, le père glorieux
De ce fils séparé du rivage où l'on aime
Fait naître un papillon dans son calice même;
Il ne sera pas seul, et son règne d'un jour,
Comme tout règne heureux, brillera par l'amour.

Et toujours le soleil continuera de boire,
Le lac de refléter son amour et sa gloire.
S'enivrant l'un de l'autre, ils suffiront tous deux
A peupler le désert de leur règne amoureux.

II

POEME DU PAPILLON ET DU NÉNUPHAR.

Le nénuphar naissant au matin sent une aile
Qui frôle le duvet de sa feuille nouvelle.
Il tressaille ; il éprouve un bonheur inouï ;
Il livre au visiteur son sein épanoui ;
Il l'admire enchanté. C'est une fleur qui vole,
Mais plus riche que lui, car elle a l'auréole
Des couleurs du soleil qu'il voit briller dans l'eau.
Le nénuphar épris dit : « Que vous êtes beau ! »
En effet, sa parure est splendide : émeraude,
Saphir et diamant, topaze vive et chaude,
Bleu lapis et rubis. Ici les papillons
Sont parés d'un écrin, trésor des chauds rayons.
Ils sont pompeux et lourds, surchargés de richesses.
Ce sont des enchanteurs aux royales caresses.
Ils servent d'éventail comme de parasol
Aux fleurs pleines d'orgueil qui fixèrent leur vol.
S'ils jettent dans leur sein un grain de leur poussière,
Comme un joyau royal il brille à la lumière.
Les fleurs le savent bien et se disent : « Vois-tu,
Vois-tu ? Notre voisine a mis à sa vertu

Le zeste du plaisir. » Partout dans cette vie
L'amour qui prend le nom de la galanterie
Veut charger de présents son passager lien.
Comment! même au désert on n'aime pas pour rien?

L'opulent papillon la première journée
Etendait sur la fleur l'ombre prédestinée
Du bonheur passager ; quant à ses doux serments,
Je n'en citerai point; seuls de tous les amants
Les papillons n'ont pas le charme du langage.
La fleur en s'agitant parle par son feuillage,
La mouche bat de l'aile, on dit que c'est sa voix;
Lorsque l'on est couché dans le secret des bois,
On entend mille bruits échappés à la mousse,
Langage des amants parlant d'une voix douce,
Petit criquet bavard et moucheron flâneur,
Cigale, puceron. C'est partout le bonheur
Qui chante par la voix, ou le souffle, ou les ailes.
Dans cet immense accord des amours immortelles
On entend l'invisible aux champs qui retentit,
Tant le chantre d'amour est quelquefois petit;
Et les papillons seuls dans l'air qui les balance
Ne rendent pas un son qui rompe le silence
De ce vol éperdu, de ce fou carnaval
Qui demande une histoire et réclame un journal.

Pour ce grave sujet, l'étude de ma vie,
Je dois faire un rapport à notre Académie.
On demande : « Pourquoi les papillons charmants
Seraient-ils seuls muets entre tous les amants? »

J'ai déjà la réponse. Au gros livre des fées,
Sur ses marges portant bien des notes biffées
De l'erratum humain, mon coup d'œil indiscret
M'a fait saisir un jour ce document secret.

Les papillons n'ont pas un langage ostensible
Et rien ne les entend, hormis la fleur sensible
Qui reçoit leurs aveux et leurs serments d'amour ;
Car la nature est une : elle veut qu'à son tour
Tout amant dans les airs, sur la terre et sur l'onde
Soit menteur. Il faut donc que tout dans notre monde
Parle. On ne doit pas voir, au nom d'injustes lois,
Des amants innocents par le manque de voix.

Déjà de mon roman une heure est terminée.
Qu'elle est belle partout la première journée !
Que notre nénuphar entre tous les amants
Etait favorisé ! Les affreux sentiments
Qu'on nomme *jalousie* et *trahison fatale*
N'existaient pas pour lui ; d'une indigne rivale
Il ne redoutait pas le triomphe cruel.
Seul, au milieu du lac, dans un calme éternel,

Il bravait en repos les traits de l'inconstance.
Il se disait tout bas : « Jamais la dure absence
De sa première mort ne frappera mon cœur.
Je suis si loin du bord qu'un papillon trompeur,
Voulût-il me quitter, ne saurait point l'atteindre.
Pour mes heureux destins je n'ai donc rien à craindre.
Entre le ciel et moi, gardiens de nos amours,
Son cœur et les destins me le rendront toujours,
Car il me doit la vie. Oh ! quel charme suprême
D'être le bienfaiteur, l'appui de ce qu'on aime !
Et je suis tout pour lui, disait le nénuphar :
La nuit je suis sa couche et le jour son nectar. »

Mais il ne savait pas... Pauvre fleur solitaire !
Ne pas savoir, voilà ce qui fait qu'on espère,
Et qu'aux sables mouvants du pays des amours,
Malgré les coups de vent, l'on reconstruit toujours.
Pouvait-il deviner l'ennemi de la vie,
Le convive fatal qui dissout l'harmonie
Des couples amoureux; qui se glisse tout bas
Et vient à tout foyer s'établir pas à pas ?
Savait-il à quel point, quand le sort veut nous plaire,
Nous nous donnons de mal pour le rendre contraire ?
L'hôte funeste vint sans un jour de retard
Entre le papillon et le beau nénuphar.

Je voudrais le nommer, je n'en ai le courage...
On va le deviner. L'aimable badinage
Du papillon charmant languit le second jour.
« Je connais, pensa-t-il, tous ces jeux de l'amour;
Je vais et je reviens, je vole, je me pose,
J'aime; mais hors du lac n'est-il pas autre chose? »
Il devinait le mot. Quoi! jusque dans ce lieu,
Jusque dans l'Amérique, entre les eaux et Dieu,
Un papillon pressent ce mot épouvantable
Qui de l'amour béat fait l'amour lamentable!
Epitaphe du monde! ô mot du lendemain!
Il est donc fait pour tout ce mot du cœur humain?

Voilà, sans dire adieu, l'amant qui vole, vole;
Mais les bords sont si loin... Tout bas il se désole;
Sans pouvoir les atteindre, il pressent d'autres lieux
Et revient à la fleur... encor..., faute de mieux.

Pour dire le secret, il faut que je m'appuie
Sur ma tâche d'auteur : Le papillon s'ennuie.

Ah! qu'il fait froid, ma muse! Avez-vous un manteau?
Chers lecteurs, vous voyez, ce n'est pas du nouveau;
Cela se voit partout. Dans une capitale,
Au théâtre, au concert, la visite fatale
Se fait. Le mot est dit. Point de réflexions.
Point de révolte. Il faut, avec les passions.

Tailler en pleine histoire, et montrer de la vie
L'envers comme l'endroit. La seconde partie
De tout roman d'amour nous présente l'envers,
Et je vais tristement y consacrer mes vers.

II

Le papillon époux, par position sage,
Allait, venait, volait... Nous savons qu'en ménage
Tromper ou s'ennuyer, c'est également froid ;
Mais chez les grands auteurs, en général on croit
Que le pire est l'ennui, même l'un d'eux l'assure.
Je m'abstiens de juger, car je n'en suis pas sûre.
Je décris, voilà tout. Content de sa vertu,
S'étant suffisamment dans l'assaut débattu,
Un amant ennuyé, dans sa constance fière,
Un jour se fait statue ou de marbre ou de pierre,
Et de son piédestal il dit : « Quoi ! qu'avez-vous ?
C'est moi, c'est toujours moi. Pourquoi ces soins jaloux?
Ne pleurez pas : voyez comme je me ressemble !
Méconnaissez-vous donc le plaisir d'être ensemble ? »

L'amie alors se dit : « Il a raison... *Pourtant*... »
Pourtant !... cet autre mot, petit, mais important,
Apparaît à son tour aux lèvres de l'amie
Lorsque l'amant lassé s'est fait une effigie.

Et mon second chapitre arrive à cet instant
Où le beau nénuphar a dit le mot *pourtant*.

C'est la phase où, gagnant la zone sans lumière,
L'amante sent le froid que dégage la pierre
De l'amant fait statue, et c'est l'heure à son tour
Où le froid papillon fit grelotter l'amour.

S'il eût été trompeur, par scrupule ou tendresse
Il serait revenu consoler sa maîtresse,
Et pour lui faire croire, et pour faire semblant,
Cet infidèle un jour se serait fait galant.
Galant de temps en temps vaut mieux qu'insupportable
A perpétuité. Mais quel choix déplorable !
Je ne sais plus que dire et, dans ce triste cas,
Ma sagesse s'embrouille. Allons, n'en parlons pas.
Choisisse qui pourra. C'est par des lois cruelles
Qu'on subit sans choisir. Ennuyés, infidèles,
Le sage est dispensé d'équilibrer vos torts.

Je reprends mon roman. Lassé de vains efforts,
Pour distraire l'amant qui regarde sans cesse
Vers les rives du lac, dévoré de tristesse
Le nénuphar languit, et consumé d'amour
Il trouve qu'il vit trop quand sa vie est d'un jour.
Il mûrit ; il se livre à la pente homicide
Où le regret s'attelle au char du temps perfide.

Le soir il devient grave, il sera vieux demain;
Et voilà la douleur qui de sa froide main
Lui dérobe une feuille... et cette feuille chère
Vogue... Le traître voit la frêle passagère,
Pour gagner le rivage, il s'en fait un bateau,
Et disant : « A demain ! » il s'éloigne sur l'eau.

III

Quel spectacle, grand Dieu ! pour l'amante trahie !
Lorsque le sentiment a consumé sa vie,
L'ingrat de ses débris se sert pour la quitter.
D'un trop juste dépit se laissant emporter,
Le nénuphar maudit l'amour et ses alarmes;
Puis une heure plus tard le souvenir des charmes
De ces nœuds enchanteurs vient lui sourire encor.
S'il était sans racine, il prendrait son essor
Et le suivrait partout ! Mais la douleur l'effeuille,
Et le beau nénuphar s'en allant feuille à feuille
Se console en disant : « Peut-être que là-bas
Je pourrai le rejoindre ! » Il ne voit même pas
Que le suivre est mourir. Une folle espérance,
Sous un rayon trompeur a doré sa souffrance :
Il voit autour de lui sa dépouille flotter,
Implore le zéphyr qui devra l'emporter,

Et, pressé par l'appât d'un aveugle délire,
A ses débris épars donne un dernier sourire.

Amants, amants cruels, pour la fuir sans retour
Vous prenez les débris de celle qui vous aime;
Elle de son trépas rendrait grâce à l'amour
Pour vous suivre au delà de l'existence même.

A PROPOS DU TABLEAU DE M. GLAIRE

AYANT POUR INTITULÉ :

LES ILLUSIONS PERDUES

(Ce tableau est au Musée du Luxembourg.)

Le poëte, au déclin de son humain voyage,
Sur le fleuve du temps vient de s'asseoir rêveur.
Il veut se reposer sur ce triste rivage
De son brillant et saint labeur.

Sa lyre est à ses pieds. Oh ! sa lyre inspirée
N'a gardé qu'une corde ! Et le léger zéphyr
Passant sur ce débris, à cette heure sacrée,
N'en obtient qu'un mourant soupir.

Compagne et compagnon, lassés du long voyage,
Vous avez retenti sur le monde enchanté,
Et l'amour, aspirant votre divin langage,
Au clavier des cœurs l'a chanté.

Ils se taisent tous deux, quand le cœur du poëte
Tout plein de chants encor rêve le saint concert;
Mais aujourd'hui sa voix n'est plus son interprète ;
Jean seul parlait dans le désert.

Et le désert s'est fait pour lui dans la nature ;
L'Olympe de son ciel désormais s'est caché.
A l'arbre du bonheur la moisson était mûre,
Et le fruit s'en est détaché.

Son regard s'abaissant sur la vague mouvante
De son cours agité suit les frivoles jeux,
Quand sur l'onde mobile une barque fuyante
Apparaît et glisse à ses yeux.

Visite inattendue, et tableau plein de charmes!
Ses plaisirs disparus et ses dieux envolés,
Ainsi qu'un arc-en-ciel qui brille dans ses larmes,
Raniment ces lieux désolés.

C'est le front radieux, c'est la forme divine
Des muses qu'il servit et qui l'ont couronné.
L'une tient le laurier, et l'autre bat mutine
Des mains comme à son premier né.

Celle-ci tient la lyre, instrument de sa gloire ;
L'autre chante les vers qu'il disait autrefois,
Quand le monde ravi consacrait sa victoire
Par les pleurs versés à sa voix.

L'autre, aiguisant les traits de son malin sourire,
Fermant l'œil à demi, relève les bons mots
Qu'il semait en courant quand il trichait la lyre
Pour essayer des gais pipeaux.

Et lui les reconnaît, et d'un cri de jeunesse
Les nommant par leur nom, il bénit leur retour ;
Il contemple leurs traits, leur grâce enchanteresse,
Et les appelle avec amour :

« O mes muses, c'est vous ! Indulgentes et bonnes,
Venez ! S'il s'est trop lourd incliné vers mon cœur,
Mon front a la mesure encor de vos couronnes
Et des rayons pour le bonheur.

« Oh, venez ! Oh, venez ! J'ai des chants tout plein l'âme
En entassant les jours nous gagnons glorieux
Les célestes hauteurs où notre esprit s'enflamme
Au contact épuré des cieux.

« Si l'œil lassé de voir se ferme à la lumière,
L'esprit toujours plus clair perce les profondeurs,
Et, marchant à tâtons, jadis l'aveugle Homère
Lisait couramment dans les cœurs.

« Recommençons la fête ; ah, j'en ai long à dire !
Je reconnais au pas les sentiments divers ;
Ils m'ont tous visité, depuis l'heureux délire
Jusqu'aux sources des pleurs amers.

« Je sais le nom des dieux qui passent dans le rêve
Et ce que dit le vent aux fentes des tombeaux.
La jeunesse prélude, et l'âge mûr achève.
Les derniers chants sont les plus beaux. »

Tout à coup il s'arrête. Au bord de la nacelle,
Il vient de voir l'Amour, autrefois son flatteur,
Effeuiller et livrer à la brise infidèle
La rose qui para son cœur.

Il pleure à cette vue, il se trouble, il chancelle,
Il demande pitié... Mais le tableau léger
Disparaîtra bientôt chassé par un coup d'aile,
Jouet du zéphyr passager.

Longtemps il l'attendra. Dans la brume nocturne
Ses regards malgré tout voudront l'apercevoir,
Et ses cris troubleront l'étoile taciturne
Qui fait sa prière du soir.

Quand il aura perdu jusqu'au dernier sillage,
Enivré de douleur et fou de désespoir,
Il voudra ressaisir une ombre, un rien, un gage
Des biens qu'il ne doit plus revoir.

Il va se rattacher à cette corde unique
De sa lyre et l'étreindre en un brûlant retour,
Comme pour évoquer par ce son fatidique
Un écho du mystique amour.

Se traînant à genoux sur la plage morose,
Vers les flots ravisseurs il étendra les bras
Pour reprendre au courant les feuilles de la rose
Que l'Amour effeuilla là-bas.

Oh ! le cœur au printemps peut déborder le monde,
L'infini de l'amour, la splendeur des concerts :
Quand tout va le quitter, la feuille vagabonde,
Un dernier chant, c'est l'univers.

Glaire a peint le poëte à ce moment rapide
Où la barque à ses yeux passe et fuit pour toujours,
Quand la morne douleur sur sa paupière humide
A signé l'adieu des beaux jours.

Accablé de tristesse, il reste sans défense
Et murmure : « Beautés, touchantes visions,
Ce ne sont point des dieux qui trompent l'espérance,
Vous êtes des illusions. »

Secret de la peinture, ô divine magie !
Don de création surpris par les pinceaux,
Devant vos saints autels faites poser la vie,
Consacrez-la dans vos tableaux.

Peintres, éternisez sur la toile bénie
Ce qui dure trop peu dans le temps limité,
Puisque les nations qu'enfante le génie
Ont le don d'immortalité.

Nous appelons sur vous la lumière infinie,
Pour vous nous demandons que le fleuve du temps
Se change en un beau lac où la barque s'oublie
Dans les hivers comme aux printemps.

Qu'il se fasse un miroir où les muses fidèles
Doublent leurs traits, deux fois saisis par le désir,
Et que pour vous l'Amour dans ses mains fraternelles
Garde les roses du plaisir.

Que les illusions, ces décevants mirages,
Qui s'échappent vers nous des rives du bonheur,
Devenus de vrais dieux en touchant vos rivages,
S'éternisent sur votre cœur.

LA MARGUERITE

Qui pourrait croire que Nina,
Veuve de l'an dernier, femme un peu précieuse
Que le Temps distrait laissa là,
Comme fait l'aquilon d'une fleur orgueilleuse
Qu'il épargne un moment en emportant ses sœurs,
Qui croirait que Nina, scandale des penseurs,
Est si peu philosophe et si peu sérieuse,
Si peu propre à tes dons, vérité précieuse,
Que, recevant hier des fleurs,
Elle leur a parlé ? C'était en tête à tête,
C'est son excuse; enfin je crois qu'il faut,
Même d'un ami que l'on fête,
Célébrer la vertu, mais non pas le défaut.
Or elle avait reçu deux pots de marguerites,
Et, seule avec ces folles-là,
Elle leur dit : « Pauvres petites! »
Et leur parla comme cela :

« Te voilà, blanche marguerite!
Je te boudais, pauvre petite,
Tu sais que tu m'avais menti;
Mais viens, mon courroux est parti,
Car je regrette tes mensonges.
J'ai perdu le secret des songes
Depuis que j'ai vécu sans toi.
Personne ne ment plus pour moi,
Hélas! je n'en vaux plus la peine,
Et la vérité souveraine
M'enveloppe de toutes parts.
Mon destin n'a plus de hasards.
La réalité me dévore.
Hélas! je pourrais croire encore
Je ne sais quoi, tant c'est cruel
De vivre ainsi dans le réel.

« Comme on se trompe dans la vie!
Contre le mensonge l'on crie,
Mais n'a pas qui veut des menteurs,
Car pour dire ces mots flatteurs,
Concerts pour le cœur d'une femme,
On doit un peu vendre son âme.
Vraiment il faut du dévoûment
De la part de celui qui ment;

Car enfin, pour nous faire croire,
C'est un billet de purgatoire
Qu'il vient souscrire en notre honneur.
S'il me revenait un menteur!
L'excès de ma reconnaissance...
Hélas! la froide indifférence
Ne produit que d'honnêtes gens.
Ment-on pour les indifférents?
Eh non! par eux le ciel s'encombre.
Hélas! quand il marche sans l'ombre
Du mensonge, un cœur esseulé
N'est plus qu'un temple démeublé.

« Là vraiment, je le dis sans rire :
Il paraît que c'est sous l'empire
Du mensonge que nous voyons
Tant de prismes, tant de rayons;
Et cette scène de la vie,
Où nous marchons l'âme ravie.
Il en est le décorateur.
Ce mot magique : *le bonheur*,
Lorsque le couple solitaire
Fut rejeté sur cette terre,
Le mensonge encor l'inventa.
C'est encor lui qui nous prêta

Le mirage de la jeunesse,
Ce doux nimbe qui nous caresse
Et nous couvre comme des dieux
De son nuage lumineux :
Tout destin perd son auréole
Quand le cher mensonge s'envole.

« C'est trop triste. Voyons encor
Autour de ton calice d'or,
Marguerite, reste du songe,
Si je peux trouver un mensonge :
Ah ! se peut-il ? tu dis : *Beaucoup !*
Je m'attendais à : *Pas du tout !*
Un peu ! m'eût déjà contentée.
Mais je crois ; je suis enchantée.
Oh ! je ne me défendrai plus.
Raison, par tes jours superflus
Ne viens pas éclairer la scène
Où l'illusion me promène.
Dans mon destin désenchanteur
S'il me reste encore un menteur,
Un cher menteur, source de joie,
Je bénis la main qui l'envoie.

« Mais que je suis riche ! Comptons
Combien de fleurs et de boutons

Sur ces deux pieds de marguerites :
J'en trouve, en grandes et petites,
Quatre-vingts. Ah! présent charmant,
Plus beau que perle et diamant!
Revenez, temps des heureux songes!
J'ai chez moi quatre-vingts mensonges. »

UNE LETTRE

Rosette à Julien

Toi qui revois notre patrie
Au nom si cher,
As-tu vu si sa fleur chérie
Parfume l'air ?
La belle étoile, dont j'ignore
Toujours le nom,
Le soir se lève-t-elle encore
Sur ta maison ?
L'ormeau qui croît devant ta porte
A-t-il encor
Les nids où la tendresse apporte
La graine d'or ?
Dis, si l'église qu'on achève
Grandit toujours

Comme une vierge qui s'élève
Pour les amours.
Le carillon qui semble rire
D'un son si clair,
Comme de mon temps sait-il dire
Son petit air ?
Ton père qui compte superbe
Quatre-vingts ans,
Sourit-il en portant la gerbe
De ses printemps ?
As-tu fait cacher sous le sable,
De ces bons vins
Qui lui font retrouver à table
Ses vieux refrains ?
Toi qui revois notre patrie
Au nom si doux,
As-tu vu si sa fleur chérie
Fleurit sans nous ?
Le lièvre battant la campagne
L'oreille au guet,
Broutait-il près de sa compagne
Le serpolet ?
Pour l'ouverture de la chasse,
D'après mon cœur,
As-tu détourné de sa trace
L'adroit chasseur ?

Les chiens, devant la lune blême
Hurlant à mort,
Ont-ils poursuivi l'anathème
Contre le sort
De tout ce qui pleure sa vie
Pendant la nuit,
Quand devant la noire insomnie
Le sommeil fuit?
As-tu, cherchant la blanche fée
Avec émoi,
Au bruit d'une voix étouffée,
Dit : « Est-ce toi ? »
Les fleurs de leur bouche entr'ouverte,
L'air réjoui,
Semblaient-elles dans l'herbe verte
Se dire : « Oui » ?
Dis-moi si, dans la nuit dormeuse,
Phœbé dansant
Tomba sur ta couche rêveuse
En t'embrassant ?
As-tu, serrant sur ta poitrine
Son doux rayon,
Rappelé la scène divine
D'Endymion ?
As-tu, marchant dans la nuit sombre,
Frémi tout bas

En croyant surprendre dans l'ombre
Le bruit d'un pas?
Quand tu recommandais ton âme,
Le front caché
De peur de l'éternelle flamme,
A quel péché
Pensais-tu donc? Est-ce à la crainte
D'avoir charmé?
Ou trop peu consolé la plainte?
Ou trop aimé?
Quand la menaçante chouette
Dans le vieux if
Te jetait sa voix de prophète
D'un cri plaintif,
Demandais-tu vite une lettre
A mon amour?
Pensais-tu que sa voix peut-être
Avant le jour
T'apprenait que dans ma tristesse,
L'âme aux abois,
J'avais pu mourir de vieillesse
Au bout d'un mois?
Car tu sais que quand je demeure
Un jour sans toi,
Je vis un an lorsque chaque heure
Sonne au beffroi.

Voit-on toujours les roses blanches
Le long du bois
Se parler au travers des branches
Comme autrefois?
Tu sais qu'ici c'est peu facile
D'en voir fleurir ;
Tant ce que l'on dit à la ville
Les fait rougir.
Dis enfin, ainsi qu'on l'assure,
Si Lise... Hélas!
Elle n'en a pas la figure,
Non! n'est-ce pas?
Mais si la petite Jeannette
En a dit ça,
Ne parle plus à l'indiscrète
Et boude-la ;
Car c'est affreux comme aux villages...
D'ailleurs Jean-Jean...
Ah! que je hais ces bavardages...
Reparle-m'en.

O doux pays! ô ma patrie!
Cher souvenir!
Viens de loin embaumer ma vie
Et la bénir.

Mon âme, abeille voltigeante
Qui t'appartient,
Vers toi, sa ruche verdoyante,
Toujours revient.
Puisse-t-elle de ce voyage
Qu'on fait au ciel
T'en rapporter, ô mon bocage !
Un peu de miel.
On te sait des nids de fauvettes,
De rossignols,
Des linots, des bergeronnettes,
Des chants, des vols,
Je voudrais que l'on sût encore
Qu'un simple cœur
Avec ce qui chante à l'aurore
Devint chanteur.
Quand la grande coupeuse d'ailes,
Qui vient trop tôt
Rendre constants les infidèles
Rien que d'un mot,
Me fera signe, vite, vite
Je veux courir
Dans ces champs où mon cœur s'abrite,
Pour y mourir.
Ton champ d'après au deuil superbe,
Brillant Paris,

Ne vaut pas une touffe d'herbe
De mon pays.
C'est là qu'une main toute pleine
De piété,
Ecrira sur ma croix sereine :
« Elle a chanté. »
Au revers de la croix bénie,
Sur ses deux bras,
Cette main de grâce remplie,
Oh ! n'est-ce pas?
Gravera : « Si sa voix pieuse
A su charmer,
C'est que son âme harmonieuse
Savait aimer. »

Amour, mystère de la vie
Sur nous penché,
Toi, tour à tour vertu bénie
Et doux péché,
Ombre ou soleil, dieu fol ou sage,
Foyer du cœur,
Tu fais resplendir au bocage
Et femme et fleur.

Toi qui revois notre patrie
Au nom si doux,

As-tu vu si sa fleur chérie
Fleurit sans nous?

Mais l'interminable vacance
Gagne sa fin,
Et voilà que mon espérance
Peut dire : « Enfin !
Avant de t'éloigner, regarde
Jusqu'au dernier
Tous nos souvenirs ; prends bien garde
D'en oublier.
Va-t'en voir si sur le grand hêtre
Mon nom grandit;
Il était, quand tu le fis naître,
Petit, petit.
Mais il s'étend avec l'écorce
Du tronc puissant,
Et pourrait bien servir d'amorce
Au gai passant.
Cache-le, de peur qu'on n'en rie ;
Pense toujours
Combien d'arbres ont dans la vie
Trahi d'amours. »

Pour moi, tout est toujours de même ;
Pour tout discours :

« Je t'aime, je t'aime, je t'aime
Plus tous les jours. »
Apporte-moi, je t'en supplie,
Pour mon cadeau,
Ce beau trésor de la patrie,
Fleur du hameau,
Qui, tout à la fois chant et flamme,
Est tout pour moi,
Voix de mes chants, œil de mon âme,
Son nom est... « Toi... »
Puis un œuf de la poule blanche,
Et puis des noix,
Avec un brin de la pervenche
Qu'on trouve au bois.
Prends garde de perdre ma lettre,
Je l'ouvre exprès.
Vois-tu, j'aime mieux t'en promettre
Une autre après.
Ne l'use pas trop à la lire ;
Un curieux
Ne devine que pour médire.
Sois scrupuleux.
N'en fais pas aux champs la lecture :
Autour de toi
On verrait, rien qu'à ta figure,
Qu'elle est de moi.

Qu'ai-je donc encore à te dire?
Attends un peu. .
Ah ! je n'ose pas te l'écrire...
Adieu ! Adieu !

L'ABEILLE

Voler au point du jour dans les jardins en fleurs,
Annoncer le réveil à leurs filles écloses,
Parler tout bas aux jeunes roses,
Se charger en chantant du nectar de leurs cœurs,
Sans ternir la beauté du lis au front candide
Y poser son aile rapide,
Voler de l'œillet au jasmin,
De la terre ne prendre enfin
Que les parfums des fleurs et l'encens de la vie,
Par un céleste don du ciel
Transformer tout en ambroisie
Et dans de purs rayons faire couler le miel :
Tel est l'heureux destin de l'abeille divine
Qui porte un glaive d'or et se fait héroïne
Pour défendre la fleur dont le sein enchanté
Lui donna l'hospitalité.

De même Dieu créa notre âme,
Qui vole en se jouant dans les rayons de flamme,
Et sur les dons du ciel se posant tour à tour,
Produit son miel divin que l'on nomme l'*amour*.

« Oh ! que tu t'en vas vite ! Amour, mon bel Amour,
Reviens encor, rien que pour rire !
Ce n'est que la moitié du jour...
J'ai tant de choses à te dire ! »
L'Amour essaye, il ne peut pas.
Il glisse, il boude, il tombe, il se met en colère
Et dit : « C'est demander l'impossible, ma chère,
Car jamais je n'ai pu revenir sur mes pas.

UNE LARME

Une larme a tombé de son cœur sur mon cœur!
A ce tribut divin offert à ma douleur,
Je crois sentir enfin que je peux vivre encore.
J'ai compris tes destins, noble fleur du désert!
Quand aux traits du soleil ta plante à découvert
Expire des rayons dont le feu la dévore,
Dans un sable brûlant grain à grain séparé,
Quand ses baisers ardents dessèchent ta racine,
O fleur! de quoi vis-tu? D'une larme divine
Dont un ange abreuva ton calice altéré.
Mon cœur comme le tien sait garder une larme.
Dieu, qui savait mon sort, le fit comme ton cœur
Profond et recueilli. C'est par le même charme
Qu'il nous prémunissait contre même malheur.

La fleur de la prairie ouverte et sans mystère
Reçoit, perd et reprend la rosée et l'amour.
A quoi bon conserver quand l'opulente terre
Filtre des sucs nouveaux pour elle chaque jour?

De même, ouvrant son cœur aux amoureux délires,
La femme heureuse attend l'hommage du destin.
L'encens et les amours, les vœux et les sourires
Toujours renouvelés voltigent dans son sein.
Ce sein, s'extasiant comme l'hémérocale,
S'épanouit, s'enivre, aspire tous les dons,
Et change entre les biens que son bonheur étale
De soupirs enchantés et de flottants rayons.

Mais Dieu pour le désert créa la fleur profonde,
Le blanc convolvulus s'abreuvant dans son cœur;
Une larme d'amour le nourrit, le féconde.
De même il fit mon âme et me nomma sa sœur.
Noble fleur, comme toi j'ai mon gage de vie ;
Le simoun peut rouler son flot dévastateur,
Nous avons toutes deux, pour braver sa furie,
Une larme qui brille au fond de notre cœur.

UN SAINT

Il est encor des saints, il en sera toujours;
Quoique l'esprit s'égare en frivoles discours,
Que l'on n'ait pas le temps de faire sa prière,
Qu'on soit assez pressé pour laisser en arrière
Mille soins importants tels que théâtre et jeu,
Que l'on ait tant d'esprit qu'on en remontre à Dieu,
Que l'on ait découvert, au Seigneur ne déplaise,
Autant qu'en son beau ciel, l'art de se mettre à l'aise
Dans de très-bons fauteuils, sur d'excellents tapis
Ni plus, ni moins, dit-on, qu'au sein du paradis.
Dans ces temps lumineux où, grâce à la science,
On nous verra bientôt dîner deux fois, je pense,
Où l'on demande à Dieu ses comptes à la fin,
Et, lui rendant les siens, où l'on joue au plus fin,
Où l'on s'engagerait presqu'à le faire rire,
Tant on a découvert de bons mots à lui dire,

Lorsque par à peu près on fait des calembours,
Il est encor des saints ; il en sera toujours.
Hier on en vit un de la meilleure espèce ;
Il est mort aujourd'hui. Ce bon saint à confesse
Recevait l'univers ; son confessionnal
Etait comme un grand crible où le bien et le mal
Se trouvaient divisés par sa douce influence ;
C'est ainsi que l'ivraie et la bonne semence
Sont triés sous la main du prudent moissonneur.
Chacun lui soumettait la moisson de son cœur,
Ce terrain trop fécond en grains de toute sorte,
Où le chardon fleurit comme l'épi qui porte
L'aliment de la vie. Ah ! quels fameux sarcleurs
Il faudrait pour sauver le froment de nos cœurs
Que Dieu sème au début ! Le bon saint à la tâche
Nettoyait, épurait et vannait sans relâche,
Rejetant dans l'enfer le grain sans avenir
Qu'aux jardins de nos cœurs le diable fait venir.

Vous semblez étonnés, gens de faible croyance,
Que je parle d'un saint dans ces temps de démence ?
Vous croyez... Mais voyons, que croyez-vous vraiment ?
Pour devenir un saint pensez-vous franchement
Que l'on sort de sa peau ? qu'on se déshumanise ?
Que, comme Siméon dont s'honore l'Eglise,

Au haut d'une colonne il faut passer ses jours
Dans la sainte oraison, en maintenant toujours
Ses bras tendus au ciel pour demander la grâce
Que d'un travers sur cent le ciel nous débarrasse ?
Ou bien que, comme Elie, en des déserts nouveaux,
Pour dîner, l'on attend, en priant, les corbeaux?
Alors on se répond qu'en ce siècle égoïste
C'est même en rechignant qu'un corbeau vous assiste,
Qu'il faut qu'il pense à lui, comme vous, comme moi.

De nos temps imiter Siméon, sur ma foi,
La colonne est de luxe. Il suffit qu'on regarde
D'en bas pour en trop voir. Il faut que l'on se garde
De voir l'homme d'en haut, car, à ce que l'on dit,
Ce colosse, de là, peut sembler trop petit.

On pense bien encore à ces grottes mystiques
Où d'autres saints cachaient leurs âmes extatiques.
Ce culte est romanesque et flatterait le goût ;
On y pense... Mais, bah ! on ne trouve partout
Des déserts sous sa main pour s'y mettre à combattre
Le malin en champ clos. On a bien à Montmartre
Les carrières, se dit un bon Parisien.
Cela séduit d'abord sans aboutir à rien.
On n'est pas là plutôt que le sergent de ville
Surveille en tapinois votre oraison tranquille,

Et sur le saint ermite en s'élançant d'un bond
Va le conduire au poste au nom de *vagabond*.
Vagabond, un ermite ! Homme de la police,
Pouvez-vous vous méprendre ainsi dans votre office?

C'est ainsi que trop haut quand on veut s'élever,
L'âme qui n'agit pas perd son temps à rêver.
On pense bien encore, ô sainte discipline,
A te faire fouetter au matin son échine,
Mais l'abus d'en frapper l'épaule du prochain
A fait prendre un faux pli trop souvent à la main,
Elle a perdu le tour pour venir à la sienne;
Et cette sainteté présente tant de peine,
Au jugement de ceux qui n'y connaissent rien,
Que, faute d'être un saint, on est fort peu chrétien.
Alors en plein péché l'on tombe. Ah ! que l'on pèche,
L'âme à l'esprit du mal cesse d'être revêche,
Il entre sans frapper. Sous prétexte du peu
Qu'on ajoute à sa gloire, on ne fait rien pour Dieu.

Et qu'est-ce enfin qu'un saint? C'est celui qui pratique
Les devoirs du chrétien dans la lutte publique,
A la guerre, au barreau, dans le nœud conjugal,
Aux champs, à l'atelier, sous le dais triomphal;
Qui fait aux yeux de tous bon emploi de sa vie ;
Qui suit l'humilité sans céder à l'envie ;

Qui sait le mot *aimer* jusqu'en sa profondeur;
Qui porte le pardon dans l'urne de son cœur;
Qui fait de la prière un poëme sublime
Où tous les inspirés obtiennent une prime
Au grand concert de Dieu composé de nos chants.
Tout cela se peut faire en ville comme aux champs.
Des héros de leur Dieu, d'une plus rude écorce,
De la difficulté peuvent chercher l'amorce,
Ce sont les généraux dans nos combats humains;
Mais le rang de soldat est beau parmi les saints.

Voulez-vous un exemple? Il faut peu de science
Pour complaire à son Dieu. Prenons la patience :
Appliquons-la d'abord au grand nœud conjugal,
C'est là que son mérite arrive à l'idéal.

Nous allons donc citer Socrate avec sa femme,
La fameuse Xantippe : elle exerçait son âme,
Et lui la supportait en païen bien appris ;
C'était le fait d'un sage. Arrivons à Paris,
Ressuscitons Xantippe et Socrate en présence :
Socrate, par la grâce, obtient la patience,
Nous l'avons fait chrétien; brûlé du divin feu,
Il retourne le tout à la gloire de Dieu ;
Il chérit sa Xantippe, il en fait son cilice,
Sa croix ; il la savoure, il en boit le calice,

S'enivre de son goût amer plus que le fiel,
Sur son lit épineux se roule au nom du ciel.
Voilà du sublimé, voilà comme le sage
Extrait la sainteté du nœud du mariage.

Ainsi du reste. Il faut offrir la chose en bloc,
N'étant pas, par malheur, un écrivain *ad hoc*.

Eclairons donc nos cœurs et reprenons courage.
Mettons-nous dès ce jour vaillamment à l'ouvrage,
Ne rions pas des gens près de qui nous passons,
Car il est plus de saints que nous ne le pensons.

Mais quand la sainteté s'élève par la grâce
Si haut que Dieu la rend tout à fait efficace,
On arrive au miracle. Ah ! cela, mes amis,
Je ne vous flatte pas, c'est rare. Quand je dis
Qu'il est des saints, c'est bon. Mais des saints à miracle,
Ils ne fourmillent pas. Pourtant les tabernacles,
Au pays provençal, d'une obscure cité
Sans pouvoir, sans orgueil, sans renom, sans beauté,
En avaient un, mais là pour de vrai. Dans le monde
On lit dans ce moment son histoire féconde
En miracles fameux, en actes exhalant
Le vieux parfum des saints; et son nom s'envolant,
Ainsi que la colombe à la bonne nouvelle,
Allait porter l'espoir dans cette arche éternelle

Qui sur les flots des jours emporte encor les cœurs.
On disait qu'il était l'ange des confesseurs
Et qu'il avait reçu la grande panacée
Pour blanchir l'âme, au point que sa faute effacée
Ne revenait jamais, et, pour peindre ce cas,
On aimait à citer la benzine Collas,
Célèbre pour laver toute tache obstinée.
C'est ainsi qu'on voyait sa main prédestinée,
Par bénédiction, effacer les noirceurs,
Vieilles taches de l'âme et fléau des pécheurs,
Que ne peut enlever la lessive ordinaire.
Aussi chacun venait pour cette grande affaire
De tous les coins du monde, et voilà justement
Ce que je voulais dire à mon commencement.

Le bon saint nuit et jour était en exercice,
Vidait et nettoyait quelque sac à malice;
Le cœur qui l'invoquait et qu'il avait touché
S'en retournait toujours libre de son péché;
Et plus d'un routinier, par cette main bénie
Trouvant de son défaut son âme dégarnie,
Etait dépaysé, tout comme un voyageur
Dont on aurait vidé la poche. Affreux pécheur,
Surpris par les effets d'une grâce si haute,
Il se sentait du vide à l'endroit de sa faute.

Disons-le sans médire, on rencontre en tout temps,
Malgré les dons du ciel, de bien petites gens.

Or, un matin béni, le saint, selon l'usage,
Au confessionnal s'était mis à l'ouvrage.
Il ouvre le guichet : voilà qu'il aperçoit
Un vieux pécheur roulant sa moustache à son doigt,
Qui se met tout honteux à dire, et puis à dire...
Il avait pratiqué les péchés qui font rire.
Pour les péchés il est des spécialités
Comme pour autre chose, et les infirmités
De l'âme de cet homme inclinaient vers le drôle.
Mais saint Ephrem l'a dit : « L'abus du rire frôle
Le sérieux du vice, et souvent par des pleurs
Les rieurs ont remis l'équilibre en leurs cœurs. »

L'homme en avait déjà l'âme toute troublée,
De bulles de savon cette âme boursouflée
Portait encore au fond des graviers assez lourds.
Il s'était ennuyé de s'amuser toujours,
Et voulait essayer si les œuvres pieuses
Illustreraient les bords de ses œuvres joyeuses.
Il était au guichet comme un faible oiseleur
Qui de ses prisonniers est le libérateur,
Et met la main devant, comme il ouvre la cage,
Regrettant chaque oiseau dont l'aile se dégage.

Il lâchait un à un ses commensaux ailés
Dans l'oreille du saint lentement envolés.
Son confesseur, voyant sa lourdeur et sa gêne,
Par un coup de collier veut alléger sa peine
Et dit : « Poussez dehors, frère, ne craignez rien;
Je guette les fuyards. Poussez, je saurai bien,
Avec l'aide de Dieu, les happer au passage ;
Pas un ne survivra; vous allez être sage.
Par la grâce octroyée à ma cendre d'un jour
J'ai le don de fermer la porte à leur retour.
— Quoi! dit le pénitent, vous avez dit, mon père,
Que pas un?... — Oui, mon fils, Dieu veut que je l'espère.

Le pénitent alors se lève brusquement.
« Que faites-vous, mon fils? dit le saint vivement ;
Allez-vous donc quitter la piscine céleste?
— Grâce, mon père, grâce! Ah ! j'emporte mon reste,
Dit le pécheur courant; mais je n'entendais pas,
Confessant mes péchés, les livrer au trépas :
Les fustiger, voilà mon premier sacrifice ;
Mais les tuer, il faut qu'un peu j'y réfléchisse. »

Et l'aveugle s'enfuit emportant tendrement
Son vieux levain. C'est triste. Il faut pieusement
A temps se décharger de cette peccadille
Que l'usage établit comme de la famille.

Avez-vous jamais vu ce pécheur endurci,
Tout en se confessant, qui n'a d'autre souci
Que de sauvegarder le fond de sa folie?
Mais le saint à l'affût, l'œil au guet sur sa vie,
A pris au trébuchet les péchés qu'il gardait.
Il a prié si fort, que Dieu, qui l'entendait,
Dans l'âme du pécheur a biffé sa réserve,
Et dès lors ce miracle en grâce le conserve.

Frottez-vous donc aux saints! Ah! ma foi, c'est bien fait.
Notre homme jusqu'au bout a subi le bienfait :
On l'a vu bon dévot; lui-même, à sa manière,
Il en riait parfois en faisant sa prière,
Et disait aux amis qui connaissaient le cas :
« Si vous voulez garder vos péchés, n'allez pas
Trouver ce triple saint, car, sous sa main céleste,
On n'a qu'à s'incliner sans défendre son reste. »

SEULE

Pour être avec celui dont s'enivre ma vie,
Seule il me faut répondre à l'appel du printemps.
Seule il me faut chercher cette vague harmonie
Que donne après l'hiver notre premier beau temps.
Je dois seule aspirer le souffle du zéphire
Qui prête son haleine à tout ce qui soupire.
Seule il faut écouter au pied du buisson vert
Si l'Amour a donné le ton pour son concert.
Seule je dois cueillir sous leur blanche auréole
Deux fleurs qui se charmaient. Sur le sable qui vole
Il faut seule laisser la trace de mes pas.
Seule il faut voir mon ombre en nain courir là-bas,
Puis grandir et monter jusqu'au nid des mésanges,
Second moi qui s'essaye avec l'aile des anges.
Seule il me faut compter au bord des clairs ruisseaux
Les pierres de l'écrin qu'ils portent dans leurs eaux.

Seule il faut réciter la sainte litanie
Que murmure tout être au moment de la vie,
Ce moment que l'amour à tous les cœurs prédit,
Où la fleur point, où l'eau chante, où l'écho redit,
Où l'oiseau pond, où l'œuf sent la chaleur bénie,
Où le bec qui se forme, aux portes de la vie,
Dit : « Ouvrez, s'il vous plaît ! » et fait toc, toc, tout bas.
Seule il faut voir avril qui presse les lilas
En disant : « Paresseux, sortez de vos coquilles.
Dieu, pour les couronner, change en femmes les filles.
Boutons, buvez la séve, elle vous mène à bien.
C'est gentil les enfants, mais ce n'est bon à rien.
Seule il me faut guetter les mille parasites
Qui vivent dans les fleurs comme des sybarites,
Prenant pour une auberge un liseron léger
Qui porte pour enseigne : *A boire et à manger*.
Seule j'écoute Dieu qui dit à la lumière,
Aux couleurs, au foyer qui couve sous la terre :
« La coque est mûre; allez, abattez la prison !
Plus de chenille ! Ouvrez, ouvrez au papillon !
Que le miel se répande au fond de tout calice !
Avril, vas aujourd'hui, par ma loi protectrice,
Féconder la poussière et faire de tout grain
Le centre d'une vie et d'un vœu souverain ! »
Seule je dois aller sous cette ombre si tendre
Où tout fuit, tout appelle et tout se laisse prendre ;

Où tout est deux, où tout dit : Oui ! fatale loi !
Je dois, pour être deux, rester seule avec moi.
Car je porte en mon cœur celui qui fait ma vie ;
C'est là que son image à mon âme est unie ;
Et j'ai triché l'amour en conservant encor
Le fantôme adoré de mon fuyant trésor,
Mais je ne le vois plus qu'avec l'intime flamme,
Car son sourire, hélas ! n'est plus que dans mon âme.
Amie, ah ! laisse-moi courir là-bas, là-bas
Pour entendre sa voix qui me parle tout bas !
Je n'irai plus danser à la saison nouvelle,
Ni jouer avec toi, car... Tu sais la nouvelle ?
Depuis que les Amours aux champs sont revenus,
Depuis que tout fleurit... Robert ne m'aime plus.

LE JOUR

Savez-vous ce que c'est que l'amour dans les cieux?
C'est la flamme qui brille et fait le jour splendide;
C'est l'astre des esprits, c'est le soleil candide
Baignant de ses rayons le peuple des heureux.

Et dans ce noir cachot, ce séjour ténébreux
Où le cœur à tâtons, sans lueur qui le guide,
Vers les lieux éclairés jette un regard avide,
Et rêve en présumant un astre lumineux,

Sous ces verrous épais, que l'âme trop peu forte
Ne peut seule tirer, où, pour ouvrir au jour,
Tout effort est perdu, toute espérance est morte,

Où le bonheur d'aimer cependant nous transporte,
Dans notre monde enfin qu'est-ce donc que l'amour?
C'est un rayon du ciel qui passe sous la porte.

CONCLUSION

Le manuscrit est la volière ouverte
Où d'abord viennent voltiger
Les oiseaux de l'esprit qui courent à leur perte
Sur la feuille volante au passage léger.
Leur maître avec soin les rassemble ;
Mais, malgré lui, toujours un traître coup de vent
En ravit quelques-uns au fraternel ensemble
Qu'il veut maintenir vainement.

Le livre est la cage inflexible
Où le vent, cet ami des prisonniers ailés,
Trouve un obstacle irrésistible ;
Là, jamais les oiseaux par lui ne sont volés.
L'heureux auteur qui vient d'assurer sa richesse
La bénit plein d'amour dans ce saint rendez-vous ;
Pour sa prudence il est des soins de toute espèce,
Car pour lui-même aussi la cage a des verrous.

Il ne peut plus prendre et reprendre
Ses chers oiseaux dans leur prison,
Pour les corriger et leur rendre
Le feu, le charme et la raison.
S'il n'a su parer leur plumage,
Il subira le deuil de ses enfants captifs.
S'il n'a point formé leur ramage,
Il leur verra traîner des chants faux et craintifs.
Il sera tout près d'eux, père tendre et sévère,
Sans pouvoir redresser leurs erreurs désormais.
Son cœur est en défaut pour sa famille chère,
Et son droit de conseil est perdu pour jamais.
Aussi, d'une voix incertaine,
Il la bénit à son départ;
Mais, pour la caresser, s'il veut rompre sa chaîne,
Il s'aperçoit qu'il est trop tard.
A genoux devant sa nichée
Qu'il voudrait bien couver encor,
Sur elle la tête penchée,
Les deux mains sur la cage d'or,
Il dit : « Oiseaux chéris, chanteurs nés dans mon âme,
Pour vos destins j'espère et je crains tour à tour,
Car, malgré vos défauts, pour vous le dieu réclame
Si vous portez au front son nom divin : Amour. »

TABLE

—

Pages.

Préface. 1
Les richesses du poëte. 5
Le poëme d'Eve et de la rose. 8
Un trépas. 15
Une tempête dans un verre d'eau. 18
Rose et Blanche. 23
Si. 42
Les novateurs. 47
Une lettre. 51
La lune. 60
Le départ pour le marché. 61
On a beau rêver. 72
Au désert. 74
La sibylle. 80
La plume. 87
L'arbre. 97
L'allumette. 100
Cinq sous. 104
Fiat lux. 107
Conseils à Fortunio. 110
Au désert. 114
L'amant détesté. 124
Fiat nox. 132
Une promenade 134
La jeunesse de la nature. 142

Pages.
Le temps. 146
Le sport. 151
Un livre qui parle. 155
Les deux hêtres. 160
Un souffle. 167
Les femmes au Calvaire. 168
Au désert. 173
A propos du tableau de M. Glaire 186
La marguerite. 192
Une lettre. 197
L'abeille. 207
Une larme. 209
Un saint. 211
Seule. 221
Le jour. 224
Conclusion. 225

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

CHANTS ET POËMES

PAR

Mme LA Mise BLANCHE DE SAFFRAY

PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE DU BOULEVARD, 7

1870

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 768 8